A

TRAVERS L'EUROPE

RT

A
TRAVERS L'EUROPE

IMPRESSIONS ET PAYSAGES

PAR

A. B. ROUTHIER

Docteur ès Lettres de l'Université Laval

TOME SECOND

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE
1883

PARIS

PARIS

I

SIX ANS APRÈS.

QUAND j'écrivais, en souvenir de mes amis de Paris, les dernières pages du premier volume de cet ouvrage, j'étais loin de penser que j'allais bientôt revoir la Capitale de la France. Ce plaisir imprévu m'a été donné pourtant : j'ai revu Paris.

Sauf quelques changements que je vais indiquer, sa physionomie générale est restée la même : il est toujours le bizarre assemblage de toutes les contradictions, le centre où couvergent à la fois les travailleurs de la pensée et les oisifs. Le rendez-vous des sinistres conspirateurs et des viveurs insouciants, un foyer de vertus et un enfer de corruptions.

A l'extérieur, il est toujours souriant, aimable, expansif et gai, courant à ses plaisirs sans regarder derrière lui, fermant les yeux sur les ruines qui

bordent sa route et sur les abîmes qui s'ouvrent devant lui, répondant à ceux qui l'en avertissent : bah ! qu'est-ce que cela fait ?

Ville étrange en vérité, puissante et faible, rieuse et terrible, folle et grave, apte à tous les dévoûments, à toutes les folies, à tous les crimes ! Coupe immense où la liqueur humaine est toujours en fermentation, et dont le fond monte à la surface. De temps en temps une secousse se produit et l'écume est jetée par-dessus bord, mais la fermentation continue et l'écume monte toujours. La coupe est belle, artistiquement travaillée, colorée, parfumée ; mais la liqueur est empoisonnée.

Pendant quelques semaines encore, j'ai pu sillonner en tous sens les boulevards, les avenues, les quais, les jardins de la grande ville, revoir les endroits fréquentés naguère et peuplés de mes souvenirs, admirer de nouveau sa persistante jeunesse et son incontestable beauté.

Avec une émotion que j'exprimerais difficilement, mais que l'on comprendra, j'ai voulu visiter la maison que j'habitais en 1876 avec ma femme et mon dernier enfant—qui y était né et qui est mort depuis.— Je l'ai retrouvée telle que nous l'avions laissée, avec son petit jardin planté d'arbustes et de fleurs, où j'ai tant de fois promené mes rêveries ; mais nos hôtes d'alors n'y sont plus.

Notre hôtesse était une femme encore jeune, jolie, et florissante de santé. Son mari était un vieillard chétif, malingre, que sa femme faisait vivre, et qui

se plaignait sans cesse. En la voyant toujours sémillante, alerte et gaie, à côté de son vieux, morose et appuyé sur sa canne, nous nous disions souvent : elle l'enterrera bientôt, et s'en consolera avec un plus jeune.

Eh bien ! je n'ai pas été plus prophète à l'étranger que dans mon pays : c'est le contraire qui est arrivé. La jeune femme est morte, et c'est le vieux barbon qui est remarié...avec une jeune fille ! *Proh pudor !* Il demeure maintenant à Versailles.

La topographie de Paris a peu changé, si ce n'est qu'elle a encore quelque peu rajeuni. C'est le propre des villes de progrès, comme des femmes mondaines, de ne pas vieillir. Mais cette jeunesse des femmes ne peut durer bien longtemps, en dépit de leurs efforts, tandis que celle des villes de progrès semble être éternelle. Paris avait encore quelques rides vénérables ; il ne lui en restera bientôt plus.

L'avenue de l'Opéra, le Boulevard St-Germain, à peine commencés en 1876, sont aujourd'hui terminés, et forment de grandes rues bien éclairées et bordées de superbes boutiques. Il y avait dans l'ancien foubourg St-Germain, rue St-Dominique, certaines maisons que je fréquentais ; je ne les ai pas retrouvées. L'œuvre de démolition se poursuivra, et le jour n'est pas éloigné où tout le vieux Paris dormira au cimetière comme ses défunts habitants ; le cimetière lui-même sera neuf et jeune.

Ah ! si l'on ne démolissait que les maisons, nous élèverions à peine une plainte ; mais ce sont les ins-

titutions qu'on démolit, et quand on aura fait table rase des principes et des doctrines qui servent de base aux sociétés chrétiennes, je me demande où sera la sécurité publique, et ce que deviendront le droit et la justice.

Les nouveaux quartiers de Paris, sillonnés de larges avenues, ne permettant guère de démolitions, on se contente d'en débaptiser les rues. Pourquoi pas ? puisqu'on débaptise la France elle-même.

Les anciennes dénominations rappelaient, les unes le temps de l'Empire, d'autres certaines gloires de la Monarchie, d'autres enfin le passé religieux de la France. C'était intolérable ; car il faut que tout cela soit oublié, enterré. Il faut que la France sache enfin que son histoire glorieuse date vraiment de la Révolution, et que tout ce qui a précédé soit honni, renié, effacé de la mémoire des hommes.

Il y avait une rue du Luxembourg, rappelant le fameux maréchal de Louis XIV, qui revenait toujours vainqueur, et qui avait couvert les voûtes de la cathédrale de drapeaux conquis sur l'ennemi. C'était assez pour que ce nom tombât dans la disgrâce du conseil municipal, et il a été remplacé par celui de Cambon, ministre de la Révolution.

Il y avait une rue qui se nommait Saint-Arnaud, et le vainqueur de l'Alma devait, ce semble, mériter ce mince honneur. Mais il avait pris part au coup d'Etat du 2 décembre ; n'était-ce pas assez pour que sa mémoire fût exécrée ? Cette rue s'appelle maintenant Volney.

Il y en avait une autre qui honorait la mémoire de la famille Abbatucci, dont les pères et les fils avaient versé leur sang pour la France ; mais ce nom avait le tort grave de rappeler en même temps le ministre de la justice lors du coup d'Etat : qu'il soit rayé, a décrété le conseil municipal, et remplacé par La Boëtie, qui a fait une si bonne critique des abus de la royauté dans son *Discours de la servitude volontaire.*

Il y avait deux rues de la Visitation. Ce nom, par trop clérical, a été remplacé, par ceux de St-Simon et Paul-Louis-Courrier, qui, comme on sait, n'étaient pas des calottins.

Les avenues de l'Impératrice, du Roi-de-Rome, de la Reine-Hortense, Joséphine, et quelques autres, ont également reçu d'autres noms au nouveau baptême que leur a conféré M. Hérold.*

Parmi les changements opérés depuis 1876, il en est un qui m'a fait plaisir, c'est la reconstruction de l'Hôtel-de-ville, que la Commune avait incendié. Je n'ai pas vu l'ancien, et je ne saurais dire s'il était préférable à celui que l'on termine en ce moment. Mais celui-ci est certainement magnifique, et j'ai été charmé de voir étinceler ses pavillons de marbre et ses statues, à ce même endroit où je n'avais vu qu'un amas de décombres lors de mon premier voyage.

---

* Cette manie de rayer les noms d'un passé qui ne fut pourtant pas sans gloire se manifeste aussi dans d'autres villes de France, et j'apprends qu'à Montpellier, patrie de Montcalm, on a remplacé ce nom illustre par celui d'un Conseiller municipal. Marquis de Montcalm a été jugé un nom trop aristocratique et monarchique.

Malheureusement ces statues honorent les héros de la Révolution.

Les changements que je viens d'indiquer n'ont aucune importance si je les compare à ceux qui se sont opérés dons l'ordre politique et social. C'est dans cette voie que Paris et la France ne restent guère stationnaires.

Les idées ont marché, et le mouvement de la Révolution s'accélère. La France a franchi la distance qui séparait Mac-Mahon de Grévy, et Buffet de Jules Ferry. Elle a expulsé les religieux, laïcisé l'enseignement, ruiné le prestige et l'autorité de la magistrature, désorganisé l'armée.

Elle a passé par Gambetta, et ce petit dieu s'est trouvé trop grand pour elle : elle n'a pu le contenir. Cet homme, grâce à la complaisance de la France, avait pris des proportions qui faisaient craquer l'édifice social.

Elle a maintenant M. Jules Ferry, qui, comme homme de gouvernement, est probablement plus habile et plus fort que Gambetta, mais qui ne durera pas très longtemps parce que rien ne dure en France.

Déjà Catilina est aux portes de Rome, et Jules Ferry ne sera pas aussi puissant que Cicéron.

Il va sans dire que Catilina n'est pas le Comte de Chambord, ni aucun autre prince.

Le Catilina français, c'est le peuple, que la nation a cent fois proclamé souverain, et qu'elle ne couronne jamais.

Il commence à trouver qu'on met bien du temps à charpenter les marches de son trône. Il est las d'attendre dans la rue, exposé à toutes les intempéries de l'air et de la nuit, pendant que ses ministres reluisent, jouissent et s'engraissent dans l'opulence et le luxe des palais.

C'est juste ; puisqu'il est roi, pourquoi le laisse-t-on à la porte ? Partout ailleurs les rois ne sont-ils pas logés et nourris ? N'a-t-il pas droit d'avoir aussi, lui, sa liste civile ? N'a-t-il pas joué assez longtemps le rôle de dupe ? Lui faudra-t-il servir de marchepied à tous les ambitieux que produit la France ? Mais alors il n'aura jamais son jour !

Oui, l'on a trop abusé de la crédulité de Catilina, et l'heure approche où, franchissant les portes de Rome, et enfonçant celles du Palais Bourbon, il criera aux gouvernants : trève de rhétorique et de phrases, donnez-moi du pain !

Oui, le flot révolutionnaire monte, et l'inondation socialiste est imminente. Quelle digue pourra la contenir ?

La division est plus profonde et plus accentuée que jamais entre les divers groupes politiques. Mais au-dessus, ou plutôt au-dessous de la guerre des partis, se poursuivent avec acharnement la guerre sociale et la guerre religieuse. Cette dernière surtout est terrible, parce qu'elle sert de point de ralliement aux groupes ennemis.

Opportunistes et intransigeants, républicains et radicaux, patrons et ouvriers, bourgeois et prolé-

taires, autocrates et libéraux, vainqueurs et vaincus se donnent la main quand il s'agit de combattre le Catholicisme.

Les hommes politiques disent : l'Eglise est une institution sociale, une puissance occulte, l'ennemie naturelle de tout ce que nous faisons !

Les savants s'écrient : en face de ses dogmes, de sa morale, de sa discipline, de sa hiérarchie, la science n'est pas libre !

Les radicaux murmurent entre eux : nous voulons détruire l'autorité, la propriété, la famille, et elle les défend : c'est l'ennemi !

Voilà le mot d'ordre lancé, et tous le connaissent. En l'entendant, ils oublient leurs antipathies, leurs haines, leurs griefs ; ils ajournent leurs ambitions et leurs espérances ; ils sacrifient leurs opinions, leurs programmes, leurs intérêts, et ils s'élancent en criant : sus au cléricalisme !

Et la France ? vont me dire mes chers lecteurs canadiens-français, qui lui conservent encore une tendresse vraiment filiale, que fait-elle donc ?

Ecoutez. J'ai vu à Londres un grand tableau de Gustave Doré représentant le *Songe de la femme de Pilate*. Somnambule inspirée, elle est descendue de son lit, et se tient debout au chevet, la figure transfigurée par l'émotion que lui causent et ce qu'elle voit et ce qu'elle entend. Ce qu'elle entend, ce sont les inspirations que lui souffle à l'oreille un ange dessiné par l'artiste dans l'ombre des rideaux. Ce qu'elle voit,

c'est une porte entrebâillée sur le prétoire, et par laquelle plonge son regard, c'est le Christ se tenant debout dans tout l'éclat de la Divinité en présence du Gouverneur, c'est Pilate, son mari, se lavant les mains en prononçant la condamnation du Juste.

Eh bien ! lecteurs, ce tableau me semble une image parfaite de l'attitude de la France. Comme la femme de Pilate, elle ne voit la persécution de son gouvernement contre le Christ qu'à travers une espèce de cauchemar, et dans l'assoupissement qui l'accable elle est impuissante à l'empêcher. De temps en temps, elle paraît s'éveiller, et faisant un mouvement elle dit à Pilate : ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce Juste. Mais Pilate ne l'écoute pas, et il ne se lave pas même les mains !

Il a prononcé la sentence contre l'Eglise, et si elle pouvait mourir, elle mourrait de sa main. Mais le sang du Christ l'a faite immortelle !

C'est Pilate qui mourra, et la femme de Pilate se convertira, et elle vivra !



II

AU PALAIS BOURBON.



ES espérances de rénovation sociale que j'entretiens pour la France sont appuyées sur des fondements que je crois solides ; mais je dois avouer que ce n'est pas au Palais Bourbon que je les ai conçues. Les deux séances auxquelles je viens d'assister seraient plutôt de nature à les ébranler.

Dans la première, j'ai entendu toute la gauche vociférer parce que M. de la Bassetière, l'éminent et courageux député de la Vendée, osait parler, en levant la main vers le ciel, *des espérances d'une vie meilleure.*

Dans la seconde, c'était le fougueux Madier de Monjau qui s'écriait du haut de la tribune : " On me demande pourquoi je ne veux pas que les prêtres enseignent ? La raison en est bien simple, c'est qu'ils n'ont pas le droit d'exister ! "

Tout ce que j'ai vu et entendu dans ces deux séances m'a convaincu des progrès incontestables qu'a faits la Révolution depuis mon premier voyage.

Je me souviens d'avoir assisté plusieurs fois aux débats de l'Assemblée qui siégeait à Versailles dans

l'hiver de 1875-1876, et je n'y ai jamais observé ces explosions de haine contre la religion catholique et ses ministres, que la chambre actuelle ne peut réprimer.

Les séances n'étaient pas moins orageuses, et j'en ai vu de terribles à la fin de décembre 1875; mais elles n'avaient pas le même caractère, et la majorité respectait les sentiments religieux et défendait l'ordre social.

M. Buffet, alors premier ministre, ne plaisait réellement ni à la droite ni à la gauche, et ceux qui le soutenaient loyalement ne formaient qu'une minorité. Sa chute paraissait imminente, et cependant, à la veille des élections, il rallia la majorité, parce qu'il sut évoquer habilement le spectre du péril social.

Il s'agissait d'un projet de loi relatif à l'état de siège et à la presse, et la discussion dura deux jours. Ce fut un spectacle à la fois curieux et intéressant pour moi, et je veux l'esquisser pour mes lecteurs canadiens-français, qui ne sauraient se faire une idée juste des orages dont l'enceinte parlementaire est souvent le théâtre en France.

C'est quelque chose d'indescriptible, et ce qui m'étonne toujours, c'est qu'on n'en vienne pas aux coups. Les parties se prennent corps à corps, se disputent la tribune, et sous forme d'interruptions se lancent des flèches en si grand nombre que le ciel en est obscurci, comme dans les combats décrits par Homère.

Le premier jour, ce fut M. Albert Grévy qui, dans un discours rude et froid, vint demander au gouver-

nement de lever d'abord l'état de siège, et de faire ensuite une loi séparée sur la presse. Mais le gouvernement, qui voyait dans l'état de siège des grandes villes, comme Paris, Lille, Lyon, Bordeaux, Marseille, un gage de sécurité pour les élections qui approchaient, ne voulait pas faire cette concession, et M. Buffet devait expliquer et justifier sa résistance.

Son discours eut un grand succès, et il devait en avoir, puisqu'il n'y a plus guère en politique que des formules et des expédients. Il était plein d'allusions voilées, de réticences, de sous-entendus, de menaces indirectes, de promesses vagues, et de déclarations plus ou moins formelles. Mais au milieu de tout cela, il y avait une affirmation qui devait faire oublier tout le reste. Il y avait un fait habilement mis en relief, qui allait décider la majorité à se grouper encore une fois autour du gouvernement : c'était que l'ordre social était en péril.

Vainement M. Laboulaye, qui parla avec le ton calme et mielleux d'un pasteur calviniste, M. Jules Favre, qui fit un bon plaidoyer d'avocat, M. Louis Blanc, l'enfant terrible de la France, que j'ai trouvé éloquent, montèrent successivement à la tribune pour démolir le discours du Premier Ministre.

Tous leurs efforts furent inutiles. Ils soulevèrent des applaudissements, des murmures, des cris, du tumulte. Mais M. Buffet avait trouvé le mot de la situation, et la majorité se disait : il y a péril social ; sauvons la société.

Deux jours après, la lutte recommença. M. Raoul Duval alluma le feu, et l'incendie gagna tous les

bancs comme si le parquet eût été arrosé de pétrole. M. Dufaure, M. de Broglie, M. Ernest Picard parururent tour à tour à la tribune, et l'agitation fut à son comble.

—Votre langage, crie M. Picard à M. de Broglie, est le langage de l'ambition déçue !

—Et le vôtre, interrompt M. de Ravinel, est celui de l'ambition repue !

MM. Jules Favre et de Valon se provoquent, s'attaquent, se dénoncent avec une violence inouïe, et des cris de rage s'élèvent tantôt de la droite, tantôt de la gauche, tantôt des centres.

M. Haëntjens s'élance à la tribune et soulève une tempête. Le tapage devient épouvantable. Un grand nombre de députés sont debout et vocifèrent. Le Président frappe à coups redoublés sur la sonnette et crie vainement : A l'ordre, messieurs...A l'ordre !... Personne ne l'écoute. Il supplie M. Haëntjens de descendre de la tribune ; mais celui-ci gesticule comme un énergumène, et fait d'inutiles efforts pour se faire entendre. M. Gambetta monte sur son siège, et mugit d'une voix puissante : " L'ordre du jour... l'ordre du jour...l'ordre du jour..."

Et ce tumulte dure au moins vingt minutes !

Enfin, de guerre lasse, M. Haëntjens descend de la tribune, exténué, sans avoir pu se faire entendre ; et la séance reprend son cours avec plus de calme.

Les débats auxquels j'ai pu assister cette année (1882) étaient un peu moins bruyants peut-être ;

mais je n'ai plus retrouvé cette majorité conservatrice qui, en décembre 1875, avait la frayeur salutaire du péril social.

Les groupes monarchiques sont encore là, pleins de courage, d'énergie, et même d'espérance. Ils ont des orateurs, des écrivains,de grand noms et de grands talents ; mais la majorité républicaine les écrase de sa masse, et ce n'est qu'en votant quelquefois avec l'extrême gauche qu'ils deviennent une puissance.

J'ai été témoin d'un de ces spectacles étranges où l'extrême droite, conduite par Mgr Freppel et M. de Mun, et l'extrême gauche menée au combat par Clémenceau et Madier de Montjau, s'unissaient pour combattre le gouvernement. Quand je dis qu'elles s'unissaient je m'exprime mal ; elles demeu raient profondément désunies, et tout en poussant le même cri, leurs voix restaient discordantes.

Qu'on en juge. Toutes deux disaient : " le projet de loi imposant à ceux qui veulent enseigner l'obligation de subir un examen devant un comité et d'en obtenir un certificat d'aptitude pédagogique, sera, entre les mains du gouvernement, un instrument tyrannique et une entrave à la liberté."

Mais, de ces prémisses communes, la droite et la gauche tiraient des conclusions contradictoires. Mgr Freppel et M. de Mun soutenaient que le gouvernement, armé de cette loi, ferait mille embarras aux prêtres qui voudraient enseigner, et leur refuserait le certificat requis. " Bien au contraire, reprenait M. Madier de Montjau, avec cette loi le gouvernement

2

rouvre la porte aux religieux que nous venons d'expulser ; or ce que je réclame c'est l'élimination absolue de la prêtraille."

M. Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique, a répondu par un discours peu sincère mais fort habile, sorte de balançoire entre la gauche et la droite. Une période respirant la persécution religieuse, était suivie d'une autre pleine d'onction pour le catholicisme. Un éloge bien senti de certains savants religieux servait d'accompagnement aux calomnies lancées contre les monastères. En un mot, tout son discours pouvait se résumer dans deux phrases et deux attitudes. En se penchant vers la gauche il disait : notre politique sera anti-cléricale ; puis se tournant vers la droite, il ajoutait : elle ne sera pas anti-religieuse.

Ce double jeu a séduit les centres, et donné la mamajorité au gouvernement.

J'ai été charmé d'entendre Mgr Freppel, et j'ai constaté qu'il commande l'attention en chambre. S'il ne réussit pas à faire accepter ses doctrines, il se fait au moins écouter, et l'on respecte sa parole franche, hardie, parfois sarcastique et toujours éloquente.

M. de Mun s'est montré, comme toujours, le type de l'élégance et de la distinction ; mais il a manqué de chaleur et d'entraînement. La Chambre l'écoute avec une attitude pleine de déférence.

M. Madier de Montjau m'a vivement intéressé. Outre qu'il est éloquent, j'étais curieux d'entendre ce

farouche républicain donner cours à sa haine. Il ne s'est pas gêné, et il a attaqué le clergé non seulement dans l'école, mais encore dans la chaire et au confessionnal. Il a parlé avec un emportement et une violence extrêmes, et la gauche l'a applaudi avec enthousiasme.

Le triomphe remporté par le gouvernement ce jour-là n'a retardé sa chute que de quelques jours, et deux ou trois ministères lui ont succédé depuis, sans faire plus long séjour au pouvoir.

Le malaise est extrême, et la confiance n'est nulle part. Tout le monde est mécontent ; chacun se plaint, et dit qu'il faut un changement.

Mais quel changement apportera remède à la situation ? C'est le secret de Dieu.

La République pourra-t-elle enrayer le socialisme, et maintenir la paix sociale ? Je ne le crois pas. Mais quand elle aura bien prouvé son impuissance, vers qui se tournera-t-on ? Voilà le problème.

Le comte de Chambord, debout sur la terre étrangère, regarde par-dessus la frontière ce qui se passe dans sa patrie; mais il ne bouge pas, il attend. De temps en temps sa voix s'élève et semble dire à la France : "*sto ad ostium et pulso,* je suis à la porte et je frappe ; quand tu voudras, ô France, ouvre-moi, la parole est à toi."

Puis, il ajoute : l'heure est à Dieu ; et il attend que le ciel lui donne un signe. Or il semble que les

signes se multiplient, et que la Providence lui aplanit visiblement le chemin du trône.

La mort du Prince impérial, celle de Gambetta, la persécution dirigée contre les princes d'Orléans, sont autant d'étapes qui le rapprochent, et le jour de son avènement sera celui où l'anarchie sera plus forte que la République.

Il fut un temps où toutes les préventions et tous les préjugés se coalisaient contre le Roi ; mais il semble que ces préjugés tombent, et la noble conduite de l'héritier des Bourbons, dans ces temps où l'ambition et l'intrigue se disputent le pouvoir, impose le respect à tous.

Les radicaux eux-mêmes sont forcés de s'incliner quand ils s'arrêtent à contempler cette grande figure d'un glorieux passé. Ecoutez ces vers que publiait dans l'*Intransigeant* en juillet dernier (1882) M. Clovis Hugues, le farouche député de l'extrême gauche :

" Oh ! quand je pense à ce fantôme,
A ce descendant de nos rois
Qui préféra perdre un royaume
Plutôt que de tronquer ses droits ;
J'envie au lis mort sur sa tige,
J'envie aux Louvres sans prestige,
J'envie à ce sceptre brisé
Le Roi qui du moins a su faire
A ses ancêtres un suaire
De leur drapeau fleurdelisé !

" Avoir vu la Royauté veuve,
Lasse de pleurer à genoux,
Déployer une pourpre neuve
Sur le lit préparé pour vous ;
Dans la nuit qui vous environne
Avoir senti qu'une couronne
Sur votre tête descendait,
Et qu'on faisait dans le mystère
Germer lentement sous la terre
Un trône qui vous attendait ;

" Représenter la vieille Gaule,
Debout sur le char triomphal ;
Avoir déjà sur une épaule
La moitié du manteau royal ;
Puis, parce qu'on ferme les portes
Aux couleurs des royautés mortes,
S'éloigner en les adorant,
Et, suivi de sa seule gloire,
S'en aller écouter l'Histoire
Applaudir dans l'ombre—c'est grand !

" C'est grand, parce que nos poitrines,
Sans foi, sans souffle et sans vigueur,
Ne tiennent plus par des racines
L'arbre sacré du vieil Honneur !
Parce que tout se prostitue !
Parce que la minute tue
Nos audaces de peu de sang !
Parce que l'amour et la haine,
Semblables à la lune pleine,
S'en vont toujours en décroissant !

" Parce qu'on a dans la fournaise
Pris un fer rouge pour crever
L'œil du Géant, Quatre-vingt-treize !
Parce qu'on ne sait plus rêver !
Parce que nous n'avons au ventre,
—Tigres chatouillés dans leur antre—
Que de morbides appétits !
Parce que nos cœurs ont des râles !
Parce que nos vertus sont pâles !
Parce que nous sommes petits ! "

Au milieu de tout ce flon flon, il n'y a pas seulement de beaux vers, mais il y a la preuve que le comte de Chambord commande l'admiration même à ses ennemis. Dès lors, pourquoi son retour serait-il impossible ?

Mais, objectera-t-on, la Chambre des Députés, le Sénat, le Gouvernement ayant l'armée sous ses ordres, sont des obstacles insurmontables ?—Oui, jusqu'à ce que la Commune les ait renversés et balayés.

Mais, dira-t on encore, le peuple n'en veut pas ? —Un grand penseur va répondre pour moi, et je lui cède la parole. On croirait que ces lignes de Joseph de Maistre ont été écrites hier ;

" En formant des hypothèses sur la contre-révo-
" lution, on commet trop souvent la faute de raison-
" ner comme si cette contre-révolution devait être et
" ne pouvait être que le résultat d'une délibération
" populaire. *Le peuple craint*, dit-on ; *le peuple veut*,
" *le peuple ne consentira jamais, il ne convient pas au*
" *peuple*, etc., etc. Quelle pitié ! le peuple n'est plus

" rien dans les révolutions, ou du moins, il n'y entre " que comme instrument passif. Quatre ou cinq " personnes, peut-être, donneront un roi à la France. " Des lettres de Paris annonceront aux provinces que " la France a un roi, et les provinces crieront : *Vive* " *le Roi !* A Paris même, tous les habitants, moins " une vingtaine, peut-être, apprendront en s'éveil- " lant qu'ils ont un roi. Est-il possible, s'écrieront- " ils, voilà qui est d'une singularité rare ! Qui sait " par quelle porte il entrera ? Il serait bon, peut-être, " de louer des fenêtres d'avance, car on s'étouffera. " Le peuple, si la Monarchie se rétablit, n'en décrè- " tera pas plus le rétablissement qu'il n'en décrètera " la destruction ou l'établissement du gouvernement " révolutionnaire.

" Je supplie qu'on veuille bien appuyer sur ces " réflexions, et je les recommande surtout à ceux qui " croient la révolution impossible, parce qu'il y a " trop de Français attachés à la République, et " qu'un changement ferait souffrir trop de monde. " *Scilicet is superis labor est ?* On peut certainement " disputer la majorité à la République ; mais qu'elle " l'ait ou qu'elle ne l'ait pas, c'est ce qui n'importe " point du tout : l'enthousiasme et le fanatisme ne " sont point des états durables. Ce dégré d'éréthis- " me fatigue bientôt la nature humaine ; en sorte " qu'à supposer même qu'un peuple, et surtout le " peuple français, puisse vouloir une chose long- " temps, il est sûr au moins qu'il ne saurait la vou- " loir avec passion. Au contraire, l'accès de fièvre " l'ayant lassé, l'abattement, l'apathie, l'indifférence, " succèdent toujours aux grands efforts de l'enthou-

" siasme. C'est le cas où se trouve la France, qui " ne désire plus rien avec passion, excepté le repos. " Quand on supposerait donc que la République a " la majorité en France (ce qui est indubitablement " faux), qu'importe ? Lorsque le Roi se présentera, " sûrement on ne comptera pas les voix, et personne " ne remuera ; d'abord par la raison que celui-là " même qui préfère la République à la Monarchie, " préfère cependant le repos à la République ; et " encore parce que les volontés contraires à la royau- " té ne pourront se réunir.

" En politique, comme en mécanique, les théories " trompent, si l'on ne prend en considération les " différentes qualités des matériaux qui forment *les* " *machines*. Au premier coup-d'œil, par exemple, " cette proposition paraît vraie : le consentement " préalable des Français est nécessaire au rétablisse- " ment de la Monarchie. Cependant rien n'est plus " faux. Sortons des théories, et représentons-nous " des faits.

" Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, " etc., etc., apporte la nouvelle que le Roi est recon- " nu à Paris ; qu'une faction quelconque (qu'on " nomme ou qu'on ne nomme pas) s'est emparée de " l'autorité, et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au " nom du Roi, qu'on a dépêché un courrier au Sou- " verain, qui est attendu incessamment, et que de " toutes parts on arbore la cocarde blanche. La " renommée s'empare de ces nouvelles, et les charge " de mille circonstances imposantes. Que fera-t-on ? " Pour donner plus beau jeu à la République, je lui

" accorde la majorité, et même un corps de troupes
" républicaines. Ces troupes prendront, peut-être,
" dans le premier moment, une attitude mutine ;
" mais ce jour-là même elles voudront dîner, et com-
" menceront à se détacher de la puissance qui ne
" paye plus."



III

LE PARFUM DE PARIS.

NOUS l'avons dit dans notre premier volume, il y aurait un livre à faire sous ce titre, et nous désirons qu'une plume compétente le fasse. Il suffirait à justifier notre confiance dans le salut de la France.

Car, lors même que la restauration monarchique ne s'accomplirait pas, nous ne voudrions pas croire encore à la décadence finale de ce beau pays, parce que la France qui prie, qui souffre, et qui travaille à la rénovation sociale, devra sauver la France qui blasphème. Nous sommes convaincu que le relèvement de la patrie française se ferait plus vite et plus sûrement avec le Roi. Mais s'il ne vient pas, ce seront les catholiques et leurs œuvres de dévouement qui la sauveront. Seulement il est bien à craindre qu'alors elle doive passer par une longue série d'épreuves douloureuses.

Nous, Canadiens-Français, aimons à prôner bien haut nos vertus et notre foi. Mais je n'hésite pas à dire qu'il y a un grand nombre de Parisiens qui sont meilleurs catholiques que nous, et qui ont plus de mérite à l'être.

Chez eux, la foi (avec les œuvres) ne demande pas

seulement du courage ; elle exige de l'abnégation et elle impose des sacrifices parfois très durs. La persécution les poursuit, et comme elle a à sa disposition la puissance et les richesses de l'Etat, la résistance des catholiques est fort pénible et onéreuse.

Pendant qu'ils paient à l'Etat des impots énormes pour un enseignement athée que leur foi leur interdit, ils sont obligés de se taxer eux-mêmes pour fonder et soutenir des écoles, des collèges et des universités. Pendant qu'ils voient grandir le budget des théâtres, ils voient diminuer celui des cultes, des hospices, des établissements de charité, et il leur faut combler ce déficit par des souscriptions volontaires.

On a supprimé les congrégations, on a proscrit les religieux. Vite les catholiques ont dû s'imposer une taxe nouvelle appelée le *Denier des Expulsés.*

Dans un jour de repentir, la France, par ses représentants, a fait vœu d'élever une église en l'honneur du Sacré-Cœur pour obtenir le pardon de ses prévarications ; mais qui a payé les millions que cette œuvre nationale a déjà coûté ? — Les catholiques seuls.

La propagande du mal est partout organisée savamment et somptueusement, le plus souvent avec les deniers de l'Etat. L'erreur a ses trompettes qui l'acclament et la répandent dans toutes les classes. L'irréligion a gagné les classes ouvrières ; la science sans Dieu pervertit la jeunesse. Que faire ? Comment résister à cet envahissement universel et puissant du mal ?

Les catholiques se sont mis à l'œuvre, et au milieu de difficultés sans nombre ils ont imité autant que possible les moyens d'action de leurs adversaires. Grâce à des sacrifices généreux et incalculables, ils ont fondé des Cercles catholiques d'ouvriers, la Société Bibliographique, l'Union de la Paix Sociale, des Cercles Littéraires et cent autres associations. Ils ont établi l'œuvre des Bons Livres ; ils encouragent et soutiennent la Presse religieuse et les librairies catholiques.

Ils bâtissent des églises et ils leur créent des revenus. Ils envoient partout des missionnaires aux peuples infidèles, et ce n'est pas seulement de leurs deniers qu'ils aident largement à la propagation de la Foi, ils lui payent l'impôt du sang—comme ils savent le payer à la patrie lorsqu'elle le réclame.

Ils contribuent toujours généreusement au Denier de Saint-Pierre ; et, malgré toutes ces contributions à un Budget que l'Etat n'a pas le souci de secourir, leurs bourses sont encore ouvertes pour soutenir dans Paris toutes sortes d'œuvres de charité.

Ajoutez à ces sacrifices pécuniaires l'espèce d'ostracisme qui les atteint, qui nuit à leur avancement dans toutes les carrières, qui interdit à leurs enfants tels emplois publics ou telles situations honorables et lucratives, et vous aurez une idée du mérite qu'ils ont à rester de fervents catholiques.

Oui, certes, je me fais un devoir de le reconnaître, la foi des Parisiens catholiques est plus ardente, plus zélée, plus dévouée que la nôtre, parce qu'elle se re-

trempe sans cesse dans la lutte et le sacrifice. Oh ! quelles leçons édifiantes ils nous donnent ! Mais combien nous devons nous estimer heureux d'être à l'abri des épreuves et des souffrances qui les accablent ! Comme nous devons remercier Dieu d'avoir encore la paix religieuse et sociale, dont jouissent aujourd'hui si peu de nations.

Je pensais à ces choses hier en gravissant les flancs escarpés de Montmartre. Parvenu au sommet, j'ai visité la crypte de l'immense basilique en construction, vouée au Sacré-Cœur, et dont les chapelles souterraines sont autant d'églises ; puis, je me suis avancé jusqu'au bord de l'escarpement, et j'ai contemplé Paris, tout entier à mes pieds.

Tous les bruits de la grande ville montaient jusqu'à moi comme une rumeur sourde et confuse, et de la vaste plaine où ses toits innombrables s'effaçaient dans une commune uniformité, se dégageaient les clochers, les tours et les coupoles.

J'étais seul sur cette crête silencieuse que les rayons du soleil couchant caressaient encore, et quand je me tournais vers la gauche j'apercevais la campagne s'étendant au loin depuis les Buttes-Chaumont jusqu'à Saint-Denis.

Mais ce magnifique panorama ne pouvait me distraire de mes pensées, et je songeais toujours à cette noble et courageuse phalange de Parisiens et de Parisiennes qui se dévouent généreusement au salut de la France, et qui lui consacrent leurs talents, leurs travaux, leur vie et une partie de leur fortune.

Oui, sans doute, me disais-je, il y a dans ce Paris bien des spectacles qui affligent, mais il y en a d'autres qui consolent ; et parmi les odeurs de corruption et d'impiété qui s'en élèvent, je sens monter vers Dieu des parfums de vertu et de foi.

Il y a là de nombreux autels où le sang du Christ coule une grande partie du jour, et demande miséricorde ; il y a là des sanctuaires où des milliers de cierges brûlent, où des ex-voto brillent, où des fidèles se pressent, et d'où s'élancent des hymnes et des cantiques pour faire oublier les lazzis et les paroles obscènes.

Il y a des vierges sans tache qui ont fait vœu de n'avoir jamais d'autre époux que le Christ ; il y a de saints prêtres, quelques-uns revêtus de la robe monastique, qui ont juré de n'avoir pas d'autre épouse que l'Eglise. Toutes ces âmes pures, unies à mille autres, disséminées dans tous les rangs de la société, s'offrent en holocauste pour le salut de la France.

Il y a des pères et des mères de familles qui défendent énergiquement contre les empiètements de l'Etat les âmes et le salut de leurs enfants, et qui, dans le silence du foyer domestique, forment une génération chrétienne qu'ils donneront bientôt à la France et à l'Eglise.

A côté de ces collèges de l'Etat, où sont enseignées tant de doctrines irréligieuses, il y a des chaires libres où la vérité se fait entendre, où la science s'harmonise avec la foi. Il a fallu lutter bien des années pour les établir ; car dans la France révolutionnaire il faut combattre pour avoir le droit de faire le bien,

et quand le droit est conquis, il faut s'imposer des sacrifices pour procurer aux œuvres du bien le pain de chaque jour. Mais enfin l'enseignement supérieur est aujourd'hui plus ou moins libre, et il faut espérer qu'on laissera subsister le fait accompli.

A côté des palais de l'agiotage, il y a les humbles salles où les Conférences de la Société St-Vincent-de-Paul poursuivent leur charitable mission.

A côté des idoles de chair devant lesquelles la foule se prosterne, il y a les statues et les images des Saints, auxquels des milliers d'âmes pieuses vont offrir chaque matin leur vénération et leur hommage.

Dans ce palais Bourbon, où la Révolution fait la guerre à tout ce qui touche au divin, il y a de fervents catholiques qui demandent pardon pour la tribune française des blasphèmes dont elle retentit quelquefois, et qui répètent à Dieu du fond de leurs cœurs cette généreuse parole du Christ en croix : pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Dans ce palais du Luxembourg, où le Sénat se montre trop souvent empressé de ratifier les projets de persécution et les lois impies de la Chambre des Députés, il y a des intelligences d'élite, servies par une foi ferme, qui jettent le cri d'alarme, et qui font entendre d'éloquentes protestations.

Non, la France ne périra pas.

Cette basilique que l'on élève sur le *mont des martyrs* n'est pas un temple ordinaire, aux proportions colossales. Elle est l'image et le symbole de la ré-

édification de la nation très chrétienne, et quand le dôme reposera comme une couronne sur ces piliers gigantesques, il abritera tout un peuple régénéré.

Pendant que d'une part les charpentiers et les maçons bâtissent ici dans la solitude ces murailles épaisses, les ouvriers des âmes et des intelligences relèvent de leurs ruines les institutions, les traditions et les œuvres de la vieille France. Les architectes de Dieu sont à l'œuvre, et chacun apporte sa pierre à la restauration de l'édifice.

Le jour viendra où la double entreprise recevra son couronnement dans la splendeur de la gloire divine et du bonheur d'un peuple.

Les pierres de ce temple auront poussé jusqu'au ciel le cri d'expiation de la France, et le pardon qui en sera descendu aura consommé la rédemption nationale.



IV

CROQUIS PARISIEN.

EST-CE un linguiste qui a prétendu que le nom des Gaulois vient du latin *galli* (coqs)? Je ne l'affirme pas ; mais il est certain qu'il y a des Parisiens, descendants des Gaulois, qui font penser à cette étymologie.

C'est pour cela, sans doute, que Voltaire a représenté Paris comme "une grande basse-cour, composée de coqs-d'Inde qui font la roue, et de perroquets qui répètent les paroles sans les comprendre." Une injure aussi grossière méritait un châtiment, et beaucoup de Parisiens, soucieux de leur dignité, lui en ont tenu compte. Mais d'autres—et ils sont nombreux—ont récompensé l'insulteur et lui ont élevé une statue. J'en conclus qu'ils ont jugé cette peinture vraie, et que le portrait leur a paru ressemblant. C'est à cette classe de Parisiens que je veux consacrer quelques coups de crayon.

La plupart sont boulevardiers, ou l'ont été. Ils sont disséminés dans la presse, dans la politique, dans les théâtres, dans la littérature, et ailleurs. De fait, on les rencontre un peu partout, et si l'on tient compte de toutes les variétés de l'espèce, on peut dire que leur nom est : *Légion.*

Ce n'est donc pas un individu que je veux croquer,

c'est une multitude ; c'est un type qui pose pour la personnification de Paris, qui se croit l'auteur ou le héros de tout ce que fait Paris, qui jouit des succès de Paris, qui se revêt des gloires de Paris, qui se pavane sous les plumes de Paris, et qui croit très ingénûment que Paris ne serait rien sans lui.

Que dis-je ? Paris ? C'est trop peu, en vérité. Ce type est profondément convaincu que l'Europe entière est attentive à chacune de ses paroles, et ne prend pas la liberté de penser avant lui ; qu'elle lui emprunte toutes ses idées, et que sans lui elle serait un corps sans âme.

L'humble homme ! C'est sa conviction qu'il est l'âme de l'Europe ; mais il n'est pas bien convaincu d'avoir une âme lui-même. Car, au nom de la liberté, il a brisé ce qu'il appelle les chaînes de la foi ; il a renversé les murailles du dogme ; il s'est affranchi des croyances de dix-huit siècles de Christianisme.

Cette indépendance religieuse absolue ne lui a pas donné la paix, ni le bonheur qu'il espérait. Au fond de sa philosophie, il s'avoue parfois à lui-même qu'il y a beaucoup de vide, et qu'en réalité elle lui impose aussi une espèce de servitude. Il y a même des heures où il s'estimerait heureux de reprendre ses anciennes chaînes, qui lui apportaient certains rayons de lumière et de joie ! Il y a des jours où son âme immortelle souffre de ne pouvoir plus aimer, croire et adorer.

Comme Alfred de Musset, l'un de ses poètes favoris, comme Alexandre Dumas, fils, son dramaturge

de prédilection, une sorte de sentimentalisme religieux l'envahit, et lui fait trouver des attraits à la vertu et des charmes à la foi. Mais il voudrait que Dieu se montrât à lui pour lui prouver qu'il existe. Il lui semble que Dieu lui doit cette attention, et que son importance et son rôle dans le monde méritent que Dieu se donne cette peine, dans l'intérêt même de la religion.

Aussi lui paraît-il absurde de croire que la sainte Vierge se soit montrée à une petite paysanne de Lourdes, et ne daigne pas apparaître dans une séance de l'Académie, ou de la Chambre des Députés. Dans son opinion, croire à l'apparition de Lourdes, c'est donner à penser que la mère de ce Jésus—qu'il estime un grand homme—n'est pas une femme intelligente et n'a pas à cœur les intérêts de son fils.

C'est un peu pourquoi il se retranche dans son scepticisme. Mais ce sceptique ne doute que de la vérité. Il croit à tout le reste, et madame de Girardin a eu raison d'écrire :

Ce n'est que pour le faux que Paris est crédule :
Qui ne croit pas en Dieu peut croire aux charlatans.

A défaut de croyances religieuses, le Parisien du Boulevard a le sentiment de l'honneur développé à un haut degré, comme tous les Français d'ailleurs. Ce noble sentiment l'empêche de commettre certaines fautes dans lesquelles tombent souvent des gens qui valent mieux que lui. Mais il s'y mêle une dose énorme d'orgueil, qui est fatale au gouvernement de Paris. Comment en effet serait-il facile de gouverner des gens qui se croient tous nés pour être empereurs ?

Au reste, l'honneur, sans humilité et sans foi, fait perdre la notion de la justice, et pousse à des exagérations déplorables. Ainsi compris, l'honneur n'empêchera pas un journaliste de publier une calomnie, et de donner ensuite un coup d'épée au calomnié qui osera demander une réparation. Moins encore se gênera-t-il de diffamer un prêtre, ou une pauvre religieuse. Son honneur ne lui inspire pas même la pensée que ces gens-là aient droit à leur réputation.

En outre, l'homme qui met l'honneur au-dessus de la vertu n'est pas toujours fier, et c'est pourquoi il arrive à notre Parisien de faire quelquefois litière de ses principes, et de subir même quelques affronts pour arriver à un poste d'honneur, ou obtenir une décoration. Les crachats dorés sur sa poitrine effacent les autres.

Hors ces cas intéressés, il est très exigeant en fait d'égards et de considération—ce qui n'est pas la preuve d'un mérite réel. Car le vrai mérite aime la vertu pour elle-même et non pour les faveurs qu'elle rapporte. Si la faveur est refusée, la vertu reste et lui suffit. Mais il en est autrement pour le faux mérite : il ne lui reste rien si la faveur manque. La considération est pour lui comme un chiffre indiquant la valeur de la marchandise.

C'est pourquoi le boulevardier aime les principes qui coûtent le moins et qui rapportent le plus. Les croyances qui ne rapportent rien et qui exigent des sacrifices ne trouveront jamais en lui un serviteur bien fidèle. En faisant un retour sincère sur nous-

mêmes, nous découvririons peut-être que plusieurs Canadiens sont Parisiens sous ce rapport.

La Fontaine a décoché des traits fort méchants contre la fatuité de ses compatriotes :

Se croire un personnage est fort commun en France.
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois.
La sotte vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

Cette satire est sans doute exagérée—comme toutes les satires—mais le boulevardier l'a bien méritée. Il est essentiellement poseur. Il a l'air suffisant et le verbe sonore, ou criard. Il s'écoute parler avec autant de complaisance qu'il en met à savourer un motif d'opéra—ou un cigare.

Une de ses nombreuses fatuités, c'est de croire que Paris—c'est-à-dire lui-même—a tout inventé, et qu'il n'y a rien de bon ni de beau en dehors de Paris. Voici comment cette conviction se forme chez lui.

Sans doute, les théories nouvelles et les inventions surgissent de partout. Mais naturellement leurs inventeurs les apportent à Paris, parce qu'elles trouvent là un piédestal sur lequel on les apercevra de loin, et parce que Paris est un foyer immense d'où elles pourront rayonner sur le monde. Notre Pari-

sien les examine, les vante, les nomme et finit par croire qu'il les a inventées. Il trouve si bien les mots, qu'il croit avoir trouvé les choses. Ce n'est qu'une erreur légère : il n'est point inventeur, mais inventif.

Au surplus, il faut en convenir, les vrais inventeurs sont rares. Trouver ce que personne n'a trouvé avant vous, être le premier, en quoi que ce soit, devient de plus en plus difficile.

C'est la remarque que me faisait l'autre soir M. X., et il ajoutait : voyez donc Adam et Eve. Jusqu'à présent l'on avait toujours cru qu'ils étaient bien les premiers de l'espèce humaine. Mais voici que la science met en doute cette primauté elle-même. Darwin compte de nombreux adeptes parmi nous, et l'on serait fort embarrassé aujourd'hui de certifier que le gorille qui fut le père d'Adam n'était pas un homme.

—Evidemment, lui ai-je répondu. Et l'aïeul et le bisaïeul d'Adam avaient sans doute aussi leurs prétentions à n'être plus de l'espèce des singes, surtout s'ils ont pu prévoir qu'un jour l'homme aurait la gloire d'engendrer le Parisien !

Mon interlocuteur s'est mis à rire, et tout en dégustant son café il a causé politique, littérature et surtout théâtre d'une manière charmante. Car le boulevardier est fort aimable et spirituel.

De l'esprit, il en a presque autant qu'il veut, c'est-à-dire un peu plus qu'il ne faut. Il en a tant qu'il n'a pas le sens commun, et, malheureusement pour lui, c'est le sens commun qui gouverne le monde.

Son esprit ne serait peut-être pas sans fécondité, ni profondeur, s'il n'était pas éparpillé sur tant de choses. J'en admire souvent la facilité et l'éclat; mais le boulevard est une étuve où il se volatilise. Cerveau singulièrement organisé; il y passe beaucoup d'idées parfois originales, rarement justes, mais aucune n'y reste.

Le boulevardier arrive souvent à une belle position. Il débute généralement dans la petite presse, et s'il y fait preuve des aptitudes qui conviennent à ces petits carrés de papier, son avenir est assuré.

Il ne faut pas qu'il appartienne à la grande école qui croit que le journalisme est un sacerdoce. Mais il faut cependant qu'il sache faire le journal, et manier adroitement cette arme légère qui ne rentre jamais au fourreau, et qui fait mille passes brillantes sans jamais tuer personne.

Le grand style n'est pas non plus de mise. Léger, grivois, satirique, émaillé de jeux de mots et de calembours, et surtout neuf, voilà le style qui réussit. Il ne faut pas parler comme tout le monde, et moins encore comme les classiques. Il faut trouver ces nouveautés dont Paris raffole, et s'il le faut, défigurer la langue par l'abus des figures.

Timothée Trimm était le modèle du genre. Il écrivait: " elle avait des cheveux blonds, insolents comme de l'or, longs comme une tragédie en cinq actes... Les roues de fer de nos locomotives avaient des rhumatismes...

Je cueille quelques calembours dans un numéro du Tintamarre : Une tasse de chicorée, c'est l'amer à boire... La politique est un jeu... de maux. Quand le ministre de l'*intérieur* est démissionnaire, il en résulte une crise *dedans.*

Parmi les faits divers intitulés " Faits-Paris... nadvertance " : " toutes les personnes âgées qui lisent le Tintamarre sont infailliblement *déridées !*

Je ne puis citer que les mots convenables. Mais si je reproduisais les grivoiseries qui les accompagnent, je prouverais qu'on a eu raison de dire que la petite presse est en voie d'encanailler la langue française.

Avec cet esprit dont j'ai indiqué le genre, on va très loin dans la petite presse, et si l'on veut s'attacher à un groupe politique, on arrive bientôt à commander ces troupes légères qui harcèlent sans cesse l'ennemi, et l'empêchent de se fortifier. Ou bien, grâce à quelques articles sérieux, lancés à propos, on arrive à la grosse presse. Là, il est permis d'être ennuyeux et d'écrire un peu comme tout le monde ; car c'est au milieu des artilleurs traînant péniblement leurs batteries de campagne que l'on marche à l'assaut des ministères.

Dès lors, le Parisien du boulevard ne connaît plus de borne à son ambition, et le jour viendra où il sera député du peuple et même ministre. Ce qui fait sa force c'est de savoir accomplir certaines évolutions avec conviction.

Il n'a pas précisément d'érudition, mais il connaît la superficie des choses. Il parle, discute, critique,

raisonne à perte d'haleine sur mille et un sujets, et les chocs de mots lui apportent des idées, comme les rimes en fournissent à certains poètes. Il se grise de paroles, et bâtit mille systèmes qu'il prétend imposer à la France. Lui qui repousse les dogmes, il dogmatise sur tout avec l'absolutisme d'un despote.

Ce n'est pas un piocheur, un bénédictin; il ne pâlit pas sur les livres ; mais tantôt il sait écrire, et tantôt il sait parler. L'art de la parole surtout est tout-puissant en France. Si, comme une mitrailleuse, il peut partir à la moindre étincelle, et lancer des périodes sonores qui émeuvent, qui ébranlent, qui exaltent les masses, il ira où il voudra, surtout s'il sait évoluer en temps convenable.

Mais n'allez pas croire qu'il n'y ait dans ses évolutions que de la comédie. Non, ce député phraseur et poseur, qui sait jouer à la Chambre autant de rôles qu'on en joue au théâtre, n'est pas aussi comédien que vous l'imaginez. Tout en plaidant le pour et le contre, il est souvent convaincu. Mais il est léger, et le vent l'emporte toujours plus loin qu'il ne veut aller, soit dans un sens, soit dans un autre.

Dans l'opposition c'est un cannibale intraitable. Il a des haines farouches pour tout ce qui exerce un lambeau d'autorité. Il a des accents terribles, des dénonciations ardentes, des revendications pleines de menaces contre l'ordre de choses existant. A l'entendre, tout va mal, ou rien ne va plus, et tout est à refaire.

Mais du jour qu'il est arrivé au pouvoir, ce tigre

s'apaise. La situation ne lui paraît plus si mauvaise. Sans doute, il y a beaucoup de réformes à opérer ; mais il faut du temps. On ne doit rien brusquer... Il ne faut pas amonceler des ruines, sans savoir exactement par quoi on remplacera les choses renversées... Il faut tenir compte des circonstances, des préjugés du peuple... Il convient d'ailleurs de consolider le pouvoir, afin qu'il puisse réaliser à la longue et prudemment les articles de son programme...

Il se réclame alors du parti de l'ordre. Souvent même son journal a la prétention d'avoir toujours appartenu à ce parti. Mais, pour lui, le commencement de la sagesse, ce n'est pas la crainte du Seigneur, c'est la crainte de la guillotine.

Il prêche le principe de 89. Il le propage, il le vulgarise, il le fait triompher. Il en applaudit les développements et les résultats jusqu'en 90, jusqu'en 91, jusqu'en 92. Mais lorsqu'il voit tout à coup se dresser 93, la peur le saisit, et il devient conservateur.

On connait ce vieux proverbe : au pays des aveugles les borgnes sont rois. Depuis près d'un demi-siècle les Parisiens du boulevard ont eu deux borgnes pour rois, M. Buloz et M. Gambetta. L'un a régné quarante ans et l'autre un peu plus de douze ans. Il me semble que les boulevardiers devraient leur faire élever un tombeau sur lequel seraient inscrits les vers suivants, variante d'une épigramme de Monselet :

Quand nos rois au tombeau furent près de descendre,
Rien n'est venu les retarder ;
Ils n'avaient qu'un œil à fermer,
Et, comme on sait, point d'âme à rendre.

Leur succession est encore vacante. Pourquoi ne prend-on pas M. Naquet ? Après la dynastie des borgnes, on aurait celle des bossus.



V

LES TOURISTES PARISIENS.

LE Canadien-Français voyage beaucoup, plus même que l'Anglais et l'Américain. C'est un goût acquis par ses ancêtres sur la terre d'Amérique, puisque les Français de France ne l'ont pas. Non, le Français ne voyage pas, d'abord parce qu'il n'en a pas le goût, et ensuite parce qu'il croit n'avoir rien à apprendre ailleurs.

Sur ce dernier point il a tort. Il trouverait ailleurs bien des choses à imiter, et des enseignements dont il pourrait faire son profit. Le contact avec d'autres peuples le rendrait peut-être à la fois plus gouvernable et plus apte à gouverner.

Ainsi—pour ne citer qu'un exemple—le Parisien, qui vient en Canada et qui n'est pas entièrement aveuglé par les préjugés, y constate forcément deux faits qui renferment une leçon salutaire pour sa patrie. Le premier, c'est qu'il y a ici un petit peuple qui est resté français, qui grandit rapidement et qui vit heureux, parce qu'il est demeuré fermement attaché à la foi catholique et à son clergé ; le second, c'est que nous avions ici le régime féodal, tel qu'il existait jadis en France, et que nous l'avons aboli sans révolte, sans secousse, et sans avoir recours aux fameux principes de 89.

Ces faits, avec bien d'autres, ont frappé les observateurs intelligents qui nous sont venus de France de temps à autre, et surtout les consuls-généraux que la France nous envoie depuis quelques années. S'il en est qui arrivent ici avec des idées préconçues et quelques préjugés, ils apprennent bientôt à nous connaître mieux et à nous rendre pleine justice. (1)

Mais parmi les touristes parisiens, il s'en rencontre qui sont moins clairvoyants, moins reconnaissants et moins justes; et pourtant, ils sont tous et toujours les bienheureux au milieu de nous. Car, il y a une qualité dont nous pouvons nous vanter sans ostentation : nous avons un cœur d'or, et ce cœur d'or, nous le portons sur la main, toujours prêts à l'offrir aux étrangers, surtout quand ils sont français.

Il y a quelques années surtout, lorsqu'un touriste d'outre-mer débarquait à Québec et disait: Je suis Français, cette parole magique lui ouvrait toutes les portes. Il devenait l'enfant gâté de la société québecquoise, et chacun voulait le fêter.

Nous sommes devenus moins empressés, j'allais dire moins naïfs, et grâce à quelques visiteurs parisiens, notre hospitalité finira par être réduite à de justes proportions. Ils sont si spirituels, ces messieurs, et se moquent si agréablement de nous quand ils sont retournés à Paris ?

---

(1) M. Lefaivre, ex-consul-général de France à Québec, a publié dans le *Correspondant* en 1876, je crois, deux articles sympathiques et pleins d'aperçus élevés sur le Canada.

Certes, nous avons à Paris des amis dévoués ; je l'ai déjà dit et j'aime à la répéter. Ce n'est pas le lieu ni le moment de les faire connaître tous ; mais il y a deux noms qui se pressent sous ma plume et que je veux rappeler : M. Rameau, dont les ouvrages sont plus canadiens que français, et M. Claudio Jannet, qui a traversé notre pays avec enthousiasme, et qui a publié, dans le *Correspondant*, une étude marquée au coin de la bienveillance et de la justice, sur *la race française dans l'Amérique du Nord.* (1) Je voudrais être autorisé à parler au nom de mon pays pour exprimer ici notre reconnaissance à ces deux vrais amis du Canada.

Comme contraste, je veux nommer ici deux touristes parisiens qui nous ont moins admirés, et dont nous conservons un souvenir assez désagréable. Le premier est M. Ernest Duvergier de Hauranne, et le second est M. de Molinari.

Les impressions de voyage de M. Duvergier furent publiées d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1865, puis réunies en deux volumes sous le titre *Huit mois en Amérique.* La partie qu'il consacrait à notre pays fourmillait d'erreurs et d'appréciations injustes. M. Chauveau, alors surintendant de l'Instruction Publique, en fit une critique fort spirituelle et délicate, que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. Nous en détachons seulement les dernières lignes.

---

(1) Voir le *Correspondant*, livraisons de Mai et de Juin 1881.

M. Duvergier avait écrit : " Quant à moi, le *Jour-* " *nal de Québec* annonçait hier pompeusement mon " séjour dans cette ville. Me voilà donc aussi un " personnage, et je vais ce soir honorer de ma pré- " sence le bal des *bachelors* de Québec."

A cette citation M. Chauveau ajoutait : " Le tou- " riste s'est un peu exagéré la portée de ces deux " incidents. Le bal des *bachelors* n'est point précisé- " ment de ces choses qui font dire " *Non licet omni-* " *bus adire Corinthum*," et le *Journal de Québec*, si " nous avons bonne mémoire, s'était borné à publier " que M. Duvergier était le fils d'un écrivain distin- " gué. Tous ceux qui ont lu *l'Histoire du gouverne-* " *ment parlementaire en France* trouveront qu'on ne " pouvait rien dire de moins, de même qu'après " avoir lu *Huit mois en Amérique* nous n'oserions rien " dire de plus."

M. de Molinari, collaborateur au *Journal des Débats*, a fait un travail plus sérieux (il n'est plus à l'âge où l'on peut se montrer *enfant terrible*), et plusieurs de ses appréciations sont justes. Mais c'est encore une étude très superficielle, fort peu brillante dans la forme, et composée, quant au fond, de banalités et de lieux communs.

Il y a, dans son premier volume sur *les Etats-Unis et le Canada*, des *nouveautés* qui amusent beaucoup ses lecteurs canadiens. Ainsi il écrit : que le fleuve St-Laurent n'est qu'une série de lacs, d'une largeur de cinq à dix kilomètres, qui se rétrécissent çà et là et forment des rapides... Qu'en descendant ce fleuve de Montréal à Québec (à bord du *City of Quebec*), il a

traversé les comtés d'Argenteuil, de *Belleville*, de Montmagny et de Charlevoix... que les remparts de Québec datent de Champlain (ô fondateur de Québec, reconnaîtrais-tu *l'abitation* dans notre citadelle et nos murailles ?)... que la ville de Montréal est divisée en deux comme par la lame d'un couteau, partie anglaise et partie française, et que du côté français toutes les rues sont baptisées de noms de saints, tandis que du côté anglais on les a placées sous le patronage des anciens gouverneurs... qu'il n'y a pas dix canadiens-français qui fréquentent la société anglaise, etc., etc., etc.

Voilà quelques-unes des jolies découvertes que M. de Molinari a faites, et qu'il révèle au public français avec tout l'aplomb du Parisien bien informé. Après cela, il peut nous plaindre de vivre dans la dépendance du clergé et de ne pas danser la valse ; nous ne nous en affligerons pas, nous avons trop envie de rire.

Si le savant économiste s'était montré plus sympathique et mieux renseigné après son second voyage en Canada, j'aurais volontiers passé l'éponge sur les erreurs de son premier ouvrage. Car il arrive à tous les voyageurs d'en commettre, et j'ai besoin, tout le premier, de quelque indulgence sous ce rapport.

Mais M. de Molinari ne doute de rien, ni de lui-même, et sans s'être donné la peine de mieux observer, il recommence à publier sur notre compte des *lettres* fantaisistes dont nous devons relever quelques assertions.

En vérité, ces nouvelles *lettres* au *Journal des Dé-*

bats, intitulées "*Au delà de l'Océan,*" sont fort médiocres et dénuées d'intérêt. Mais à cause de leur titre et du sujet traité, elles sont lues en France, et s'il en est qui peuvent nous faire du bien, il en est d'autres qui sont de nature à nous faire tort, et contre lesquelles nous devons protester.

Pour ma part, je suis convaincu que nos meilleurs amis d'outre-mer sont les catholiques de France. Or ils ont dû être affligés de trouver, sous la plume d'un écrivain sérieux qui se dit notre ami, cette assertion étrange : " que le *Syllabus* n'est accepté au Canada " que par une impuissante minorité." C'est une accusation dénuée de tout fondement, un véritable outrage à la vérité ; et si M. de Molinari a cru faire notre éloge en parlant ainsi, il s'est complètement trompé, et nous lui en tenons compte comme d'une sanglante injure. Mettre en doute l'intégrité de notre foi et notre parfaite docilité aux enseignements du Saint-Siège, c'est nous blesser dans ce que nous avons de plus cher.

M. de Molinari dit encore que, d'après les apparences, l'élément français en Canada sera inéluctablement absorbé par la race anglaise dans un avenir plus ou moins éloigné.

Nous nous expliquons ces tristes prévisions chez un homme qui paraît n'avoir vu et entendu que de l'Anglais parmi nous, et qui appelle même *City of Quebec* notre splendide bateau à vapeur si canadien-français, le " Québec."

Mais nous prions nos amis de France de ne pas

trop s'alarmer. Les sombres prédictions de M. de Molinari, et celles de M. Thompson, qu'il cite, ne pourront ni comprimer nos aspirations généreuses ni ruiner nos espérances d'avenir. Nous croyons bien plus fermement au Syllabus qu'à leur don de prophétie.

Nous n'appartenons pas à l'école des économistes utilitaires, qui ne croient pas à la Providence des nations, et dont la vue est par là même très courte. M. de Molinari est un de ces myopes. Il peut être capable de coter à leur juste valeur les actions du commerce, et de pronostiquer les fluctuations de la Bourse; mais il n'est pas compétent à juger des croyances religieuses d'un peuple et des nobles espérances de son patriotisme. Car pour être bon juge en ces matières, il faut avoir sur la religion et la patrie des idées et des convictions que la science économique libérale ne donne pas.

Pourquoi MM. Claudio Jannet et Rameau nous ont-ils mieux jugés? Parce qu'à travers notre organisme encore faible mais sain, ils ont senti notre âme forte et virile; parce qu'ils ont compté les battements de notre cœur, éprouvé la chaleur de notre patriotisme, l'ardeur de notre foi et la vitalité de nos espérances.

Avant de prendre congé de M. de Molinari, je veux rappeler un trait de ses dernières lettres.

Il s'est plaint qu'à Québec les enseignes et les affiches sont presque toutes en anglais. Cependant il a lu une affiche française collée sur un mur, et il l'a

copiée comme une curiosité. C'était un entrepreneur qui demandait des travailleurs, et qui offrait 80 cents par jour pour les " bons hommes." Jugez si le Parisien a trouvé plaisante cette expression *bons hommes*, et s'il peut avoir des illusions sur un peuple dont les ouvriers écrivent ainsi le français !

Je crois vraiment que nous sommes un peu trop *bons hommes* pour ces touristes élégants de Paris. En tout cas c'est bien l'opinion qu'ils ont de nous, et je tiens pour ma part à ne la pas mériter. [1]

Le touriste parisien (je reviens ici au boulevard), ce finaud qui sait tout, cet esprit fort qui s'est affranchi de tout respect comme de toute crainte, a quelquefois une grande naïveté, qui ressemble beaucoup à l'ignorance. Il croit que l'univers civilisé s'étend jusqu'aux portes de Paris, mais pas au delà. Jugez de ses étonnements quand il découvre d'autres grandes villes que Paris, d'autres savants que les membres de l'Institut, d'autres esprits que lui-même.

Je ne sais plus quel boulevardier raconte qu'il alla un jour à Londres avec quelques amis. Convaincus qu'une fois les murs franchis, c'était partout la campagne, même au delà de la Manche, ils n'avaient emporté que des paletots et des feutres mous. Imaginez leur embarras quand ils se virent invités à

(1) M. Faucher de St-Maurice a publié, dans le *Journal de Québec*, une critique émue des *Lettres* de M. de Molinari. La *Minerve* et d'autres journaux ont également protesté contre plusieurs de ses appréciations.

dîner, ou à passer une soirée au théâtre de Sa Majesté ou à *Covent Garden.* Mais il faut reconnaître que le parisien se tire de ces petits embarras d'étiquette avec un sans gêne admirable, et de manière à faire comprendre que l'étiquette n'a pas été faite pour lui.

Cela me rappelle une aventure d'un autre parisien à Londres, et dont j'emprunte le récit à Francis Wey.

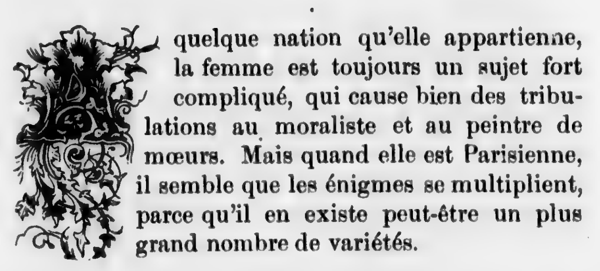
Le spirituel touriste, tout récemment arrivé dans la métropole anglaise, et voulant courir un peu la ville, eut l'idée de noter sur son carnet une indication qui pût lui faire retrouver sa demeure quand viendrait l'heure de rentrer. Son logement se trouvait au coin de *Leicester Square*, et en sortant il chercha du regard quelque marque particulière, ou une enseigne qui pût lui servir de point de repère. Justement il y avait un écriteau en face, et mon parisien prenant son crayon, écrivit sur son carnet ces mots, qu'il n'avait jamais vus sur les murs de Paris : *Commit no nuisance*, ne commettez aucun délit. Là-dessus il part tranquille. Il s'égare à plaisir et en flânant au milieu des rues tortueuses de la capitale, et le soir venu il monte dans un cab. Avec cet air aisé, capable, d'un homme qui connaît sa ville, il jette du bout des lèvres son adresse au cocher : *Commit no nuisance.* Le cocher se met à rire. Cet anglais se moque de ma prononciation, se dit notre héros, et il répète la même adresse sur un ton un peu vexé, en faisant de son mieux pour prendre l'accent anglais. Le cocher rit plus fort. Décidément il ne me comprend pas, pense notre parisien ; il tire donc son

carnet, et plein d'une confiance mêlée de mécontentement, il montre l'adresse écrite au cocher ; celui-ci se pose les poings sur les hanches et se renverse en arrière à force de rire. Le parisien s'indigne et prend à témoin les passants, qui, sérieux d'abord, s'abandonnent aux mêmes accès d'hilarité devant le document écrit. Le français crie, s'emporte, menace ; on s'attroupe, on veut s'interposer ; chacun se montre sympathique d'abord, puis, mis au courant par le cocher, se réjouit à qui mieux mieux. Surviennent les hommes de police, suprême espoir. Hélas ! leur gaieté ranime bientôt celle de la foule. Enfin un gentleman parlant français s'approche et se rend arbitre. Tout s'explique, non sans peine, et notre parisien est obligé de reconnaître que son adresse manquait de précision et d'exactitude.



VI

SILHOUETTES FÉMININES.



A quelque nation qu'elle appartienne, la femme est toujours un sujet fort compliqué, qui cause bien des tribulations au moraliste et au peintre de mœurs. Mais quand elle est Parisienne, il semble que les énigmes se multiplient, parce qu'il en existe peut-être un plus grand nombre de variétés.

Cependant, malgré son originalité propre, la Parisienne ressemble aux autres femmes sous bien des rapports, et dans les silhouettes que je veux dessiner, il y aura certainement, lectrices, des traits que vous reconnaîtrez comme vôtres. Ce n'est pas moi qui le dirai—surtout s'ils ne sont pas aimables—mais vous vous le direz à vous-mêmes.

Il y avait autrefois à Paris de grandes Dames qui ne vivaient que pour le monde et les jouissances, et qui étaient loin de donner au peuple l'exemple des vertus chrétiennes. Ce sont les héroïnes des dramaturges et des romanciers depuis un demi-siècle. Mais aujourd'hui, la peinture que la littérature et le théâtre en font encore est une calomnie contre la noblesse.

Le type des grandes Dames galantes devient heureusement de plus en plus rare, et, si la réaction religieuse continue de s'étendre, il finira par disparaître.

Massillon donnait un enseignement salutaire quand il appliquait à la noblesse cette parole qui fut dite de Jésus-Christ : Celui-ci est né pour le salut et pour la perte de plusieurs. Oui, les grands perdent et sauvent. Le peuple les suit dans la voie du bien, comme dans celle du mal.

Voilà ce que la noblesse de France comprend aujourd'hui, et c'est pourquoi elle travaille à régénérer la patrie en se régénérant elle-même. En tête des œuvres de rénovation sociale qui s'organisent partout sur le sol français, on voit marcher aujourd'hui les plus grands noms de France.

A côté de la noblesse et dans ses rangs, travaille une portion notable de la classe lettrée, et les femmes rivalisent de zèle avec leurs maris pour répandre des idées saines dans les classes populaires, pour accroître et rendre prospères les associations pieuses et charitables, et surtout pour jeter partout la féconde semence des bons exemples.

Que d'admirables chrétiennes dans ce milieu si sain, si moral, si éclairé de Paris ! Et qu'il est déplorable pour la France que ces éléments de salut n'aient pas la puissance du nombre !

Pourtant, elles ne se rencontrent pas seulement parmi les nobles et les lettrés, mais à tous les degrés de l'échelle sociale. Dans la classe moyenne surtout,

il y a des Parisiennes dont la vie fait l'édification de leur entourage ; il y a des ménages chrétiens que la religion éclaire et conduit, il y a des foyers bénis que l'immoralité ne souille jamais.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer que toutes les Parisiennes qui ne sont pas dévotes ou qui ne pratiquent pas leur religion, soient des femmes sans mœurs. Rien ne serait plus loin de la vérité. Il y en a un grand nombre qui, sans être chrétiennes, mènent une vie laborieuse, économe et honnête. Il en est même qui ont perdu la foi, et qui, pour rien au monde, ne voudraient perdre l'honneur.

Mais au milieu de toutes ces variétés de Parisiennes, il s'en trouve une qui exerce une incontestable influence, et qui circule dans toutes les classes de la nation, c'est la femme du monde.

Noble ou bourgeoise, elle est généralement plus mondaine que les mondaines des autres pays, et elle ne l'est pas de la même manière.

Si elle est parfois difficile à connaître, ce n'est pas qu'elle s'enveloppe de silence et de mystère. Au contraire, c'est parce qu'elle est trop expansive, d'une expansion qui manque de sincérité—le tout sans calcul et sans dissimulation volontaire.

Avec un charmant laisser-aller, une facilité naturelle qu'on prendrait pour de l'entraînement, elle se peint elle-même, ici telle qu'elle est, là telle qu'elle voudrait être, ailleurs telle que son caprice du moment la presse de paraître.

Cette étonnante mobilité n'est pas sans ressemblance avec le mensonge, et c'est pourquoi M. Taine a pu écrire : " L'honnête homme à Paris ment dix " fois par jour, l'honnête femme vingt fois par jour, " l'homme du monde cent fois par jour ; on n'a ja- " mais pu compter combien de fois par jour ment " une femme du monde."

Cette statistique effrayante est évidemment une charge ; mais elle a du vrai...

La Parisienne n'est pas belle ; mais elle a quelque chose de mieux que la beauté : la grâce et l'esprit. Il y a bien un peu d'exagération dans le déploiement qu'elle fait de l'une et de l'autre, et quand elle voudra vous éblouir de son esprit et de sa grâce, vous la trouverez affectée. Mais cette affectation n'annule pas les charmes de sa personne et de sa conversation, et vous finirez même par ne plus vous en apercevoir.

C'est le type le plus accompli peut-être de la causeuse de salon, et l'on est étonné des improvisations étincelantes qui coulent sans effort de ses lèvres. Au fond c'est très vide, et si c'était écrit on ne le lirait pas. Mais la musique de la voix, l'harmonie et le naturel du geste, l'expression du regard, suppléent à l'idée qui manque, et l'on écoute avec la conviction que l'on entend quelque chose.

Dans un salon elle est reine. Elle ne regarde rien et voit tout ; ellle n'écoute pas et entend tout ; elle devine ce qu'on ne dit pas ; elle fait croire qu'el[illegible] appris ce qu'elle ne sait pas. Mais en pénèt[illegible]

autres, elle reste elle-même une énigme—ce qui redouble son attrait.

On croirait qu'elle ne fait rien ; elle fait beaucoup de choses, et l'on ne saurait imaginer avec quel art ingénieux elle remplit sa journée de mille et un petits devoirs—c'est ainsi qu'elle appelle toutes ses actions—qui comprennent les choses du monde, de la famille et de la religion. Car elle a de la religion, qu'elle entend et pratique à sa manière.

Elle aime généralement le Beau, un peu le Bien, rarement le Vrai. Le paradoxe fait ses délices. Elle a pour le faux de l'indulgence, pour la passion des excuses, pour l'erreur de la tolérance. Nature généreuse, elle a l'admiration trop facile pour les artistes, les poètes, les écrivains et les hommes d'Etat.

Le terre à terre lui plaît assez, pourvu que cela brille. Elle n'aime à regarder ni trop haut ni trop bas. Il lui importe peu qu'une idée soit vraie ou fausse, pourvu qu'elle soit nouvelle ou finement exprimée, mais tout ce qui est creux lui déplaît, excepté les précipices, dont la profondeur l'attire.

Son esprit, sans élévation, est un brillant à mille facettes, souvent bien taillé, même quand il est faux. Chez plusieurs, c'est une pelotte d'épingles, qui par un certain mécanisme, se retourne à volonté, et paraît, tantôt ornée de petites têtes qui scintillent, et tantôt hérissée de pointes.

Elle se marie pour aller plus librement dans le monde, et généralement elle ne va pas chercher un mari parmi les dévots. Dans son opinion, un homme

franchement catholique ne saurait être un homme d'esprit; c'est nécessairement une intelligence bornée, ou un maniaque.

Mais, quel que soit ce mari, il est rare qu'elle ne réussisse pas à le façonner à sa guise et à le mener où elle veut.

Ne confondez pas, lectrices, je parle de la Parisienne. Ce n'est pas une canadienne, mais une parisienne qui a dit: " mon mari et moi, nous faisons tout ce que je veux ! "

Comment s'y prend-elle? Ce n'est pas moi qui peux vous le dire.

Je constate seulement le fait, sans certifier qu'il est général; pour vous le montrer mieux, je veux vous décrire un genre de véhicule que j'ai beaucoup aimé à Londres; c'est le *Hansom cab*, ainsi appelé du nom de l'inventeur.

Ce joli cab n'a que deux roues, qui sont très hautes, et un seul siège. Il est complètement ouvert en avant, mais il est fermé en arrière, au-dessus et un peu sur les côtés, de manière à former une véritable niche soigneusement bourrée et capitonnée, au fond de laquelle vous êtes installé. En arrière et au-dessus se trouve juché le cocher, que vous ne pouvez voir de l'intérieur de la voiture, de sorte que vous croyez être seul en face de l'horizon qui s'étend devant vous, sans que la vue soit interceptée par aucun obstacle.

Seulement, en relevant la tête vous apercevez au-

dessus de vous deux longs fils gris ou noirs: ce sont les rênes que tient le conducteur invisible. En vous dressant sur la pointe des pieds, et avec un effort, vous pourriez mettre la main sur ces rênes; mais vous seriez exposé à faire une chute, et vous vous laissez emporter—non pas en dormant, car les secousses de la voiture vous en empêchent—mais en regardant curieusement les hautes maisons de la rue qui défilent rapidement des deux côtés, et les grandes jambes du cheval qui vont leur grand train mécanique et monotone.

Ce véhicule commode est une image parfaite de certains ménages parisiens. Le mari est en avant, et s'imagine qu'il mène puisqu'il est le premier; mais il ne voit pas le conducteur invisible qui paraît suivre, puisqu'il est en arrière, et qui cependant tient les rênes.

En général, l'homme et la femme du monde envisagent la vie à un point de vue différent. Pour l'homme c'est une affaire; pour la femme c'est un amusement. Tous deux ont tort.

Mais c'est pour la parisienne mondaine surtout que le but suprême de la vie est le plaisir.

Elle ne peut imaginer qu'il y ait autre chose à faire en ce monde que de se bien divertir. Le travail est pour l'homme, et la jouissance pour elle, qui du reste ne vieillit jamais.

Elle raffole du théâtre, et malheureusement elle y fait son éducation. Elle y va aussi souvent qu'elle

peut, autant que possible avec un ami plutôt qu'avec son mari.

Quant elle n'y peut aller, elle sait se dresser dans son imagination, une scène qui change plus souvent de décors que celle de la Comédie-Française. En cela, elle ressemble un peu à tout le monde. Car qui de nous, ne se laisse pas aller à ces rêveries, peuplées de mises en scène, de décors, de personnages, qui vont, viennent, agissent, parlent, rient, pleurent, chantent absolument comme sur un théâtre ?

La Parisienne, femme du monde, affecte d'aimer la poésie, et elle en voudrait un peu partout. Elle veut que son mari soit poétique, que ses amis soient poétiques, que son confesseur (quand elle en a un) soit poétique, et que l'église où elle va entendre la messe soit poétique et à la mode.

On comprend après cela qu'il y ait un accord naturel entre certains Parisiens qui estiment que les catholiques austères font un grand mal à la religion, et cette mondaine qui croit qu'un prêtre sans manières recherchées et sans essence dans son mouchoir éloigne beaucoup de la dévotion.

Malgré les qualités de son esprit, elle n'est qu'un réverbère, parfois brillant ; et le rayonnement qui s'en échappe lui vient des autres. Elle sait plusieurs choses, mais superficiellement, et elle ignore surtout ce qu'il est nécessaire de connaître. Comment en pourrait-il être autrement ? Sa vie s'écoule dans les promenades, dans les divertissements, dans les théâtres, dans les boudoirs, entre un journal de mode et

le dernier roman d'Alphonse Daudet ou de Feuillet, quand ce n'est pas Gustave Droz ou Emile Zola.

O mes bonnes lectrices canadiennes, ne gaspillez jamais ainsi votre vie, qui dure si peu. N'enviez jamais ce faux éclat d'une civilisation en décadence. Evitez surtout la lecture des mauvais livres qui nous viennent de Paris, et qui malheureusement se répandent de plus en plus parmi nous. Ne cessez jamais de croire que l'humble sentier du devoir est encore ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, et que la femme la plus éclairée est celle qui marche dans la pleine lumière de la foi.

La vertu de l'homme est la grande force de ce monde, et la chasteté de la femme en est l'incomparable beauté.



VII

COLLOQUE ENTENDU.



A scène est à l'Hôtel-du-Louvre. Madame X. est assise sur un sofa, tenant un journal ouvert sur ses genoux. En face d'elle, dans un fauteuil et accoudée sur un guéridon, Madame de B., une provinciale fort aimable, dont le mari est député, et qui passe une partie de l'hiver à Paris. On entend la pluie au dehors.

Madame X., étouffant un bâillement.

Oh ! quel temps ! Voyez donc cette pluie ! Depuis huit jours il y autant de nuages au ciel que dans un mauvais ménage. Du vent, de la pluie, de la brume, du froid, voilà ce que nous avons ! Je ne sais pas si vous êtes comme moi, ma chère ; mais quand il pleut il me semble que tout le monde est bête.

Madame de B.

Merci, ma chère ; vous n'êtes jamais bête, vous, mais vous n'êtes pas aimable aujourd'hui.

Madame X.

Oh ! mon amie, je fais des exceptions ; mais je croyais que notre amitié pouvait me dispenser...

Madame de B.

C'est un pur badinage. Je suis d'ailleurs de votre avis, et j'ajoute que quand il fait beau la proportion des gens d'esprit n'est pas encore énorme.

Madame X.

C'est vrai, mais on se sent alors plus indulgent. Enfin cette pluie est fort ennuyeuse, mais pas autant que les journaux.

Madame de B.

Vous ne les lisez pas ?

Madame X.

Non, mais il suffit de les ouvrir pour avoir le *spleen*. Est-ce qu'on s'occupe beaucoup de politique en province ?

Madame de B.

Hélas ! on ne vit que de cela.

Madame X.

Ici c'est bien pis, on en meurt. C'est la politique qui tue la France, ma chère. Vous connaissez le Docteur P., qui a coutume d'être si galant homme ? Eh bien ! cette année, il est mordu de la politique, et il n'y a plus moyen d'en tirer un mot spirituel.

Madame de B.

Mais alors j'imagine que vous lui faites payer votre ennui ?

Madame X.

Oui, certes, et je ne le ménage pas. Vous allez maintenant m'aider, j'espère ?

Madame de B.

Oh ! non, le Dr P. est un ami que j'estime beaucoup.

Madame X.

Comme vous êtes faite, vous ! Qui voulez-vous qu'on morde si ce n'est nos amis ? La belle satisfaction de médire de gens qu'on ne connaît pas ! Et pourquoi remarquerait-on les ridicules des gens qu'on fréquente, si ce n'était pas pour en parler ?

Madame de B.

Le Docteur P. n'est-il pas un homme charmant ?

Madame X.

Sans doute, mais il a des côtés risibles qu'on ne peut s'empêcher de voir. Je l'ai d'ailleurs connu dans des circonstances qui ne lui étaient pas avantageuses. C'était aux bains de mer, et j'étais à l'hôtel lorsqu'il y arriva avec six enfants, et sa femme portant le septième numéro. N'était-ce pas ridicule ? Et toute cette génération se logea au second étage, au-dessus de ma tête. Imaginez s'il m'était facile de dormir. Oh ! les enfants ! Il me semble qu'on devrait leur interdire les bains de mer ?

Madame de B.

Les pauvres petits, ils laisseraient un grand vide ! Moi, j'aime les enfants.

Madame X.

Et moi aussi, mais pas à la douzaine, ni à 4 heures du matin. Cette fourmilière s'éveillait à l'heure des oiseaux, et faisait un tapage à réveiller les sourds. Je me vengeais sur les parents des tribulations que me causaient leurs enfants.

Madame de B.

Alors, mon pauvre ami P. a dû passer une villégiature agréable ?

Madame X.

Je dois dire que je le ménageais plus que sa femme. Mais avouez que c'est un couple qui prête à rire. Je les ai revus l'autre jour et j'ai failli éclater. Il a encore maigri depuis l'année dernière, et sa femme a augmenté de volume dans la même proportion. S'ils continuent tous deux cette progression géométrique, ils deviendront bientôt, lui un esprit sans corps, et elle un corps sans esprit.

Madame de B. riant.

Ils seront alors un argument de plus en faveur du mariage, puisqu'à eux deux ils feront un être humain complet. Mieux que les autres, alors, ils pourront s'appeler mutuellement : " Ma chère moitié."

Madame X.

Eh bien ! moi, je n'aime pas les moitiés, ni d'homme, ni de femme, et je vous avoue que je n'aurais pas aimé épouser un esprit.

Madame de B.

Un tel mariage, pourtant, offrirait bien des avantages, et vous, qui êtes si friande de liberté, vous ne vous en trouveriez peut-être pas mal.

Madame X.

Oh ! je ne me plains pas de manquer de liberté, depuis que je suis mariée. Nos mœurs sont très larges sous ce rapport et mon mari est très libéral. C'est bien le moins, du reste, que le mariage nous fasse libres.

Madame de B.

C'est là une grave erreur de nos mœurs, ma chère. La jeune fille, en France, ne jouit peut-être pas d'une assez grande liberté ; mais quand elle se marie, il serait mieux qu'elle tombât dans une dépendance plus étroite. Telles sont les mœurs anglaises, et je crois qu'elles valent mieux que les nôtres sous ce rapport.

Madame X.

Mais les jeunes filles anglaises font-elles des mariages d'inclination, au moins ?

Madame de B.

Généralement.

Madame X.

Alors, c'est bien différent ; ici, *nous ne nous marions pas, on nous marie,* souvent à des gens que nous ne connaissons pas, et avec lesquels nous ne pouvons

pas sympathiser. On assortit un peu les positions, beaucoup les dots, pas du tout les caractères, et quand l'assortiment est fait et le mariage décidé, on permet à l'amour de venir. Mais il importe peu qu'il vienne, ou qu'étant venu il s'en aille.

L'important, c'est la dot, et le célibataire ne demande pas la main d'une jeune fille sans savoir combien de milliers de francs il y a dedans. La dot excuse même les mésalliances,qui sont très nombreuses. Les filles des bourgeois riches ambitionnent de devenir baronnes ou comtesses, et les célibataires ruinés qui peuvent offrir ces titres de noblesse sont les bienvenus auprès d'elles.

Madame de B.

Mais si après un mariage contracté dans ces conditions l'amour ne vient pas ?

Madame X.

Eh bien ?

Madame de B.

Est-ce qu'on s'en passe ?

Madame X.

Quelquefois ; d'autres fois, on va le chercher.

Madame de B.

Ailleurs ?

Madame X.

Que voulez-vous ?

Madame de B.

Et le cœur, une fois parti, revient-il au foyer ?

Madame X.

Rarement. Mais le cœur est libre, j'espère. Dieu merci, les hommes n'ont pas encore trouvé le moyen de l'enchaîner par des lois, et nous leur échapperons toujours par la liberté du sentiment.

Madame de B.

Mais, la loi du mariage, est-ce que vous l'oubliez ?

Madame X.

Non, nous la respectons, puisque nous ne divorçons pas. Mais les sentiments sont en dehors des lois.

Madame de B.

Ah ! ma chère amie, je vous demande bien pardon. Dans le mariage, c'est le cœur tout entier qui se donne ; ce sont les sentiments que l'on engage, et dont on aliène la liberté. Or c'est précisément pour cette raison que la liberté de la femme mariée doit être restreinte, afin qu'elle ne soit pas exposée à cet amour en dehors du mariage dont vous parlez.

Madame X.

J'en parle théoriquement... au point de vue des principes de la morale publique... mais vous savez que je ne suis pas femme à manquer à mes serments.

Madame de B.

Je le sais, et je suis convaincue que M. X. n'aura pas à se repentir de vous laisser une grande somme de liberté. Mais il n'en est pas moins vrai que nos mœurs sous ce rapport sont vicieuses.

Nous tenons les portes trop fermées sur la jeune fille, qui par cela même n'a pas l'occasion de se choisir elle-même un mari, comme elle fait en Angleterre ; et nous les ouvrons trop grandes à la femme mariée. Nous gênons trop celle-là, et pas assez celle-ci. Ce sont deux excès.

Songez donc aux dangers qui doivent assaillir une jeune femme qui a été séquestrée pendant des années, et qui, mariée à un homme qu'elle connaît à peine, qu'elle n'a pas choisi, qu'elle n'aime pas, se trouve tout à coup en complète liberté, et maîtresse de ses actions.

Elle ne pouvait faire un pas dans la rue avec un jeune homme sans se compromettre ; et maintenant ce jeune homme l'accompagnera, le jour au bois de Boulogne, le soir au théâtre, sans que la chose paraisse inconvenante, par la raison singulière qu'elle est mariée avec un autre. Je crois que c'est risquer un peu le bonheur, et parfois même l'honneur du mari.

Madame X.

Mais ce mari, ma chère, n'est pas toujours un ange.

Madame de B.

C'est vrai, mais il le deviendrait peut-être, si nous l'étions nous-mêmes.

Madame X.

Vous plaidez à votre aise la cause des maris, vous, parce que vous avez fait un mariage d'amour. Mais...

Madame de B.

Mariage d'amour n'est peut-être pas exactement le mot; j'aime mieux dire que j'ai fait un mariage d'*inclination*, et je suis très heureuse. Ce sentiment passionné, exagéré, que les poètes et les romanciers appellent l'amour et qui fait pâmer leurs lectrices, n'est pas du tout nécessaire pour faire un bon mariage. Je lui préfère même une amitié solide, née d'une estime réciproque et appuyée sur des vertus réelles, une amitié telle que les époux aient à cœur de travailler courageusement à leur bonheur mutuel.

Madame X.

Très bien, mais toutes les femmes mariées n'en sont pas là, et toutes ont un cœur cependant. Or le cœur a des besoins qui deviennent parfois impératifs ; et si le mariage a été contracté dans des conditions qui ne donnent aucune satisfaction au sentiment, quelles consolations offrez-vous aux victimes ?

Madame de B.

Ecoutez, mon amie, c'est à celles-là surtout que nos mœurs ne devraient pas laisser tant de liberté. L'argument que vous invoquez pour défendre nos mœurs, je le retourne contre vous. Moins il y a de mariages d'inclination—ce que je condamne et déplore—et plus la porte du domicile conjugal doit être soigneusement gardée.

Quant aux victimes, je les plains beaucoup ; mais je suis convaincue qu'elles ne trouveront jamais dans l'amour illicite le bonheur qui leur manque : de nombreux exemples le prouvent tous les jours. Au contraire, il y a pour les âmes biens nées une satisfaction profonde dans la fidélité au devoir et dans le respect de la foi jurée. La religion leur offre en outre les seules vraies consolations.

Madame X.

Oui, heureusement, la religion est là. Sans elle, que deviendrions-nous ? Vous vous imaginez peut-être que je suis incrédule ? Mais pas du tout ; je crois en Dieu, et je l'aime. Dieu, c'est la Bonté, c'est la Miséricorde, c'est l'Amour.

Madame de B.

C'est aussi la Justice !

Madame X.

Je le sais, mais je ne m'en effraie pas trop. Je n'aime pas à penser à l'enfer, qui me paraît un peu... moyen-âge, et... légendaire. Mais j'aime la religion et je suis très bien avec l'abbé V... Il est si bien élevé, si gentil, si conciliant. Il n'a pas l'exagération et l'intolérance des Jésuites, et il sait rendre la religion aimable. Tous les dimanches, je vais à la messe d'une heure après midi, et j'y rencontre toutes mes amies.

Madame de B.

Vos pratiques religieuses ne se bornent pas à cela ?

Madame X.

Vous devenez indiscrète, ma chère. Permettez-moi de choisir mon confesseur.

Madame de B., riant.

Oh ! je n'aurais pas le pouvoir de vous absoudre ; mais, croyez-moi, j'y serais toute disposée.

Madame X.

Merci. Dimanche dernier, nous avons eu un fort beau sermon à la Madeleine. Vous savez, je préfère la Madeleine, qui me fait l'effet d'un salon, à Notre-Dame, qui me glace comme un cloître. L'une me paraît représenter l'Eglise Gallicane, et l'autre l'Eglise Romaine.

Madame de B.

Mais il n'y a pas deux Eglises, ma chère amie ; il n'y a que l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

Madame X.

Pourtant, j'ai souvent rencontré ces deux appellations dans nos livres. En tout cas, ce sont des façons de parler qui expriment à peu près ce que je pense... Le prédicateur de dimanche dernier nous a précisément parlé de l'Eglise, et il nous en a fait un tableau magnifique. Il nous l'a représentée se levant sur le monde comme un soleil, et répandant partout...

Mais, voyez donc, ma chère, le voici revenu le soleil. Vite, profitons-en, prenez votre ombrelle,

votre chapeau, et venez avec moi "*Au bon marché.*" Je finirai mon sermon en chemin.

Madame de B., souriant.

Et quand reprendrai-je le mien ?

Madame X.

Quand vous voudrez. Car, de ce moment je veux vous considérer comme ma meilleure amie—et vous me ferez du bien.



DANS LE MIDI

DANS LE MIDI

I

DE PARIS À BORDEAUX.

AUTOUR d'une ville aussi vieille et aussi célèbre que Paris, les souvenirs historiques abondent. Les petites villes, les villages, les châteaux qui se groupent aux environs comme pour lui faire la cour, sont nécessairement, à toutes les époques, le rendez-vous des illustrations qui cherchent le repos ou l'isolement.

Quelle que soit la route que vous suiviez en sortant de Paris, vous êtes donc sûr de rencontrer, soit un château, soit une villa dont les annales biographiques seraient pleines d'intérêt. A l'ouest, c'est Versailles, St-Cloud, St-Germain, au sud c'est Fontainebleau, au nord c'est St-Denis, et plus loin Compiègne.

Pour aller à Bordeaux nous suivons d'abord le chemin de fer d'Orléans, qui se dirige au sud en droite ligne. A peine sortis des fortifications nous apercevons Ivry s'étendant à droite avec ses filatures, ses raffineries, et son petit château, qu'habita

la duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe. On dit que Parny y composa plusieurs de ses poésies, dans lesquelles il chante une jeune créole qu'il avait connue à l'Ile Bourbon et qu'il nomme Eléonore. Ce souvenir me laisse très froid, car le poète érotique et impie n'éveille en moi aucune sympathie.

Plus loin s'élève Choisy-le-Roi, où mademoiselle de Montpensier, nièce de Louis XIV, et petite-fille d'Henri IV, s'était fait construire un château, aux bords de la Seine. C'est là qu'elle pleura longtemps Lauzun, que le roi avait fait emprisonner. Pauvre naïve ! Le château devint plus tard la propriété de Louis XV, qui y dépensa des sommes folles.

Le bibliothécaire du château est resté célèbre, car il fut une des personnifications de cette époque futile et sceptique. Comme les autres poètes d'alors, Gentil Bernard chantait constamment Bacchus et l'Amour—double enivrement qui devait conduire la société française à l'orgie révolutionnaire. Pendant cinquante ans, les grandes dames de la cour et les lettrés ont applaudi Gentil Bernard, chantant sa *Claudine* et le vin de Champagne. Puis... il mourut fou, c'est-à-dire comme il avait vécu.

C'est un nouveau trait de ressemblance avec son siècle, dont il était un produit naturel, et qui vers la fin devint fou furieux.

Avant de nous arrêter à Saint-Michel, nous jetons un coup-d'œil à la tour de Montlhéry, qui se dresse au sommet d'une haute colline. L'ancienne forteresse est en ruine. Mais la seule vue de son formi-

dable donjon, de ses tours à demi écroulées et de ses murs énormes, explique que tant de princes et de rois s'en soient disputé la possession, et qu'elle ait subi tant de sièges, pendant les huit siècles de son existence.

Le train roule toujours, et gravit une colline jusqu'à mi-côte, ce qui nous permet d'apercevoir Etampes à nos pieds. C'est une des plus vieilles villes de la France, et son château des *Quatre Tours* rappelle les luttes de Philippe-Auguste contre la Papauté. C'est là en effet qu'il renferma la reine Ingeburge après l'avoir répudiée. Malgré le pontife romain, il épousa Agnès de Méranie. Mais les foudres de l'Eglise le firent cèder à la fin ; il renvoya Agnès et reprit Ingeburge. Agnès mourut de douleur, et le roi ne pouvant vivre en harmonie avec son épouse légitime, la renvoya de nouveau au château d'Etampes, où elle passa onze ans. Après cette longue séparation il la reprit encore, et elle lui survécut.

A notre droite, sur le sommet de la colline, au milieu d'un bouquet de verdure, s'écroulent les ruines gigantesques de la tour Guinette, seul débris d'un château-fort dont l'origine remonte peut-être au dixième siècle.

Bientôt le paysage change entièrement d'aspect. Plus de châteaux, plus de villes, plus de villages, pas même de bois ; des champs à perte de vue, couverts d'un chaume jauni, car la récolte des céréales est faite, tel est le pays dont la monotonie se déroule à nos regards. C'est la Beauce, et les Beaucerons, qui sont positifs ont calculé que le blé vaut mieux que

l'ombre des arbres, et que le chanvre rapporte plus que les fleurs.

La Fontaine a raconté spirituellement que

" La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France,"

et que les Orléanais, fainéants qui n'aimaient pas à monter et descendre, s'en étant plaints au Sort, celui-ci leur répartit :

" Vous faites les mutins, et dans toutes les Gaules,
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plai-
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds, [gniez !
Vous les aurez sur vos épaules."

La Beauce alors devint une plaine, et l'on y vit naître un grand nombre de bossus.

Enfin, voici un fleuve : c'est la Loire, et sur ses bords une intéressante ville : c'est Orléans.

Il est peu de villes en France qui aient une histoire plus mouvementée, et si les Orléanais du temps de La Fontaine étaient des fainéants, ils ne l'ont pas toujours été. L'histoire atteste qu'ils ont jadis arrêté Attila dans sa marche victorieuse, et sans remonter si loin en arrière, sans raconter tous les sièges qu'elle a subis, on pourrait dire que sa lutte contre les Anglais, lorsque Jeanne d'Arc vint se mettre à sa tête, suffit à sa gloire militaire.

Il y a dans la ville certaines maisons qui rappellent des noms célèbres, entre autres Agnès Sorel et Diane de Poitiers; mais la mémoire de la Pucelle

domine, éclipse les autres gloires. Aussi quelle merveilleuse histoire que celle de la pauvre paysanne de Domremy, improvisée ministre de la guerre et général-en-chef de l'armée française !

Elle serait reléguée parmi les fables, si les documents les plus irrécusables n'en attestaient tous les détails. Aussi bien est-elle un sérieux embarras pour les historiens impies. Sans doute ils ne veulent pas y voir l'intervention divine ; mais plus ils repoussent le surnaturel, et plus les faits, qui sont indéniables, deviennent mystérieux et inexplicables.

Comment apprécier, par exemple, cette espèce d'*ultimatum* adressé par la Pucelle au roi d'Angleterre et aux généraux anglais, les sommant, au nom de Dieu, de lui remettre les clefs de toutes les villes qu'ils ont prises, et les menaçant de les chasser de France, sur le ton de la certitude la plus imperturbable ? Je ne connais pas de proclamation militaire qui soit plus éloquente et plus fière.

" Allez-vous-en dans votre pays, de par Dieu, leur écrivait-elle ; et si ainsi ne faites, attendez les nouvelles de la Pucelle, qui vous ira voir bientôt, à votre grand dommage. Roi d'Angleterre, si vous ne faites ainsi, je suis chef de guerre, et en quelque lieu que j'atteigne vos gens en France, je ferai qu'ils s'en aillent, qu'ils le veuillent ou non ; et s'ils ne veulent obéir, je les ferai tous tuer. Je suis envoyée ici de par Dieu, le roi du ciel, pour vous jeter hors de la France..."

Toute la sommation est sur ce ton, et les actes sui-

virent de près les paroles. Armée d'une épée qu'elle avait fait déterrer dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, portant un drapeau blanc semé de lis d'or, sur lequel étaient inscrits les noms de Jésus et Marie, elle marchait elle-même à l'assaut des bastilles anglaises, et les unes après les autres tombaient en son pouvoir. En dix jours, la ville, qu'un siège de sept mois avait réduite à l'extrémité, était délivrée, et les Anglais épouvantés s'enfuyaient, abandonnant leurs vivres, leurs munitions, leur artillerie et leurs malades. Mais la tâche de la Pucelle n'était pas finie, et, courant de victoire en victoire, pendant les quatre jours qui suivirent, elle prenait aux Anglais trois villes, les battait en rase campagne, et faisait les principaux chefs prisonniers. O Dieu des Francs, quel foudre de guerre tu t'étais fait de cette jeune paysanne de 18 ans !

A partir d'Orléans, le chemin de fer longe la Loire, que nous apercevons de temps en temps sur notre gauche ; mais les villes et les bourgs que nous traversons sont de peu d'importance, et nous arrivons à Blois sans avoir rien remarqué qui soit digne d'attention.

La ville est agréablement située au bord de la Loire. Elle n'est pas couchée sur la rive ; elle s'y tient debout, adossée à une colline escarpée qu'elle envahit.

Au bord de l'eau, dans un cadre restreint, sont groupés un pont de pierre de forme assez étrange, l'hôtel-de-ville, le collège et l'Hôtel-Dieu. Au-dessus, sur le premier plateau de la colline se dressent le

vieux château et l'église des Jésuites, et, plus haut encore, dominant toute la ville, s'élèvent le donjon des anciens seigneurs de Beauvoir, la cathédrale, le palais épiscopal et sa belle terrasse plantée d'arbres.

Mais le plus remarquable, et le plus intéressant de tous ces édifices, c'est le château, où se sont accomplis tous les évènements importants de l'histoire de Blois. A voir le silence et la solitude qui l'entourent aujourd'hui, on ne se rappelle pas sans émotion qu'il a été le théâtre de bien des luttes, et le témoin de fêtes somptueuses, de joies bruyantes, de grandes douleurs et de drames lugubres. C'est un des nombreux membres disloqués de ce cadavre glorieux qui s'est appelé la royauté française.

Le célèbre Dunois y commanda jadis. Jeanne d'Arc y vint recruter des troupes en 1429. Louis XII y naquit, et il y reçut souvent des princes illustres, et des ambassadeurs étrangers. François I le fit rebâtir en partie, et Charles-Quint y fit un court séjour.

Charles IX, Henri III, Henri IV, Marie de Médicis, Richelieu, Louis XIV, y vécurent tour à tour plus ou moins longtemps.

Entrons-y par ce *corps de bâtiment* qui fut construit sous Louis XII, et que l'on vient de restaurer. La porte en est remarquable, et est surmontée d'une statue équestre en bronze doré, du roi qui l'a construite, logée dans une *niche flamboyante.*

Entre ce corps de l'édifice et l'aile de François Ier est la *Salle des Etats*, longue de 30 mètres et large de 22, divisée en deux parties par une rangée de

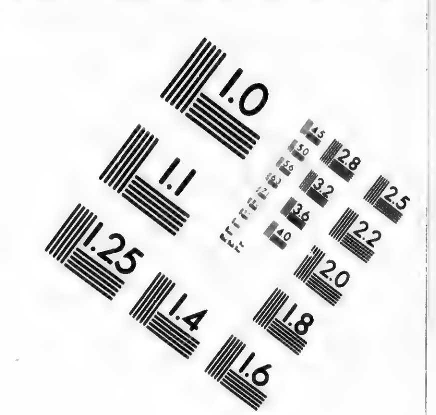
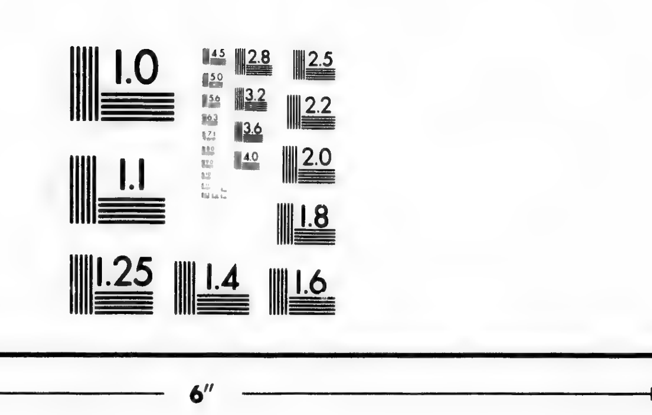


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



colonnes, et montrant aux visiteurs sa magnifique cheminée, ses vitraux artistiques, et sa belle voûte fleurdelisée.

L'aile de François Ier est considérée comme un chef-d'œuvre de la Renaissance, et l'on ne se lasse pas de vanter son merveilleux escalier, ses rangées de pilastres couronnés d'une admirable corniche, et ses lucarnes historiées. L'intérieur est digne de la façade extérieure, et les appartements que nous traversons sont pleins de souvenirs. Les ombres des Guise et de Catherine de Médicis hantent ces salles silencieuses, et l'on croit y revoir les scènes sanglantes du drame qui s'y déroula en 1588.

C'était l'époque des guerres religieuses, et la Ligue, en combattant les huguenots et défendant la royauté, aspirait à la domination. Le duc de Guise, emporté par l'ambition, était devenu une menace pour l'autorité royale, qu'il absorbait, et, comme Henri III n'avait pas d'enfant, le *Balafré* espérait bien arriver à la couronne.

C'est à Blois surtout que les intrigues et la lutte intestine poursuivaient leur cours, et c'est dans ce château que le drame allait se dénouer.

Excité par la " faction Caroline," le roi consulta un conseil dévoué, où figuraient des légistes, et ce conseil déclara qu'il n'y avait de salut pour la royauté que dans la mort du rebelle, trop haut placé pour pouvoir être frappé par le glaive des magistrats. (1)

---

(1) **H. et C. de Riancey—Histoire du Monde, vol. 9, p. 425.**

Le roi ne pouvait-il pas se rendre justice à lui-même ? N'était-il pas temps qu'il fût seul roi ?

Le capitaine des " quarante-cinq " se chargea d'affranchir le roi du joug des Guise. Le " Balafré " fut averti de ce qui se tramait, mais ne crut pas au danger. " On n'oserait ! " dit-il. Mais on osa.

Entre cet arrière-cabinet, que nous traversons, et la chambre à coucher du roi, qui s'ouvre devant nous, pendait une portière. Appelé dans cette chambre, le Duc de Guise soulevait la portière pour y entrer lorsqu'il fut frappé par les assassins, et le lendemain matin son frère, le Cardinal, était massacré par quatre soldats.

Le roi se crut sauvé : il n'avait qu'une souillure de plus à sa couronne.

Quelques jours après, sa mère, Catherine de Médicis, mourut de douleur et de remords. Le roi lui-même subit bientôt le sort qu'il avait infligé à ses victimes, et fut assassiné.

D'autres appartements du château que nous visitons, rappellent d'autres évènements, et la tour des *Oubliettes* renferme de terribles cachots, où les jours doivent paraître bien longs.

Je n'ai pas voulu quitter Blois sans aller voir le Couvent des Ursulines, où j'ai retrouvé parmi les religieuses deux filles de mon excellent professeur de droit, M. Aubry, que j'avais connues enfants à Québec. J'ai longtemps causé avec le chapelain, M. l'abbé Richaudeau, qui a écrit la vie de la B. Mère

Marie de l'Incarnation. Avec quelle ardeur il désirait venir au Canada ! Mais la mort est venue le frapper avant qu'il ait pu faire ce voyage tant convoité..

De Blois à Bordeaux j'ai dû voyager de nuit, et je suis bien empêché de vous décrire, mon cher lecteur, les villes que nous avons traversées pendant mon sommeil. Si, par impossible, vous étiez tenté de le regretter, songez que mon regret de n'avoir vu qu'en rêve Tours, Poitiers et Angoulême est mieux justifié que le vôtre.

Lorsqu'après nous avoir secoué toute la nuit, le train nous déposa à la gare de Bordeaux, le soleil se levait à peine, et bien des Bordelais dormaient encore.



II

BORDEAUX

CETTE ville est agréablement située sur la rive gauche de la Garonne, qui à cet endroit décrit une courbe et lui donne la forme d'un croissant. Elle s'élève au sein d'une vaste plaine, et n'aurait absolument rien de pittoresque si le fleuve ne s'abaissait pas devant elle pour agrandir ses horizons. Mais grâce à cette complaisance de la Garonne, ses grands édifices, ses clochers et ses tours formant sur la rive un arc immense présentent un coup-d'œil charmant.

En face, un pont monumental traverse le fleuve et forme la limite du port, qui va s'élargissant, et qui est sillonné de navires venant de toutes les parties du globe.

Bordeaux ressemble beaucoup à Montréal, quoique la Garonne soit loin d'avoir la largeur du St-Laurent. Ses quais et son port surtout offrent le même aspect. Mais elle ne peut pas, comme Montréal, en s'éloignant du fleuve, gravir la pente d'une montagne pour y échelonner ses constructions en amphithéâtre.

C'est avant tout une grande métropole commerciale ; les arts n'ont presque rien fait pour elle, et, comme une ville qui entend les affaires, elle ne s'est

pas crue obligée de faire pour eux de grands sacrifices. Elle n'a pas même conservé les antiquités qu'elle possédait jadis, et dont quelques-unes dataient de l'époque romaine.

Le *temple de Tutelle*, dont la construction remontait, dit-on, jusqu'au règne d'Auguste—le *palais de l'Ombrière*, qui abrita les anciens ducs d'Aquitaine, les gouverneurs anglais et le Parlement de Bordeaux, n'ont laissé nulle part aucun vestige.

La seule ruine qui rappelle encore la domination romaine est une arcade et quelques fragments des enceintes d'un antique amphithéâtre, qu'on a appelé depuis le *palais Gallien*.

Il y a pourtant à Bordeaux une autre antiquité qui ne manque pas d'être originale. C'est une catacombe, formant la crypte du clocher isolé de l'église Saint-Michel, et autour de laquelle sont rangés des cadavres dans un état de conservation étonnant. Ils sont environ 50, debout, adossés contre la muraille, avec des attitudes différentes. La chair de ces momies est desséchée et jaunie, mais elle n'est pas tombée, et l'on se croirait entouré d'un cercle de mulâtres d'une grande maigreur, qui se donneraient la main pour danser une ronde. Il y a des hommes, des femmes et des enfants, un véritable géant, et un général dont la poitrine garde la trace d'un coup d'épée. Le tout, vu à la lumière blafarde de la lanterne du sacristain est tout simplement horrible.

Après avoir visité ce caveau, Théophile Gautier a écrit : " L'imagination des poètes et des peintres n'a

" jamais produit de cauchemar plus terrible ; les ca-
" prices les plus monstrueux de Goya, les débris de
" Louis Boulanger, les diableries de Callot et de Té-
" niers ne sont rien à côté de cela ; tous les faiseurs de
" ballades sont dépassés ; il n'est jamais sorti de la
" nuit allemande de plus abominables spectres ; ils
" sont dignes de figurer au sabbat du Brocken avec
" les sorcières de Faust."

Les églises Saint-Michel, Saint-André, et Sainte-Croix sont les plus remarquables de Bordeaux, et datent du moyen-âge. Mais aucune n'est achevée, et ne présente un ensemble d'architecture homogène. A l'une il manque un portail, à l'autre un clocher, ou des ornementations.

Le seul monument dont l'art architectural puisse s'enorgueillir à Bordeaux est le grand Théâtre. Les Bordelais croient qu'il n'a pas d'égal en Europe, et ils ont peut-être raison. Douze belles colonnes d'ordre corinthien soutiennent la frise de la façade, et les trois autres côtés sont formés d'arcades élégantes soutenues par des piliers nombreux, dont l'alignement offre une belle perspective. La frise de la façade est couronnée d'une balustrade que décorent douze statues colossales.

La salle proprement dite est aussi d'une grande beauté. C'est dans ce théâtre que l'Assemblée Nationale, élue pendant l'armistice dans les premiers jours de février 1871, siégea jusqu'à la fin de mars. Quelle époque lugubre ! Et quel voile funèbre semblait envelopper l'Assemblée !

Déjà auparavant Gambetta s'y était installé à la

tête de la délégation gouvernementale, et il avait fait le rêve insensé d'éclipser de Moltke dans la stratégie militaire. Hélas ! On l'a dit, ce fut la dictature de l'incapacité.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt, pour employer une locution de Montaigne, qui fut une des gloires de Bordeaux, *revenons à nos bouteilles*, c'est-à-dire à la ville des vins ; et puisque ses monuments ne me retiennent plus, faisons une petite course à la campagne, dans les vignobles.

Les quais sont devant moi, et j'entends le sifflet d'un bateau-mouche qui m'appelle. J'y cours, et nous partons. Le soleil baisse à l'horizon, et ses rayons obliques font étinceler les eaux de la Garonne, qui s'étend devant nous pleine de grâce et de majesté.

J'écoute les vagues jaseuses qui clopotent sur les flancs du bateau, et je regarde défiler sur les rivages les collines couvertes de vignes, les villages coquets enfouis dans la verdure, les châteaux et les villas élevant au-dessus des arbres leurs pignons dentelés et leurs tourelles. Ah ! si le fleuve de la vie que nous descendons était toujours bordé d'aussi gracieux tableaux.

Nous sommes en octobre, et c'est le temps de la vendange. Au milieu des vignes circulent de grandes charrettes encombrées de paniers, que des hommes, des femmes et des enfants remplissent de belles grappes mûres. Ici sont des vignes nouvellement plantées, et dont les ceps courts et maigres ombragent

à peine le sol. Là s'élèvent de longues files de vignes hautes et touffues couronnant de leurs grappes fécondes les échalas et les ormes, et joignant leurs têtes pour former des arcs de verdure.

Nous abordons à un petit village, et à quelques minutes de marche je trouve une avenue qu'on m'a indiquée, et qui conduit à un château bâti sur une colline. A quelques pas de la barrière, j'aperçois au côté droit un bâtiment dont la porte est ouverte, et je m'y arrête.

Sur un pavé de pierre ayant un rebord circulaire, et ressemblant au grand bassin d'un jet d'eau, s'élève un monceau conique de grappes de raisin, et cinq hommes marchant autour, à la file, écrasent de leurs pieds nus les grains succulents qui descendent graduellement du cône. Le jus couvre le fond du bassin et s'écoule par une ouverture du rebord dans un grand réservoir, d'où une pompe aspirante et foulante l'emporte et le distribue dans de larges cuves rangées autour de l'appartement. On le laisse reposer dans ces cuves le temps requis pour la clarification.

Pendant que je regarde les cinq hommes tourner patiemment autour du monticule appétissant, le chatelain a descendu la colline et s'approche de moi. Nous nous saluons, et la conversation s'engage. Je lui exprime ma surprise de voir le travail de ses hommes, qui me semble un mode bien primitif d'extraire lé jus du raisin.

—Je viens, ajoutai-je, d'un pays où l'on ne fait

pas de vin, et je m'imaginais que vous vous serviez uniquement de pressoirs.

—Pardon, Monsieur, nous nous servons aussi de pressoirs, mais pas pour les vins de choix.

—Je vous avoue, Monsieur, que vous m'étonnez ; et les buveurs de Bordeaux de mon pays seraient médiocrement charmés d'apprendre que ce sont ces pieds-là qui font votre vin de choix. Mais je suppose que ce procédé a sa justification ?

—Sa justification, la voici. Le pied de l'homme, en écrasant le raisin n'en fait sortir que le jus le plus clair, et ne brise ni les pépins, ni les queues et fragments de grappes mêlés au raisin. Le pressoir, au contraire, écrase tout cela, et il en sort une liqueur amère qui gâte le vin.

—Je comprends maintenant. Mais, tout de même, il me semble que je goûterai moins vos vins de choix après avoir vu comment vous les faites.

—C'est ce que nous allons voir.

Et le châtelain m'invite à le suivre.

A sa demande, je lui nomme mon pays, et il paraît vraiment charmé d'avoir fait la connaissance d'un Canadien. Notre histoire ne lui est pas absolument inconnue, et c'est en parlant des bords du St-Laurent que nous dégustons ses vins de choix.

Nous causons politique. Il est légitimiste, et quand je lui apprends que son parti a les sympathies du plus grand nombre des Canadiens-Français,

il est tellement enchanté que si tous mes amis de Québec étaient là il viderait sa cave. Il me présente sa femme, sa fille et son gendre nouvellement mariés, deux autres filles et son fils, et les questions sur le Canada pleuvent de tous côtés. Pendant que je réponds, les crûs de plusieurs bonnes années se succèdent sur la table, et si je ne suis pas éloquent ce n'est pas la faute du vin.

En dépit du procédé de fabrication qui m'avait un peu effarouché je proclame les vins de choix merveilleux. M. de Pichon—c'est le nom du châtelain—m'invite à dîner ; mais je ne veux pas attendre la nuit pour retourner à Bordeaux, et ce n'est pas sans regret que je dis adieu à cette charmante famille—que je ne reverrai sans doute jamais.



III

LOURDES.

DE Bordeaux à Lourdes la route est longue et fort ennuyeuse. L'aspect du pays devient bientôt triste et monotone ; car nous traversons les Landes.

Tantôt ce sont des plaines parsemées de bruyères, où l'œil se lasse à chercher un paysage ou des habitations qui rompent l'uniformité. Tantôt ce sont des forêts de pins où s'élèvent de loin en loin des fabriques de résine et de goudron. Les vignes ont disparu, ainsi que les champs cultivés, et l'on se croirait perdu au milieu d'un désert sans bornes.

Enfin reparaissent les villages et les petites villes, et nous passons à Mont-de-Marsan, chef-lieu des Landes. Encore quelques heures au milieu d'un pays pauvre et sans intérêt, et nous arrivons à Tarbes.

Ici, nous changeons de train et de voie ferrée, pour nous diriger vers Lourdes. Il fait un temps d'automne. Le ciel est sombre et brumeux ; la pluie tombe fine et drue, sans paraître décharger l'atmosphère.

Bientôt le pays change d'aspect. Aux plaines vastes succèdent les montagnes boisées et les vallons ombreux. Une culture variée couvre les flancs des collines, et nous apercevons de temps en temps, au coin d'un vignoble ou d'un champ de maïs, un troupeau de moutons gardé par un berger et son chien. Le berger, dans ces jours d'orage, porte une grande redingote grise avec capuchon, qui lui donne l'air d'un moine ; et quand il s'en va le long des haies vives avec son long bâton à la main, on le prendrait pour un anachorète des premiers siècles du christianisme.

Peu à peu la route s'élève en contournant les coteaux, et devant nous les crêtes des Pyrénées se dressent et deviennent incultes. Elles prennent des formes bizarres, fantastiques, et lancent à travers les nuages leurs pics dénudés.

Tout à coup, après une lente ascension entre deux talus élevés nous découvrons tout près de nous la petite ville de Lourdes, flanquée de son château-fort antique, et plus loin sur les bords du Gave, l'église de l'Immaculée Conception, penchée sur l'abîme comme pour contempler la grotte miraculeuse, et dressant dans les airs sa flèche triomphante !

Nous descendons à *l'hôtel de la Grotte* pour nous assurer des chambres, et nous remontons immédiatement en voiture, à la pluie battante, pour nous rendre à cette grotte devenue si célèbre. Arrivés au pied de la côte où le chemin se bifurque, nous descendons de voiture et nous prenons à droite.

La nuit vient rapidement, et le ciel est très som-

bre. Nous avançons à pas lents, en longeant le Gave, dont les flots courent bruyamment sur un lit de rochers. Une lueur vive qui traverse notre chemin à distance et va se refléter sur la surface du Gave, nous avertit bientôt que nous touchons à la Grotte ; c'est la lueur des cierges que la piété des pèlerins y fait constamment brûler. Le cœur nous bat violemment. Nous dépassons la piscine en pierre, bâtie sur la gauche, et nous nous trouvons en face de la grotte.

Quel spectacle pour nos yeux ! Quel doux saisissement pour nos cœurs ! Ma plume est totalement impuissante à redire les émotions qui transportèrent nos âmes quand nous vîmes ces lieux témoins de tant de merveilles, cette grotte sauvage qui est devenue l'oratoire le plus fréquenté peut-être du monde entier, cette niche naturelle où la sainte Vierge venait poser son vol, ces touffes d'herbes que foulaient ses pieds, ces arbustes grimpants qui montaient à ses côtés sur les flancs du rocher, et redescendaient en festons au-dessus de sa tête comme pour lui faire une couronne, ce sol où Bernadette se tenait agenouillée dans l'attente de sa mystérieuse visite, ou dans l'extase de sa contemplation, cette eau miraculeuse qui suintait jadis goutte à goutte à travers le sol, qui maintenant coule à flots, et que la piété des fidèles de toutes les parties du monde ne peut suffire à recueillir !

L'aspect de la grotte est bien tel que M. Lasserre l'a décrit. La nature l'a creusée sous une masse énorme de rochers s'élevant presque à pic, et nommés les Roches Massabielle. L'enfoncement forme

un hémicycle irrégulier de quarante à cinquante pieds de largeur et de profondeur, et dont la voûte, haute d'environ quinze pieds à l'entrée, s'abaisse graduellement vers le sol.

Au-dessus de cette grotte, du côté droit, s'ouvre dans le roc un autre enfoncement qui a la forme d'une niche d'église presque régulière, et la dimension nécessaire pour recevoir une statue de grandeur naturelle.

C'est dans cette niche, creusée par le divin Architecte, que l'Immaculée Conception apparaissait à Bernadette, et que l'on voit aujourd'hui une belle statue de marbre imitant l'Apparition dans l'attitude et le costume que Bernadette a décrits.

Les Roches Massabielle ont perdu un peu de leur aspect sauvage, et leurs flancs sont maintenant plantés d'arbustes et semés de fleurs. Il ne faudrait pas trop embellir ces lieux ; car on gâterait leurs charmes naturels.

La grotte est fermée par une grille en fer, et l'on a remplacé le sol rocailleux par un pavé de pierre. Ces changements étaient nécessaires, mais j'espère qu'on laissera à la grotte elle-même son aspect primitif.

Des pyramides de cierges y brûlent nuit et jour, et leurs flammes ardentes s'agitant comme des langues qui prient, font monter vers la Vierge Immaculée, pour les uns une invocation, et pour les autres un hymne de reconnaissance.

A la voûte de la grotte se balance une lampe d'or, et en arrière sont suspendus des béquilles, des cannes et des appareils de toutes formes, laissés là par de pauvres infirmes qui y sont venus boiteux, paralytiques, et qui en sont repartis guéris. Dans un coin se trouvent aussi quelques fauteuils roulants, entre autres ceux de Mademoiselle de Fontenay et de M. de Musy, muets témoins des plus merveilleuses guérisons.

Dans toutes les anfractuosités du rocher, dans chaque fissure, sont placés par les pèlerins, ici des bouquets et des couronnes de marguerites, là des images, des photographies, des chapelets, ailleurs, et surtout aux pieds de la statue, des lettres demandant une guérison du corps ou de l'âme.

Je vois rire les sceptiques en songeant à ces lettres que des cœurs naïfs adressent à la sainte Vierge. Et cependant il est certain que ces suppliques arrivent à leur adresse, et sont plus souvent exaucées que les placets des peuples aux gouvernements. La Vierge Immaculée sait reconnaître les mérites de ces suppliants inconnus et deviner leurs besoins, mieux qu'aucun premier ministre des couronnes terrestres.

Nous trouvâmes la grotte remplie de pèlerins qui priaient. Toutes les classes s'y coudoyaient, l'évêque à côté de l'ouvrier, le noble auprès du paysan, la grande dame en riche toilette derrière l'humble bergère en jupon, la tête coiffée d'un simple mouchoir. Mgr l'évêque de Nevers et un grand nombre de prêtres s'y trouvaient en même temps que nous.

L'émotion que l'on éprouve en face de la grotte

est absolument irrésistible. Vous y sentez quelque chose de surnaturel qui vous saisit et vous enlève de terre. Les libres-penseurs eux-mêmes, qui viennent là pour rire, s'en retournent sérieux. Ils ne croient pas encore, mais ils ne rient plus. On me dit que Gambetta et Eugène Pelletan y sont venus, et qu'ils sont restés pensifs devant le spectacle qui a frappé leurs regards. Je le crois ; car il y a ici dans l'air je ne sais quel fluide divin que la mystérieuse apparition y a répandu, et à l'influence duquel on ne peut se soustraire entièrement.

M. Lasserre raconte que lorsque la Vierge Immaculée apparaissait à Bernadette, les personnes qui l'accompagnaient ne voyaient rien et revenaient cependant convaincues.

Comment cela se faisait-il ? Etait-ce la vue de l'enfant seule qui produisait cette conviction ? Peut-être. Mais je crois plutôt qu'il devait s'échapper de l'apparition un rayonnement mystérieux qui éclairait toutes les personnes présentes.

Eh bien, je crois que tous les pèlerins qui visitent la grotte de Lourdes éprouvent la même impression, ressentent la même influence et s'en retournent croyants. Il y a dans cet air que l'on respire, dans cette eau que l'on boit, dans ce spectacle que l'on contemple, dans ces prières et ces hymnes que l'on entend, dans cette affluence de voyageurs accourant de toutes les parties du monde, je ne sais quoi de surnaturel qui vous envahit, qui vous subjugue, qui vous pénètre, qui vous émeut ; et quand vous avez prié, vous vous relevez en disant : je n'ai rien vu, et

cependant je crois. Je crois que la Mère de Dieu est descendue en ces lieux !

M. Lasserre voulant expliquer la croyance de ceux qui assistaient aux extases de Bernadette, a mis dans leur bouche cette heureuse comparaison :

" Dans nos vallées le soleil se montre tard, caché
" qu'il est à l'Orient par le Pic et le Mont du Ger. Mais,
" bien avant de l'apercevoir, nous voyons, à l'ouest,
" le reflet de ses rayons sur les flancs des montagnes
" de Bastsurgnières, qui deviennent resplendissantes,
" tandis que nous sommes encore dans l'ombre ; et
" alors, bien que nous ne voyions pas directement le
" soleil, mais seulement son reflet sur les pentes,
" nous affirmons sa présence derrière les masses
" énormes du Ger. Bastsurgnières voit le soleil, di-
" sons-nous ; et si nous étions à la hauteur de Bast-
" surgnières, nous le verrions aussi. Eh bien ! il en
" est de même quand on aperçoit Bernadette illu-
" minée par l'invisible apparition : la certitude est la
" même, l'évidence toute semblable. Le visage de la
" voyante apparaît tout à coup si clair, si transfi-
" guré, si éclatant, si imprégné de rayons divins, que
" ce reflet merveilleux que nous voyons nous donne
" la pleine assurance du centre lumineux que nous
" ne voyons pas. Et, si nous n'avions pas, pour nous
" le cacher, toute une montagne de fautes, de misères,
" de préoccupations matérielles, d'opacité charnelle ;
" si nous étions, nous aussi, à la hauteur de cette
" innocence d'enfant, de cette neige éternelle qu'au-
" cun pied humain n'a foulée, nous aussi nous ver-
" rions, non plus par reflet, mais directement, ce que

" contemple Bernadette ravie, ce qui rayonne sur ces " traits en extase."

Eh bien ! dirai-je à mon tour, cette même comparaison explique parfaitement la foi qui saisit le pèlerin s'agenouillant à la Grotte. Quand le soleil a disparu sous l'horizon, nous croyons encore à son existence, et nous lui attribuons encore la lumière qui nous environne. Sa douce chaleur se fait encore sentir dans l'air, et ses reflets dorent encore les nuages.

Ainsi en est-il de la Vierge Immaculée. Elle n'apparaît plus à Lourdes, et nous y passons sans la voir. Mais quelque chose de céleste est resté dans ces lieux, et nous croyons qu'elle y est venue, aussi fermement que si nous l'avions vue.



IV

SOUVENIRS PERSONNELS.

LA grotte de Lourdes, et l'église de l'Immaculée Conception, qui s'élève perpendiculairement au-dessus, forment un tableau ravissant, et ce tableau a pour cadre une nature admirable qui en fait ressortir l'harmonie.

De la grotte on se rend à la basilique, soit en revenant sur ses pas prendre le chemin de voiture qui gravit lentement les roches massabielle, soit en suivant à droite un sentier tracé en zigzag au milieu des arbustes et des fleurs. Les pèlerins suivent généralement ce sentier quand ils descendent à la grotte, bannière en tête, chantant des hymnes, et portant des cierges allumés. Si c'est la nuit, leur procession trace sur les flancs de la montagne un grand " M " lumineux et mouvant.

L'église, construite dans le style ogival primitif, est flanquée de bas-côtés et de contreforts, et surmontée d'une flèche très élégante. Le chevet est entouré de chapelles. C'est simple, mais c'est beau.

Le portique et les terrasses avec leurs arcades à colonnettes, le portail, la tour carrée et la flèche qui s'élance dans l'azur svelte et hardie forment un en-

semble saissant. On se dit en l'admirant : voilà ce que doit être une église, un élan de foi et d'amour.

L'intérieur n'est pas moins imposant, par ses proportions, son élégance, et son ornementation qui se compose d'ex-voto et de bannières. La grande nef est spacieuse, la voûte est élancée, et le maître-autel, tout en marbre blanc, est richement orné, et surmonté d'une tourelle gothique qui abrite une statue de la Vierge. Cette vierge, en marbre du plus pur Carrare, porte à son cou un collier d'or enchassé de pierreries.

A la voûte se balancent un grand nombre de lustres en vermeil, et plus de deux cents bannières apportées de toutes les parties du monde pour attester la foi des peuples qui ont cru à l'apparition miraculeuse.

Au bas de la voûte, et faisant le tour de l'église, comme une ceinture de pierres précieuses brillent des inscriptions entièrement composées d'ex-voto, c'est-à-dire que chaque lettre est formée de cœurs en or, en vermeil, et en nacre de perle, offerts par les pèlerins venus de tous les coins de la terre. Ces inscriptions reproduisent les paroles que la sainte Vierge adressa à Bernadette, dans ses diverses apparitions :

" Allez boire à la fontaine et vous y laver—Je suis
" l'Immaculée Conception—Allez dire aux prêtres
" qu'il doit se bâtir ici une chapelle, et qu'on y doit
" venir en procession—Vous prierez pour la conver-
" sion des pécheurs."

Les orgues sont les plus complètes qui existent et très belles. La chaire est tout un monument. Elle est en chêne du Canada, et fut donnée par les Marseillais. Le panneau de face montre Jésus-Christ debout, la main droite levée, et la gauche posée sur un livre ouvert où se lit : *Ego sum via, veritas et vita.*

Tout autour de la basilique se déroulent d'incomparables paysages. Après avoir entendu la messe, les vêpres et un beau sermon de Monseigneur l'évêque de Nevers, j'ai fait l'ascension du *Béous,* par un sentier tortueux qui part de l'église. A une hauteur d'environ deux mille pieds au-dessus de la vallée se trouvent un calvaire et un autel en pierre, où l'on célèbre parfois la messe, lorsque les pèlerinages sont trop nombreux et que la basilique ne peut les contenir.

Le panorama que j'ai pu contempler de cet endroit est indescriptible. Sous mes pieds le Gave serpente au fond d'une vallée étroite et profonde. A ma gauche, au delà du Gave, la montagne s'élève en pente douce, et sur ses flancs s'étendent des prés verts, des haies vives et des bosquets. Quelques rangées de vignes dont les pampres se rejoignent semblent se donner la main et descendre en procession vers la grotte. Sur la pente court le chemin de fer de Tarbes à Pau, et plus haut, presque en face de la grotte, semblent se recueillir dans la solitude le couvent des Carmélites et celui des Bénédictines, récemment bâtis.

A ma droite, les premières cimes des Pyrénées se dressent abruptes et désolées, coupées de ravins pro-

fonds, et vont briser les nuages de leurs crêtes sans gazon. Là bas, sur le *Petit Ger*, à une hauteur de trois mille pieds, se dessinent nettement, sur le bleu lointain du firmament, trois croix que les habitants de ces montagnes y ont élevées. Plus loin, surgissent d'autres sommets où commencent les glaciers éternels, qui se perdent dans les cieux, échelle gigantesque et immaculée où la Vierge descendait peut-être à la Grotte des Roches Massabielle.

Les plis des montagnes sont dans l'ombre, mais les têtes sont inondées de soleil. Quelques nuages sillonnent cependant le firmament, et je vois courir leurs ombres mouvantes dans les ondulations pyrénéennes. L'air est pur, et les bois dégagent des parfums que la brise m'apporte.

Si je baisse les yeux, mes regards s'arrêtent au delà du pont qui traverse le Gave, sur la vieille ville de Lourdes, naguère solitaire et inconnue, maintenant célèbre et fréquentée. Elle se tient toujours humblement adossée à son château-fort, jadis imprenable, mais elle n'estime guère à présent ses vieux bastions et ses tours. Son attention est ailleurs.

L'antique forteresse ne captive pas davantage mon intérêt : elle n'est qu'un détail d'ornementation dans le paysage, et ma vue revient instinctivement se reposer sur la grotte.

Qui sait, pensai-je, si la sainte Vierge n'aime pas cette grotte parce qu'elle ressemble à celle de Bethléem ? Et toute la vie de Jésus m'apparaît en imagination dans ces trois tableaux, étagés l'un au-des-

sus de l'autre. La Grotte me représente Bethléem et l'enfance du Sauveur. L'église me rappelle le temple de Jérusalem et sa vie publique. Le calvaire, où je suis assis, me retrace sa passion et sa mort.

Il me semble aussi que toute la vie humaine se résume dans ces trois tableaux, et ceux qui, montés sur le Calvaire, regardent plus haut, en voient un quatrième : le Ciel !

En ce moment, un pèlerinage, venu de *San Pedro* et comptant 150 à 200 personnes, sort de la basilique et s'en retourne vers la ville. Leurs voix montent jusqu'à moi, et j'entends distinctement ce cantique :

" Il faut quitter le sanctuaire."

Je les suis de l'œil sur le chemin bordé d'arbres et sur le pont du Gave : les petits garçons portant des étendards marchent en avant ; puis viennent les petites filles habillées de blanc, les femmes voilées, et les hommes précédés d'une bannière.

Le spectacle est fort émouvant, et je voudrais avoir un incrédule à côté de moi ; je me sens en veine de faire la controverse. Mais non, je préfère être seul et répandre de douces larmes en silence...

Descendu du *Béous,* je suis allé visiter le moulin où vivent encore la sœur et le frère de Bernadette Soubirous. Le jeune garçon est surtout intéressant, et plein d'intelligence. Il m'a montré un cœur en laine rouge fait par Bernadette elle-même ; autour de ce cœur elle avait brodé à l'aiguille les mots sui-

vants : "Mon Dieu, je suis une criminelle, je mérite "la prison : enfermez-moi dans votre divin cœur ; "et la seule grâce que je vous demande, c'est de "n'en sortir jamais."

Grâce à M. Lasserre, qui est à Lourdes, j'ai pu voir aussi Mgr Peyramale qui est bien le plus aimable homme qu'on puisse rencontrer. Il est grand de toutes manières, robuste, bien fait, et toute sa personne respire la distinction. Sous des dehors un peu rudes, il est l'affabilité personnifiée. En tous points il est digne du choix que la sainte Vierge en a fait comme l'un de ses témoins.

Le troisième témoin qu'elle s'est choisi, et dont elle semble avoir fait son secrétaire, M. Henri Lasserre, passe tous les étés à Lourdes. Il y travaille, avec un soin qu'on serait tenté d'appeler exagéré et une lenteur dont ses lecteurs se plaignent, à l'histoire des merveilles accomplies à Lourdes depuis la publication de son admirable livre.

L'année dernière, il avait amené avec lui un sténographe afin de pouvoir reproduire textuellement les récits des miraculés et de leurs témoins. Ce sténographe, que M. Lasserre n'avait jamais vu auparavant, se trouva être un jeune homme qui ne croyait pas aux miracles. Il venait même à Lourdes avec l'arrière-pensée d'épier l'historien, et l'espoir de découvrir les artifices et les supercheries qui, dans son opinion, devaient se trouver au fond de tous ces récits merveilleux. Mais il lui arriva une chose qu'il n'avait pas prévue. C'est qu'il trouva ici lui-même la foi, et la grâce d'une conversion sincère.

Plusieurs des miracles les plus éclatants, que M. Lasserre nous racontait avec un charme exquis dans nos bonnes soirées de Paris, auront leur place dans le volume auquel il travaille en ce moment, et je ne doute pas que ce nouvel ouvrage ne soit encore couronné d'un succès étonnant. (1)

J'ai passé ma dernière soirée à Lourdes chez M. Lasserre, où j'ai rencontré M. et Madame Ernest Hello et trois prêtres. La causerie a été pleine d'entrain, d'esprit et de gaîté.

M. Ernest Hello est un petit homme brun, sec, qui a des yeux très vifs et profonds, et de grands cheveux plats et noirs. Il a une voix criarde et peu agréable. Mais il cause avec beaucoup de chaleur et de verve satirique. Il s'élève même parfois à une haute éloquence, quoique son pessimisme le pousse à l'exagération.

Il a fait contre la presse une charge fort spirituelle et pleine de sarcasmes, dans laquelle il l'a comparée à une mouche. Je lui fis observer que la mouche vole et pique, et que voler et piquer sont déjà une puissance.

—Alors, reprit-il avec feu, je retire ma comparaison, elle est mauvaise. La presse ne vole pas, elle rampe. C'est un animalcule qui se traîne, et qui mal-

(1) Quelques récits ont été publiés depuis dans les revues et les journaux, entre autres la *guérison de Mademoiselle de Fontenay*, le *miracle de l'Assomption*, et le *miracle du 16 septembre* 1877.

heureusement *se traîne sur la tête des hommes*, comme un pou !

Mes lecteurs savent que Madame Hello est un charmant écrivain qui signe Jean Lander. Elle est de grande taille, robuste, et blonde, comme quelques types flamands que j'ai vus en Belgique. C'est une femme forte, un esprit remarquable et une plume très élégante et originale.



V.

AUX INCRÉDULES.

DES gens intelligents m'ont souvent fait cette objection : Comment se fait-il que la sainte Vierge fasse plus de miracles à Lourdes qu'ailleurs ? Ne pensez-vous pas qu'en la priant chacun chez soi les pèlerins obtiendraient les mêmes faveurs ? Car enfin, elle nous entend partout, et ce n'est pas le lieu où nous la prions qui peut augmenter sa puissance !

Quand même la raison humaine ne trouverait pas de réponse à cette objection, ce ne serait pas un motif pour révoquer en doute la préférence signalée que manifeste la sainte Vierge pour la grotte de Lourdes. Car c'est là un fait incontestablement prouvé par les nombreux miracles opérés. On raisonne contre un argument, mais non pas contre un fait—lors même qu'il est inexplicable.

Mais sans connaître les raisons de Dieu et de sa sainte Mère, il me semble qu'il y a deux motifs principaux qui se présentent immédiatement à l'esprit, et qui se trouvent d'ailleurs dans toutes les œuvres divines : la plus grande gloire de Dieu, et le plus grand bien de l'homme.

Ce que la sainte Vierge a voulu, c'est donner un *signe* à la France pour la convertir et la sauver, et pour que ce signe soit salutaire, il faut qu'il soit éclatant, indéniable, retentissant, immense. Or les miracles opérés dans divers pays, ou dans diverses parties de la France, auraient été des faits isolés, disséminés, sans lien commun, ni relation d'ensemble ; et ils n'auraient pas produit le résultat voulu. Tous ces flambeaux isolés n'auraient fait que jeter une petite lumière autour d'eux dans un horizon rétréci, et le but divin—c'est-à-dire la plus grande gloire de Dieu, et le plus grand bien de la France—n'eût pas été atteint.

Au contraire, tous les miracles étant accomplis au même lieu, et se multipliant d'une manière étonnante, ont produit un faisceau de lumière capable d'éclairer les intelligences les plus ténèbreuses. Ils se sont mutuellement servis, illuminés, et même réfléchis comme des réverbères. Ils ont éveillé, soulevé, excité l'opinion ; ils ont eu un retentissement immense ; les foules sont accourues de toutes parts, et sont retournées dans leurs pays proclamant, répandant et propageant le miracle !

Mais, il faut l'avouer, au milieu de cette éclatante manifestation, il y a une chose qui m'étonne, c'est le peu d'attention que certaine classe lettrée de la nation française fait aux évènements de Lourdes.

Elle se targue d'être savante, d'éclairer, de guider le monde civilisé. Elle veut résoudre tous les problèmes, dissiper toutes les obscurités, expliquer toutes les choses mystérieuses que la nature renferme.

Il n'y a pas une question scientifique, sociale, politique qui ne soit l'objet de ses études : pas un objet dans la nature, depuis les mondes célestes jusqu'à la goutte d'eau et à l'insecte, qu'elle n'observe et ne cherche à connaître à fond. Et quand les miracles se multiplient, presque sous ses yeux, et lui offriraient la solution des plus graves questions religieuses, elle détourne systématiquement les regards, et nie emphatiquement sans prendre la peine de s'enquérir.

Lorsqu'il plaît à la planète Vénus de poser son petit globe entre le Soleil et notre œil, les savants vont jusqu'aux extrémités du monde pour observer son *transit ;* et quand la Reine du ciel daigne poser ses pieds sur un coin du sol français, quand des merveilles sans nombre y attestent son passage, il n'y a pas en France une société savante, pas une académie qui étudie ce phénomène !

N'est-ce pas étrange, et en même temps insensé ? Le fait raconté comme s'étant accompli à Lourdes est vrai, ou il est faux. S'il est faux, n'est-il pas nécessaire de nous désabuser, nous qui avons la faiblesse de croire, et qui, de toutes les parties du monde, courons par milliers à Lourdes vénérer la Vierge Immaculée ?

Mais s'il est vrai, c'est le plus grand fait de ce siècle, et qui conduit à la solution des grandes questions religieuses. Comment la science peut-elle rester muette et indifférente en face de ce merveilleux événement ?

Ah ! c'est que les savants incrédules ont peur de

ce qui est divin. Ils sont aveugles, et rien ne les effraie comme de penser qu'ils pourraient voir clair ! La seule idée qu'en déchirant le voile qui leur dérobe les merveilles de Lourdes, ils pourraient tout à coup apercevoir Dieu, les jette dans la stupeur.

C'est pour cette raison qu'ils ont reculé devant le défi de M. Artus. Vainement il les a provoqués, excités, attirés. Ils ont fui comme des lâches, et se drapant dans leur orgueilleuse incrédulité, ils lui ont répondu après l'avoir injurié : " A quoi bon " nous enquérir des événements de Lourdes ; nous " savons de *science certaine* que le miracle est impos- " sible ! "

Et ce sont ces mêmes savants qui nous vantent sans cesse, la méthode d'observation et qui réprouvent énergiquement les idées préconçues !

Les catholiques procèdent bien autrement. Ils ne craignent pas de dire : nous croyons ce que l'église nous enseigne, même quand nous ne comprenons pas. Nous croyons même sans voir. Car c'est en cela même que la Foi consiste. Voir, ce n'est pas croire. En ce monde nous croyons ; dans l'autre nous verrons ! Mais lorsque Dieu veut bien se montrer, même en ce monde, nous courons avec empressement vers le coin de terre où son doigt s'est montré, et nous étudions avec un soin scrupuleux les œuvres qu'il accomplit, afin de mieux connaître ses intentions et ses volontés !

Il n'y a aucun doute que le grand embarras de l'incrédulité est le miracle. Ils sentent bien que

c'est une réponse péremptoire à toutes leurs thèses, et ils ont peur du miracle comme les acteurs ont peur du sifflet. Cette frayeur s'explique donc naturellement ; mais en même temps, elle prouve la mauvaise foi. Car s'ils aimaient sincèrement la vérité, et s'ils voulaient la connaître sérieusement, ils agiraient autrement.

" Allons, se diraient-ils résolument, raisonnons et " agissons. Nous sommes libres-penseurs, et nous " repoussons les dogmes chrétiens, mais si le miracle de Lourdes est vrai, nous sommes dans l'er- " reur, et ce sont les catholiques qui ont raison. Or " rien de plus facile que de s'en assurer. Rien de " tangible comme un fait, et ce fait s'est accompli " ici, à notre porte ; ce fait se renouvelle tous les " jours ; les miraculés, leurs témoins et les témoins " de leurs témoins vivent encore. A l'œuvre !

" Nous avons des académies de savants ; char- " geons-les de s'enquérir de ce fait, et de nous dire " s'il est vrai ou faux. L'Eglise Catholique l'a ac- " cepté comme vrai. Faisons-lui sur ce point un " bon procès dans toutes les formes.

" Si elle a raison, si le miracle existe, hélas ! il " faudra bien abandonner nos chères théories qui gê- " nent si peu notre vie ! mais si nous la convain- " quons de mensonge, quel triomphe pour nous !

" A l'œuvre donc, Messieurs les savants ; vous qui " avez si bien démoli tous les dogmes, vous qui nous " démontrez si bien que Moïse et les Prophètes, Jé- " sus et les Evangélistes ne sont que des plagiaires

" et des falsificateurs, nous vous en prions, prouvez-
" nous la fausseté du miracle de Lourdes. La chose
" ne doit pas être difficile ! "

Voilà ce que feraient les savants impies s'ils étaient de bonne foi. Mais ce n'est pas le souci de la vérité qui les tourmente.

D'ailleurs ils boudent un peu la sainte Vierge d'être allée se montrer à une pauvre fillette ignorante, perdue dans un ravin des Pyrénées. Pourquoi n'est-elle pas descendue à Paris, qui est le centre du monde civilisé, au Grand-Hôtel, par exemple, en face du Grand Opéra, ou sur la rive gauche de la Seine, au Palais de l'Institut, au au Palais Bourbon. Partout elle aurait été accueillie avec tous les honneurs. MM. les républicains n'auraient pas pu la saluer du nom de Reine ou d'Impératrice ; mais ils l'auraient appelée la Grande Présidente de la République Céleste !

Mais, que voulez-vous ? A ce beau titre la sainte Vierge a préféré celui que Pie IX lui a décerné en la proclamant Immaculée. Et comme cette définition d'un nouveau dogme était assez mal accueillie par quelques catholiques, qui mettaient en doute son opportunité, en même temps qu'ils ébranlaient la croyance générale à l'Infaillibilité Pontificale, la Reine du Ciel a voulu manifester au monde que le Pontife romain ne s'était pas trompé.

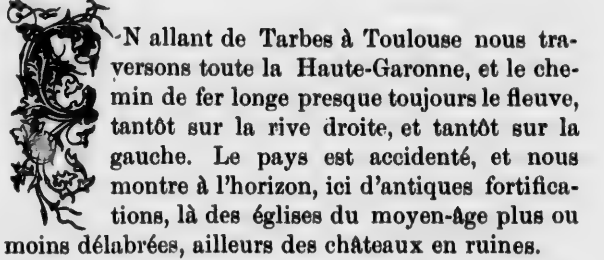
Elle est descendue du ciel, et elle a dit à la terre d'une voix que tous les peuples ont pu entendre : " Je suis l'Immaculée Conception."

C'était en 1858. Il semble qu'elle ait ainsi voulu apporter l'autorité de sa parole à deux dogmes à la fois : à l'Immaculée Conception, définie quatre ans auparavant, et à l'Infaillibilité Pontificale, qui devait être promulguée quelques années après.



VI

TOULOUSE.



EN allant de Tarbes à Toulouse nous traversons toute la Haute-Garonne, et le chemin de fer longe presque toujours le fleuve, tantôt sur la rive droite, et tantôt sur la gauche. Le pays est accidenté, et nous montre à l'horizon, ici d'antiques fortifications, là des églises du moyen-âge plus ou moins délabrées, ailleurs des châteaux en ruines.

Ces contrées ont été pendant des siècles le théâtre des guerres les plus sanglantes, et l'on compterait difficilement combien de fois elles changèrent de maîtres.

Les Vandales et les Visigoths en chassèrent les Romains. Clovis les arracha aux Visigoths, et depuis lors jusqu'en 1271, elles furent soumises alternativement aux ducs d'Aquitaine, aux comtes de Toulouse, et aux rois de France. C'est ici que se poursuivit pendant si longtemps la triste guerre des Albigeois, ici que guerroya Raymond de Toulouse que le Tasse a chanté, ici que le fameux Simon de Montfort promena son armée conquérante, et périt enfin sous les murs de Toulouse.

J'aime les peuples jeunes et les vieilles villes.

C'est à ce titre de vieille que je m'intéresse surtout à Toulouse. Sa naissance date de si loin qu'on veut qu'elle ait précèdé même la fondation de Rome. Ce qui est certain, c'est qu'elle est antérieure à l'ère chrétienne d'environ cinq siècles—ce qui est déjà un très bel âge.

Malheureusement, comme toutes les villes modernes, elle veut maintenant se rajeunir, et elle aura bientôt l'aspect des villes manufacturières en briques rouges des Etats de la Nouvelle-Angleterre. La maladie du rajeunissement qui est en voie de défigurer toutes les vieilles villes de France date surtout de la Révolution, et doit son origine à la haine du moyen-âge.

Toulouse a été deux fois vieille. Elle a été la Rome des Gaules, et quand elle eut acquis tout ce que la civilisation païenne pouvait lui donner, les barbares sont venus et l'ont détruite, comme Rome elle-même. Elle fut plus tard une ville du moyen-âge. Elle eut son château, ses monastères, son université, ses églises. Quelques-unes de ces églises sont à peu près tout ce qui reste encore de sa seconde vieillesse.

Le château qui a abrité les célèbres comtes de Toulouse n'est plus qu'une ruine. Le monastère des *Grands Augustins* et l'église sont transformés en musée, et celui des *Jacobins* est devenu une caserne. La Révolution a emporté l'Université ; mais les catholiques viennent d'en fonder une nouvelle, depuis que la liberté d'enseignement leur a été accordée.

L'ancien Capitole, qui est maintenant l'Hôtel-de-Ville, n'a rien conservé de sa structure primitive, et

sa façade ionique date de Louis XIII. Elle est trop basse, mais elle est couronnée d'un balcon orné de statues, et son aspect est imposant. A l'intérieur sont la *Salle des Illustres*, contenant les bustes des Toulousains célèbres, et celle de *Clémence Isaure*, la fondatrice des *Jeux Floraux*.

Toulouse possèdait autrefois quatre-vingts églises, qui, avec ses ordres religieux et son université célèbre, en faisaient un des grands foyers de lumière et de foi au moyen-âge. Plusieurs sont devenues, depuis la Révolution, des entrepôts, des magasins et des casernes.

La cathédrale de *Saint-Etienne* est l'œuvre la plus disparate que l'on puisse voir. Elle porte l'empreinte de tous les siècles depuis le XIIIe, et quoique plusieurs de ses parties, surtout le chevet, soient remarquables, l'ensemble est une masse de pierre et de brique sans harmonie. La métropole du Midi a cependant une église digne d'elle: c'est Saint-Saturnin, vulgairement nommée *Saint-Sernin*.

Saint Saturnin fut très probablement contemporain de saint Denis l'Aréopagite, et tous deux furent envoyés de Rome pour évangéliser les Gaules par le pape saint Clément, troisième successeur de saint Pierre. Ils vinrent ensemble jusqu'à Arles, et s'y séparèrent, saint Denis pour aller à Paris, et saint Saturnin pour propager l'Evangile dans le Langue doc et la Gascogne. Il alla même jusqu'en Espagne.

Mais Toulouse fut un des principaux théâtres où s'exerça son zèle, et c'est là qu'il fut martyrisé. Il

était devenu fort gênant pour les faux dieux, qui avaient leur temple au Capitole ; car il avait bâti une petite église, à quelque distance du Capitole, peut-être à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'immense basilique qui porte son nom, et chaque fois qu'il passait devant le temple païen, les oracles devenaient muets.

En allant visiter Saint-Sernin, on est transporté en plein moyen-âge ; car cette église date du XIIe siècle. C'est une des plus vastes cathédrales romanes qui existent, et elle présente un ensemble d'une rare harmonie. Elle est l'expression d'une seule pensée, rendue dans un style homogène et remarquable par son unité. Elle est toute entière de son siècle (à l'exception du clocher), et les âges ont passé sur sa tête sans l'altérer. Ce sont d'épaisses et hautes murailles, consolidées par de nombreux contreforts, percées de fenêtres plein-cintre, formant une croix latine, et présentant trois portails, le principal au couchant, et les deux autres au nord et au midi. Chaque portail est percé de deux portes de grande dimension, ornées de colonnes dont les chapiteaux sont diversement travaillés. Au croisillon du sud, ils sont couverts de personnages représentant les péchés capitaux, de la manière la plus curieuse et la plus originale. Au-dessus des portes de la façade principale court une galerie soutenue par un encorbellement de têtes d'hommes, de chiens, de loups et autres animaux.

C'est à côté de la porte des *péchés capitaux* qu'était la sépulture des anciens comtes de Toulouse. Etait-ce par humilité qu'ils avaient choisi cet endroit, ou par un reste de faiblesse naturelle ?

Enfin une autre porte s'ouvre encore du côté sud, vers le milieu de la nef, pareillement ornée de colonnes avec les chapiteaux historiés les plus étranges.

Mais ce qu'il y a de plus étonnant peut-être dans cette prodigieuse architecture, ce sont neuf chapelles en hémicycles appuyées sur le chevet extérieur, et ressemblant à ce que nous appelons dans nos constructions contemporaines des *bay-windows*.

" C'est, dit un artiste, un véritable entassement de
" monticules harmonieux, qui servent de contreforts
" à une montagne centrale. Puis, du sommet de cette
" montagne s'élève, comme un pic aigu, aérien, au-
" dacieux, la belle flèche à sept étages construite sur
" la coupole du transept."

L'aspect de l'intérieur n'est pas moins grandiose. La grande nef a l'élancement de l'infini, et sur le fond élevé du chevet, tout près de la voûte, une immense fresque représente Dieu planant sur le globe terrestre.

Les voûtes des nefs latérales sont moins élevées, et leurs grands arcs plein-cintre sont séparés en deux baies par de fortes colonnes géminées.

Les piliers octogones du transept rompent malheureusement l'harmonie de cet ensemble, et détruisent la beauté de la perspective, parce que leurs dimensions sont trop vastes. Ils n'avaient pas à l'origine cette grosseur hors de proportion ; mais à la fin du XIVe siècle, il a fallu leur donner de plus larges assises parce qu'alors fut placé sur leurs épaules l'énorme clocher qui domine la coupole.

Rien de plus original que cette flèche octogone à sept étages, qui se rétrécissent en s'élevant, percée sur chaque face et à chaque étage d'une fenêtre géminée, et se terminant par une pyramide. Je ne me souviens pas d'en avoir vu de semblable ailleurs.

Le sanctuaire est élevé de plusieurs degrés au-dessus d'une crypte spacieuse qui renferme, assure-t-on, plus de reliques précieuses qu'aucune église de France ; et dans le pourtour du chevet s'ouvrent les chapelles que j'ai mentionnées à l'extérieur.

Je m'arrache à toutes les choses dignes d'étude que renferme Saint-Sernin pour courir au Musée.

Quel imposant édifice ! C'est l'ancien cloître des Augustins, et l'un des plus beaux monuments gothiques du midi de la France. Ses larges galeries, divisées chacune en vingt arcades ogivales, sont peuplées de tombeaux et d'inscriptions, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de promenoirs plus intéressants pour l'archéologue. Impossible de m'arrêter aux détails, et de vous décrire ces galeries qui sont encombrées de richesses artistiques.

Ici sont les tombeaux de plusieurs évêques, de guerriers, de capitouls et de châtelaines. Viennent ensuite un grand nombre de pierres sépulcrales et d'inscriptions gothiques. Là sont les statues et les bas-reliefs, et plus loin des corbeilles de chapiteaux, de toutes les formes que le ciseau a exécutées du XIe siècle au XVIe.

La collection de peintures est installée dans la vaste église qui dépendait jadis du monastère.

Je vois tout cela en courant, hélas ! j'ai si peu de temps à ma disposition ! Après Saint-Sernin et le Musée, rien ne m'intéresse plus guère à Toulouse, pas même ses palais, qui sont pourtant de jolis monuments de la Renaissance, et son grand pont sur la Garonne.

Mais j'ai voulu traverser ce fleuve pour juger de l'inondation qui vient de dévaster toute la partie de Toulouse qui est bâtie sur la rive gauche. C'est le plus triste tableau que l'on puisse voir. Le fleuve a tout détruit, tout emporté, excepté les murs des maisons qui étaient assez solidement construites pour résister aux flots dévastateurs. Des rues entières sont complètement démolies, et des monceaux de décombres gisent çà et là dans la solitude et le silence.



VII

EN COURANT.

QUEL regret j'éprouve d'être l'esclave d'un itinéraire tracé d'avance, et dans lequel toutes mes minutes sont comptées et distribuées ! Je parcours un pays qui m'enchante, auquel je voudrais consacrer des semaines, et je puis à peine y jeter un coup d'œil. Un jour ici, quelques heures là, voilà les seuls loisirs dont je dispose.

Ce Midi de la France, tout peuplé d'antiques souvenirs, éveille pourtant mon intérêt au plus haut degré. Il ressemble à l'Italie et me fait jouir par anticipation des impressions suaves qui m'attendent dans le pays où fleurit l'oranger.

Non seulement la nature y est tout imprégnée d'air et de lumière ; non seulement les brises embaumées de la Méditerranée et les vapeurs dont elles sont chargées y font circuler leurs parfums ; mais on y retrouve, comme en Italie, les mouvements de l'ancienne civilisation romaine mêlant à ceux de l'ère chrétienne leurs ruines éloquentes.

Les antiques Césars et leurs légions ont traversé ces contrées, ils y ont vécu, construit des villes, des forteresses, des aqueducs, des temples, des amphithéâtres, et nous y retrouvons çà et là des traces de

leur puissance. Le Romain et le Franc s'y sont coudoyés et mêlés, et de cette alliance où le romain prédominait sont nés les idiomes du midi, la langue d'oc et le provençal. Les païens civilisés et les barbares y ont fait place aux chrétiens, et les débris de leur passé, témoins de races et de religions éteintes, attestent le triomphe et la vitalité de la vraie religion.

Mais en même temps ces grandes ruines témoignent de la puissance romaine, de sa richesse et de sa force, de ses développements prodigieux et de son immense influence, et l'observateur se dit en les contemplant: s'il y avait un empire capable de lutter contre le christianisme, c'était bien celui-là; et cependant il a été vaincu.

Toute la force de ce géant a été vaine en face de cette faiblesse qui s'appelait l'Eglise !

Pendant que je me livre à ces réflexions nous sommes arrivés à Carcassonne. Il reste encore ici quelques traces de la ville romaine, mais ce n'est pas ce qui en fait l'intérêt. Carcassonne est le spécimen le plus parfait d'une ville du moyen-âge, et quand le touriste parcourt ses rues solitaires et ses fortifications immenses sans soldats, il est tenté de croire que ce squelette formidable a été enterré pendant cinq siècles et qu'il vient de revoir le jour.

Celui qui voudrait apprendre comment on faisait la guerre dans le XIII[e] et le XIV[e] siècle n'aurait qu'à visiter Carcassonne, et ce livre monumental dispenserait de toute autre étude. Car il y a là un

ensemble merveilleux de fortifications à double enceinte.

Les parties les plus importantes, et qui attirent surtout le regard, sont la grosse Tour de Trésau, la porte de Narbonne, la tour Crémade, la tour de l'Evêque, et la haute tour carrée du château vicomtal.

La porte narbonnaise est à elle seule un château-fort complet. Tours à éperons, courtines, mâchicoulis, vantaux, herses, chaînes de fer, meurtrières, galeries extérieures, rien ne manquait à ce magnifique ouvrage militaire dont la beauté et l'harmonie égalaient la force.

La tour de l'Evêque est massive, carrée, de l'aspect le plus imposant, et elle est flanquée à chaque angle de deux tourelles octogones, percées de meurtrières. Elle est d'ailleurs munie de tous les ouvrages de défense usités à cette époque.

La tour de Trésau et la Crémade étaient aussi de vraies forteresses ; mais le château des vicomtes était le plus inabórdable de tous ces ouvrages gigantesques. Il eut pû résister encore, même après la prise de la ville. Du côté de l'Aude il était absolument imprenable, et la poterne qui conduisait de la rivière au castel est un chef-d'œuvre du genre. Je n'ai pas le temps de la décrire en détail. Qu'il me suffise de dire que pour pénétrer dans l'enceinte il fallait s'emparer de dix portes, escalader dix escaliers, faire dix sièges avec deux hommes de front seulement, tant les escaliers étaient étroits.

Mais ce n'est pas tout. Ces parties importantes

des fortifications de Carcassonne étaient reliées entre elles par des conrtines très élevées, flanquées de vingt-et-une tours de dimensions diverses ; et si vous vous représentez autour de cette première enceinte une seconde ligne de remparts, flanqués de quinze tours rondes, vous comprendrez comment Carcassonne a pu résister aux Sarrasins et à l'héritier des Trincavels, et comment Simon de Montfort lui-même n'y est entré que par trahison.

A côté de ces formidables engins de guerre s'élève dans le silence un asile de prière et de paix, l'église Saint-Nazaire. Une partie de l'édifice est romane et l'autre gothique, mais toutes deux renferment de grandes beautés.

Narbonne est loin d'offrir à ses visiteurs les beautés féodales de Carcassonne. Elle fut une ville romaine beaucoup plus importante, et lorsque le roi Ataulphe y épousa Placidie, sœur de l'empereur Honorius, elle pouvait montrer avec orgueil aux nouveaux époux, un capitole, un amphithéâtre, des portes monumentales, des temples, des palais, des arcs de triomphe. Mais il ne reste plus de tous ces monuments que des fragments de colonnes, de pilastres, de chapiteaux, des bas-reliefs et des statues. Un grand nombre de ces débris sont encastrés dans les remparts, et les autres sont réunis dans le jardin de l'ancien archevêché.

Sur les ailes de la vapeur nous volons vers la mer, et nous sommes bientôt arrivés à Cette, petite ville pittoresque bâtie en amphithéâtre sur une langue de terre très étroite qui sépare l'étang de Thau de la

Méditerranée. A certains endroits, l'eau vient battre le chemin de fer des deux côtés. On nous apporte de belles grappes de raisin blanc que nous payons quelques sous, et que nous dégustons avec appétit. Les grains en sont gros et très sucrés. Je m'explique qu'on puisse en faire ce vin épais et sucré qu'on nous vendait au Canada il y a quelques années sous le nom de vin de Cette, et qui ressemblait plutôt à une liqueur.

Nous reprenons notre course, et nous dépassons bientôt le château de Mireval que nous distinguons à peine dans la vague lueur du crépuscule. Quand nous arrivons à Montpellier, la nuit est venue.

La locomotive nous emporte toujours, à travers un pays dont nous ne pouvons plus ni admirer, ni critiquer l'aspect général, puisque les ombres l'enveloppent, et je prends des renseignements de mon voisin qui est monté dans mon compartiment à Montpellier.

Il me parle du patois de ce pays, qui est très harmonieux, et dont la prononciation est presque italienne. On en jugera par les couplets suivants :

Sé savies quinté és lou tourmén,
Q'uésprouva ta doûça méstréssa ;
Doutariès-pa d'un soul moumén
Dé mouncar ét dé ma téndréssa.
Tircis, jusqu'à moun dergné jour
Séraï fidèla aou diou d'amour.

Tant qué véyraï lous aôasselons
Sé béquéta sur la coudréta

Tant que véyraï lous parpaions
Din lou prat, cerca la flouréta;
Tircis, jusqu'à moun, etc. (1)

Enfin, notre train s'arrête dans une gare spacieuse. Nous sommes à Nîmes, l'antique *Nemausus* des Romains.

Je monte dans un omnibus qui doit me conduire à l'hôtel du Luxembourg, et j'y trouve plusieurs voyageurs déjà installés, entre autres un père Trappiste que l'obscurité m'empêche de bien voir.

Il est tard, et je me sens gagner par le sommeil, lorsque j'entends une voix qui dit: " Dans mes voya-" ges au Canada, j'ai souvent fait de longues courses " sur la neige en traîneau, et je n'avais pas froid." Cette seule phrase me réveille, et je me penche en avant pour voir celui qui l'a prononcé : c'est le père

(1) Une traduction de ce patois n'est guère nécessaire, et l'on en fera facilement des vers français :

Si tu connaissais le tourment
Qu'éprouve ta douce maîtresse,
Pourrais-tu douter un moment
De mon cœur et de ma tendresse ?
Tircis, jusqu'à mon dernier jour
Je serai fidèle à l'amour.

Tant qu'on verra les oisillons
Se becqueter sur la coudrette,
Tant qu'on verra les papillons
Dans les prés et sur la fleurette,
Tircis, jusqu'à, etc.

Trappiste. Je l'examine alors avec attention, et je reconnais le Père François d'Assise, que j'ai vu à Kamouraska il y a quatre ans, qui a dîné alors chez moi, et avec lequel j'ai passé deux soirées charmantes.

Je lui tends la main en me nommant, et il pousse un cri de surprise. Quelle rencontre ! Et quelle singulière coïncidence ! Depuis que nous nous sommes connus dans un village des bords du Saint-Laurent, il est revenu en Europe, puis il a retraversé l'Atlantique, voyagé pendant deux ans aux Etats-Unis, et quand il rentre en France et se dirige vers son monastère, nous nous retrouvons tout à coup à Nîmes, dans le même omnibus, allant au même hôtel !

C'est une joie d'autant plus grande qu'elle est plus inattendue. Arrivés à l'hôtel du Luxembourg, nous soupons ensemble, et nous parlons du Canada et des excellents amis que nous y possédons en commun.

Il était deux heures du matin lorsque nous nous séparâmes. Le bon Père devait repartir à cinq heures, en route pour son couvent de Notre-Dame des Neiges. Il me pressa de toutes manières d'aller visiter ce monastère lorsque je reviendrais d'Italie et passerais par Lyon. Mais je ne pouvais pas le lui promettre, et je lui dis adieu pour ne plus le revoir.



VIII

NIMES.



ES villes de France, où l'on retrouve le plus de traces de la civilisation romaine sont Arles et Nîmes.

Toutes deux éveillent un puissant intérêt, surtout à cause de leurs monuments antiques, les uns datant du moyen-âge, et les autres remontant jusqu'à l'époque des Césars. Mais les ruines d'Arles ont sur celles de Nîmes cet avantage qu'on ne les a pas rajeunies.

Dans les deux villes, les monuments de l'antiquité romaine sont du même genre, et tels qu'on les retrouve encore dans Rome. Ils attestent que la civilisation païenne ne songeait à procurer aux citoyens que des amusements et des plaisirs.

L'édifice indispensable au bonheur du peuple, c'était l'amphithéâtre. On le faisait immense, et il était toujours trop petit ! On le faisait solide, parce qu'on croyait qu'il serait toujours nécessaire.

C'est en cela que le Romain s'est bien trompé. Le cœur humain, moins dur que la pierre, s'est laissé toucher par d'autres amours. Chose étonnante et mystérieuse, il a pris goût au sacrifice, à la souffrance, à la persécution ! Lui qui aimait tant les jeux, les

combats et le sang, il aima la prière et la retraite, il chercha et procura la paix, il pratiqua et prêcha la charité universelle !

Voilà comment les arènes survécurent aux mœurs dont elles avaient été l'expression la plus vraie.

Les arènes de Nîmes sont splendides, moins spacieuses mais bien mieux conservées que celles de Rome. Leur histoire exigerait bien des pages, et si nous leur faisions raconter tout ce qu'elles ont vu depuis les jours de Titus ou de Domitien, nous n'en finirions pas.

Elles nous apprendraient sans doute les noms de quelques martyrs tombés sous la dent des lions et des panthères, pour l'amusement de cet horrible peuple que le paganisme avait formé. Elles nous parleraient des Visigoths, qui en firent une redoutable citadelle, du haut de laquelle ils lancèrent un jour des nuées de flèches contre les armées de Clovis. Plus tard, au sommet de leurs gradins, apparaissaient d'autres archers chamarrés d'or et bardés d'azur, qui ne portaient plus le casque, mais le turban de Mahomet sur leurs têtes orgueilleuses. Puis, les guerriers sarrasins disparaissaient, écrasés par ce terrible homme de guerre que l'histoire a nommé Charles-Martel. Au XIe siècle, elles devenaient à la fois, une église consacrée à saint Martin, et une forteresse gardée par de fiers paladins qui s'intitulaient chevaliers des Arènes. Enfin, après avoir, pendant plusieurs siècles, servi de refuge à la classe pauvre, qui s'y construisait sous les portiques et dans l'enceinte de misérables cabanes, elles furent déblayées, répa-

rées, et remises à l'état de conservation que nous admirons aujourd'hui.

J'ai essayé de me représenter ces scènes du passé quand je me suis assis sur les gradins. Mais un souvenir plus moderne a bientôt absorbé mon esprit.

Au commencement de ce siècle un enfant du peuple, fils d'un serrurier de Nîmes, venait souvent dormir au soleil sur ces bancs de pierre. C'est à lui que j'ai pensé en me rendant de l'amphithéâtre à l'Esplanade, qui fait face au Palais de Justice. Je suis allé m'appuyer à la Fontaine célèbre que Nîmes a fait orner, par M. Pradier, de cinq statues magnifiques en marbre de Carrare, et tout en écoutant les symphonies qu'une bande militaire éparpillait au loin, il m'a semblé revoir grandi le gamin des arènes. Devenu boulanger, il s'en allait dans ce café qui touche à l'Esplanade, et il y composait des chansons humoristiques qui attirèrent l'attention.

Un jour, Chateaubriand passant à Nîmes alla voir ce boulanger qui pétrissait si bien la poésie française, et il reconnut que le pain qu'il faisait le mieux était celui de l'intelligence !

La réputation de Reboul était faite, et ses œuvres resteront. J'en extrais deux strophes sur les arènes, la première et la dernière.

" Reste d'un vieux géant, débris dont la statue
" Du Nîmes d'autrefois peut offrir la mesure,
" L'étranger est plongé dans un profond émoi
" Quand tes vastes contours s'offrent à ses paupières ;

" Mais tant de fois, enfant, j'ai dormi sur tes pierres,
" Qu'elles sont sans rêves pour moi.

" Car il fut une époque où Rome délaissée
" Dans tous les souvenirs se voyait abaissée,
" Où les grands monuments qui faisaient son orgueil
" Furent humiliés jusqu'à l'état d'usine,
" Où le Goth, sans respect pour sa cendre divine,
" Fit une auge de son cercueil."

Nîmes possède encore La Maison Carrée, ce bijou d'architecture, qui, depuis l'empereur Antonin jusqu'à nos jours, a pu se conserver au milieu de vicissitudes étranges. La plupart des antiquaires s'accordent à dire que la Maison Carrée était le sanctuaire d'un temple ou d'un Forum ; car elle était flanquée de deux galeries, et les bases des colonnes ont pu être retrouvées en partie.

Mais si l'on ne sait pas exactement ce qu'elle fut dans l'antiquité païenne, on sait mieux ce qu'elle est devenue depuis.

Après avoir servi quelque temps d'église catholique, puis d'Hôtel-de-ville, elle passa entre les mains de certains particuliers, et notamment d'un seigneur qui en fit son écurie.

Plus tard, on la voit avec plaisir devenir la propriété des Augustins, qui en firent de nouveau un sanctuaire. Et lorsque la Révolution en expulsa les Augustins, elle la transforma en un hangar qui fut rempli de bottes de foin et de sacs de blé. Enfin la Maison Carrée a été rendue aux beaux-arts, et fait l'admiration des artistes et même des Souverains ;

car Louis XIV et Napoléon I ont eu des velléités de la transporter à Versailles.

Elle contient un musée peu considérable, quelques jolies peintures des grands maîtres, et la plupart des œuvres de Sigalon, le grand peintre nîmois.

La Fontaine, le Temple de Diane et les Bains Antiques, forment un ensemble de constructions en marbre, ombragées de grands platanes, qui produit une vive impression. Le temple est en ruines, mais la fontaine et les bains sont bien réparés, et l'eau y circule abondamment dans de vastes bassins, de styles divers, entourés de colonnettes d'ordre corinthien.

Après avoir admiré toutes ces beautés, nous gravissons lentement le mont Cavalier, dans un sentier ombreux et embaumé, plongeant nos regards sur Nîmes, qui s'étend à ses pieds. Bientôt nous sommes au sommet, et devant nous se dresse, au milieu d'une masse de débris, une espèce de mausolée antique, conservant encore des arceaux et des piliers en ruines : c'est la Tour-Magne (*Turris Magna*).

Bien des siècles et des orages ont passé sur ce vieil édifice, qui fut, dit-on, à son origine le tombeau d'une opulente famille grecque, et qui plus tard a servi de forteresse et subi bien des sièges, et qui depuis est abandonnée, mais vénérée comme une relique par les Nîmois. Tous en parlent avec enthousiasme, et la décrivent avec amour.

“ Il faut la voir, s'écrie l'un d'eux, quand le soleil “ brûlant fait onduler l'air contre ses flancs arides ;

" il faut la voir au coucher du soleil, avec cette teinte "chaude qui fera toujours le désespoir du peintre; "il faut la voir au clair de la lune, comme un grand fantôme aux formes indécises et fantastiques......"

Je ne puis résister au plaisir de citer encore quelques vers du poète de Nîmes s'adressant à la Tour Magne :

"Si je demande au temps ce que tu pouvais être,
Le temps t'effleure, passe et ne me réponds pas :
Témoignage d'un deuil que tu n'as pu transmettre,
Portais-tu jusqu'au ciel le néant d'ici-bas ?

Ou bien, phare élevé sur de tristes parages,
Afin d'en éloigner les imprudents nochers,
La vieille mer, un jour désertant ses rivages,
T'aura-t-elle laissé à nu sur tes rochers ?"

Du haut de la Tour Magne, on peut encore distinguer quelques restes des murailles qui entouraient l'antique cité romaine, et qui lui donnaient plus d'étendue qu'à la ville moderne. Cette enceinte avait dix portes, dont deux subsistent encore, la porte d'Auguste, ouvrant sur la route d'Italie, et la porte de France, ainsi nommée l'on ne sait pas bien pourquoi.

Les autres portes et la plus grande partie de l'enceinte ont été détruites, ainsi que plusieurs autres monuments qui complètaient le caractère romain de cette ville, tels que le Capitole, les Temples de Platine, d'Auguste et d'Apollon, les Thermes, et les aqueducs.

L'aqueduc du Gard subsiste encore à l'endroit où il traverse le Gardon, et ses proportions admirables font le désespoir des architectes. Il est devenu le célèbre Pont-du-Gard depuis le commencement du XVII[e] siècle, et quoiqu'il se cache dans un ravin des Cévennes, à vingt kilomètres de Nîmes, il attire encore un grand nombre de touristes. Tous reviennent enchantés quand ils ont contemplé sa triple rangée d'arcades, et monté sur les plus hautes dalles du monument.

On s'étonnera peut-être de m'entendre parler si longuement de Nîmes, et cependant que de choses me resteraient à dire !

Les Césars semblent avoir voulu en faire une petite Rome ; et quand Lutèce n'était encore qu'un bourg obscur, Nîmes était déjà une grande ville riche de monuments. C'était la Rome des Gaules, comme Bruxelles est le Paris de la Belgique.



IX

AVIGNON.

DESCENDUS hier soir à l'*Hôtel d'Europe,* nous en sommes sortis de bonne heure ce matin pour jeter un premier coup d'œil sur l'ancienne ville des Papes. Nous avons suivi la rue qui sépare notre hôtel de l'ancien hôtel du Palais-Royal, où fut tué le maréchal Brune, en 1815, et dans laquelle ses meurtriers le traînèrent jusqu'au Pont, d'où ils le précipitèrent dans le Rhône.

A peine étais-je sur le pont que la vieille chanson, tant de fois entendue au pays, surgit dans ma mémoire et se trouva sur mes lèvres :

Sur le pont d'Avignon,
Trois dames s'y promènent.

Mais cette chanson me reporta à trois siècles en arrière, et l'aspect encore neuf du pont me convainquit bientôt qu'il ne pouvait pas avoir servi de promenade à mes trois dames ; je regardai plus haut, et j'aperçus un grand pont de pierre en ruine, dont plusieurs arches colossales et hardies ont résisté jusqu'à ce jour au travail destructeur de sept siècles. C'était bien là sans doute le pont de la chanson, qui était

célèbre bien avant elle sous le nom de *Pont-Saint-Bénezet.*

Cette imposante ruine a éveillé l'intérêt des archéologues et des hagiographes, et l'histoire de sa construction par saint Bénezet est voilée d'une légende charmante.

Un jeune pâtre, nommé Benoît, gardait les brebis de sa mère, lorsque Jésus-Christ lui apparut, et lui dit qu'il l'avait choisi pour construire un pont sur le Rhône. Le jeune homme hésita, puis obéit à la voix, et se rendit à Avignon. Il alla communiquer son projet à l'évêque, qui s'en moqua et le renvoya au prévost. Le prévost rit aussi, et lui dit: "Comment "veux-tu faire un pont là où Dieu, ni Pierre et Paul, "*ni même Charles* (*!*) ni aucun autre, n'ont pu l'exé-"cuter. Cependant je te donnerai une pierre que "j'ai dans mon palais, et si tu peux la remuer, je te "croirai capable d'exécuter ton œuvre."

L'évêque et le peuple se rendirent à l'endroit où était la pierre, que trente hommes n'auraient pu ébranler. Benoît la chargea sans efforts sur ses épaules, et la transporta au lieu où devait se trouver la fondation de la première arche.

Des souscriptions furent aussitôt faites, et le pont commença. Voilà la légende.

Ce qui est historique, c'est que le pont fut construit par un architecte nommé Bénezet; que cet architecte mena une vie exemplaire, qu'il a fait plusieurs miracles pendant sa vie, et que plusieurs guérisons miraculeuses ont été obtenues par son intercession après

sa mort ; et quoique l'on n'ait pu trouver la bulle qui l'a canonisé, il est certain que plusieurs papes ont autorisé et même encouragé le culte que les Avignonnais rendent à saint Bénezet.

Une petite chapelle romane dans laquelle il fut enseveli existe encore sur le pont, entre la deuxième et la troisième arche.

Sous mes pieds roule le grand fleuve de la France. Lorsque à Paris je vantais notre majestueux Saint-Laurent, on me disait : Mais vous n'avez pas vu le Rhône ! Eh bien, je le vois le Rhône, et je n'en suis pas émerveillé. Il a sans doute ses mérites. Ses eaux sont rapides, profondes et navigables sur une grande distance. Mais si vous saviez, Français, comme il est petit quand on le compare à notre Saint-Laurent !

De l'extrémité du pont, Avignon présente un joli coup d'œil. Son enceinte de murailles gothiques et ses tourelles crénelées, les vastes constructions du palais des Papes dominant toute la ville, le rocher des Doms s'élevant encore plus haut, se détachent sur le fond bleu du ciel, comme une découpure sombre sur une tenture brillante.

Avignon comptait autrefois un grand nombre d'églises et de monastères, et Rabelais l'appelle *ville sonnante* à cause des centaines de cloches qu'on y entendait sonner à toutes les heures du jour. Plusieurs de ces édifices ont disparu ; quelques-uns ont changé de destination, et d'autres sont en ruines. Parmi ces dernières se trouve l'église des Cordeliers,

qui renferme le tombeau de Laure, l'amante ou plutôt l'aimée de Pétrarque.

La cathédrale, Notre-Dame des Doms, bâtie sur le versant du rocher, et dont l'extérieur est très pauvre, l'église St-Pierre, qui possède une belle façade gothique, et l'Oratoire, jolie chapelle en forme de rotonde, méritent une visite. A l'intérieur de la cathédrale surtout, le visiteur admirera des sculptures remarquables de Puget et de Pradier, des peintures de Mignard, et les tombeaux du brave Crillon et des Papes Benoît XII et Jean XXII. Ce dernier est un chef-d'œuvre du gothique fleuri.

Mais le monument par excellence d'Avignon, celui qui absorbe complètement l'attention du touriste, c'est le Palais des Papes. On le nomme Palais, mais c'est plutôt une citadelle gigantesque, et la masse imposante de ses murailles date bien d'une époque où les Papes étaient parfois obligés de faire la guerre et de soutenir des sièges.

Hélas ! tout ce qui pouvait être brisé dans ce palais l'a été, et l'indignation nous gagne, quand nous visitons les chapelles, de voir leur état délabré. Il y avait là des fresques remarquables ; elles sont aujourd'hui méconnaissables. J'ai constaté qu'on s'est particulièrement appliqué à gratter la figure de Jésus-Christ dans les peintures qui le représentaient.

On ne visite qu'une très petite partie de ces immenses constructions, qui appartiennent au style ogival. Les murs sont couronnés de créneaux, percés de meurtrières, et tellement épais qu'on y a pratiqué

de longs et beaux corridors. Ils sont reliés entre eux par sept tours dont l'une a reçu le joli nom de Tour des Anges, et dont une autre, celle de Trouillas, est restée célèbre, parce que le fameux Rienzi y fut enfermé sous le pontificat de Clément VI.

Il va sans dire qu'il ne faut pas croire un mot de l'histoire des Papes d'Avignon que les guides nous racontent en visitant le Palais. J'ai dû imposer silence à celui qui m'a conduit, quand il m'a parlé des cruautés de Jean XXII et *des absolutions qu'il vendait.* Ce qu'on nous montre comme ayant été la *salle des tortures* n'était que la cuisine du Palais, et l'on n'y torturait que des volailles.

Ces malheureux Papes d'Avignon, ils ont été bien calomniés, et de la calomnie il reste toujours quelque chose. Ce fut en 1309 que le Pape Clément V fixa le siège de la Cour romaine à Avignon, qui dépendait alors des domaines pontificaux. Son but était de s'arracher aux séditions populaires dont l'Italie était alors le théâtre, et aux querelles des guelfes et des gibelins.

Mais d'autre part, en venant à Avignon, il se rapprochait de Philippe-le-Bel, et l'indépendance du Saint-Siège se trouvait autant exposée. Placés entre les rois de France et les princes gibelins de l'Italie, les Papes d'Avignon ne pouvaient pas toujours faire ce qu'ils voulaient.

Leur autorité politique en fut amoindrie, et ils durent se borner à un rôle plus modeste dans les affaires temporelles. On les a accusés d'avoir obéi

aux suggestions et aux inspirations du roi de France. Mais il n'en est rien, et tous auraient pu lui dire comme l'un d'eux : Sire, si j'avais deux âmes, j'en donnerais une pour vous ; mais je n'en ai qu'une, et je dois la sauver.

Au sortir du palais, j'ai gravi le rocher des Doms, et comme le mistral n'y soufflait pas alors, j'ai joui d'un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir. Au pied du promontoire, escarpé comme la citadelle de Québec, clapote le Rhône, dont l'œil peut suivre au loin le cours sinueux. De long bateaux-transports le remontent lentement. De toutes parts se développent les perspectives les plus pittoresques, d'un côté les ruines d'une chartreuse et le cours de la Durance, de l'autre une île verdoyante, et sur le sommet d'une montagne une vieille tour bâtie par les Templiers ; ici des vignobles, et plus loin Châteauneuf-du-Pape et d'autres ruines, puis enfin, au delà du fleuve, Villeneuve avec sa belle tour de Philippe-le-Bel, et son abbaye qui croule. C'est vraiment à regret que j'ai dû m'arracher à ce spectacle, et revenir à mon hôtel à l'heure du crépuscule.



X

ARLES.

JE ne connais rien de plus délicieusement mélancolique que l'aspect de cette vieille cité que le Rhône traverse en gémissant. Ce fleuve ne lui apporte plus comme autrefois les cercueils des familles qui voulaient être inhumés dans ses Champs-Elysées ; mais on dirait qu'il garde encore les airs de croque-mort qu'il a dû prendre en transportant ainsi des cadavres au cimetière pendant tant d'années.

L'ancienne nécropole a bien changé de destination, et son nom même a pris une variante : c'est aujourd'hui un jardin public qu'on appelle les Aliscamps. Sur ce sol qui recouvrait tant de morts, les générations actuelles vont chercher l'air salubre et la santé, et quand j'y suis allé m'asseoir, une bande de musique militaire y faisait résonner ses fanfares.

Au pas des valses et des galops brillants, à l'ombre des tilleuls, des mûriers et des haies de tamaries qui laissaient pendre nonchalamment leurs gracieuses chevelures, les Arlésiennes circulaient joyeusement dans leur costume original. Les Arlésiennes et les Avignonnaises passent pour les plus belles femmes de France, et elles méritent cette réputation. Parmi

les Arlésiennes surtout, j'ai vu des types grecs remarquables, et leur costume pittoresque est charmant.

" Il n'est pas rare, dit M. Jules Canonge, d'y ren-
" contrer les trois types grec, romain et sarrasin, dans
" leur pureté originelle... Les analogies physiques
" sont rendues encore plus manifestes par l'analogie
" dans le caractère : dé icate et rieuse comme l'hé-
" taire grecque, capable de grandes pensées et de dé-
" voûments héroïques comme la forte Romaine, l'Ar-
" lésienne a la grâce coquette de l'Espagnole... Elle
" aime les fleurs, raffole des parfums ; la poésie ne
" lui est point étrangère ; le bruit la charme, le mou-
" vement l'enivre ; elle se plaît aux promenades, re-
" cherche les fêtes, court aux bals, aux sérénades."

Elles ne sont pas toutes aussi mondaines ; car c'est une Arlésienne que le poète Mistral a chantée dans une de ses plus ravissantes poésies, intitulée la *Communion des Saints.* Oh ! qu'elle était belle celle-là ! Mais qu'elle était pieuse aussi !

Quand elle descendait l'escalier de Saint-Trophime, les saints de pierre du portail l'accompagnaient des yeux ; et quand la nuit était sereine, ils parlaient d'elle dans l'espace.

" Je voudrais la voir devenir nonnette blanche, di-
" sait saint Jean ; mais saint Trophime objectait :
" j'en ai besoin dans mon temple, dans l'obscur il
" faut de la lumière."

" C'est aujourd'hui la Toussaint, observait saint
" Honorat ; à minuit, Notre-Seigneur dira la messe
" aux Aliscamps, et la sainte table sera mise." " Si

“ vous m’en croyez, reprenait saint Luc, nous y con-
“ duirons la jeune vierge.” Et les quatre saints, s’envolant avec la brise, prenaient en passant l’âme de la jeune fille et l’emportaient aux Aliscamps.

Je reproduis la traduction littérale de la dernière strophe :

Le lendemain de bon matin
La belle fille s’est levée...
Elle parle à tous d’un festin
Où elle s’est trouvée en songe :
Elle dit que les Anges étaient dans l’air,
Qu’aux Aliscamps table était mise
Que saint Trophime était le clerc,
Et que le Christ disait la messe. (1)

Cette poésie nous conduit tout naturellement, et sans autre transition, des Aliscamps à Saint-Trophime, la cathédrale d’Arles. Les saints de pierre sont là, debout sous le portique majestueux dont ils semblent supporter la corniche et le fronton. Le portail de cette basilique est une des plus belles

(1) Mes compatriotes seront peut-être curieux de lire cette strophe en vers provençaux ; la voici :

Mai l’endeman de bon matin
La bella fiho s’es levado...
E parlo en touti d’un festin
Ounte pèr sounge s’est trovado :
Dis que lis Ange èron en l’èr,
Qu’is Aliscamp taulo èro messo,
Que sant Trefume èro lou clerc
Et que lou Crist disié la messo.

œuvres de l'art du XIIe siècle. Douze colonnes aux chapiteaux variés, surmontées d'une frise, soutiennent le grand arc plein cintre du fronton, et forment dix niches où se tiennent saint Trophime, saint Etienne et huit apôtres.

On sait que saint Trophime fut contemporain des apôtres, et vint en Italie avec saint Paul, d'où Pierre l'envoya évangéliser la Provence.

Hors le portail, l'église n'offre aucun travail digne de mention. L'intérieur est pauvre, mais si vous descendez l'escalier qui s'ouvre du côté de la sacristie, vous aurez sous les yeux le plus beau cloître du moyen-âge que l'on puisse voir. Je renonce à vous décrire cette admirable galerie quadrangulaire, enfermant un préau, accusant des époques bien distinctes, et résumant à la fois deux histoires, celle de l'architecture, depuis le cintre pur jusqu'à l'ogive parfaite, et l'histoire sainte, racontée en marbre. C'est un de ces poèmes intraduisibles qu'il faut lire de ses yeux, mais que l'on ne saurait analyser.

En sortant de Saint-Trophime, vous vous trouvez sur la Place Royale, irrégulière et de peu d'apparence. D'un côté, à droite, s'élève l'Hôtel-de-Ville, bâti sous le règne de Louis XIV, d'après les dessins de Mansard. La façade est de très bon goût, et surmontée d'une tour carrée, terminée par une jolie coupole.

Après l'Hôtel-de-Ville vient l'Eglise Sainte-Anne, monument gothique mauresque qui sert aujourd'hui de musée pour les Antiques. Il y a dans ce musée

une riche collection de sculptures de tous les âges, et surtout des tombeaux chrétiens, apportés de l'ancien cimetière des Aliscamps, et quelques sarcophages païens.

Enfin, au milieu de la place, se dresse un obélisque dont les Arlésiens sont très fiers. Il est petit, et ne porte aucun signe hiéroglyphique. Mais il est probable qu'il ornait jadis un cirque romain quand Arles s'appelait la petite Rome des Gaules. On l'a trouvé en 1389, enfoncé dans la vase sur les bords du Rhône.

Comme on le voit, la Place Royale ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle nous montre des monuments de toutes les époques, et surtout son merveilleux cloître de Saint-Trophime.

Mais un des grands charmes d'Arles, et qui fait les délices des antiquaires, ce sont ses monuments romains, que l'on conserve, mais que l'on ne restaure pas.

L'origine d'Arles se perd dans la nuit des temps ; mais on sait que du temps de César elle était déjà une grande ville avec une population de cent mille âmes.

Au commencement du quatrième siècle, l'empereur Constantin y séjourna quelque temps et en fit la métropole des Gaules. C'est alors que par reconnaissance elle prit le nom de Constantina.

Plus tard, elle fut conquise successivement par les Goths, les Francs et les Sarrasins. Ces conquêtes,

et les sièges qu'elle eut alors à subir, réduisirent ses monuments en ruines.

A la fin du neuvième siècle, elle devint la capitale du petit royaume d'Arles, qui dura près de trois siècles, après lesquels elle fut érigée en république. Mais cette république subsista à peine cent ans, et la vieille cité changea encore plusieurs fois de maîtres avant d'être réunie à la couronne de France. Les guerres qu'elle eut à subir, et les calamités qui en résultèrent, lui firent perdre pour toujours sa prospérité et son importance anciennes.

Les mieux conservés de ses monuments romains sont les Arènes et le Théâtre. Les Arènes sont plus vastes que celles de Nîmes, et pouvaient contenir jusqu'à vingt-six mille spectateurs. Comme dans celles de Nîmes, on y donne tous les ans des courses de taureaux. Le Théâtre s'élevait tout auprès, et date du règne d'Auguste ; mais il n'en reste plus que cinq portiques, deux colonnes corinthiennes, le *proscénium* et une partie des gradins circulaires. On calcule qu'il pouvait contenir seize mille spectateurs.

Au temps de saint Hilaire, on prit les marbres de ces monuments pour en construire des églises en l'honneur du vrai Dieu. Mais l'époque païenne semble être revenue ; et depuis la Révolution, plusieurs églises d'Arles ont été converties, trois en greniers à foin, une en cabaret, et une autre en salle de danse.

De tous les autres monuments de l'époque romaine, il ne reste plus guère que des vestiges peu

considérables. Je me rappelle avoir cherché le *Palais de Constantin* sur la Place des Hommes, qui fait face à *l'Hôtel du Nord*, où je suis descendu, et avoir constaté, à ma grande surprise, que je logeais en réalité dans le dit palais. Car tout ce qui en subsiste se compose de deux colonnes granitiques et d'une partie de la frise, qui ont été plaquées à l'angle de la façade de mon hôtel.



XI

AIX-EN-PROVENCE.

ON n'a pas tort de vanter le beau ciel de la Provence ; mais je suis tenté de m'en plaindre. Ce ciel est trop pur et je voudrais y voir quelques nuages.

Les troupeaux qui cherchent un peu d'ombre, les vignes qui jaunissent, les oliviers couverts de poussière grise, sont de mon avis et demandent de la pluie. Mais depuis trois ou quatre mois la pluie est ici un bienfait inconnu, et le sol rocailleux et doré brûle sans se consumer sous un soleil de plomb.

Un vent sec et brûlant traverse la Provence, et soulève partout des nuages de poussière d'or, et l'on songe involontairement à cette sécheresse décrite dans l'Ancien Testament, et que le prophète Elie fit cesser.

Tel est l'aspect du pays aussitôt que nous avons quitté Arles et le viaduc jeté sur les marais voisins. Devant nous s'étend une plaine immense, un désert où le sable est remplacé par de petits cailloux roulés ;—c'est la *Crau,* dont le nom se rencontre souvent dans les poésies provençales, et qu'ont sillonnée tous les personnages du charmant poème de *Mireille.*

Une strophe de Mistral l'a décrite ainsi à l'heure du crépuscule :

La Crau était tranquille et muette
Au lointain son étendue
Se perdait dans la mer, et la mer dans l'air bleu :
Les cygnes, les macreuses lustrées,
Les flamants aux ailes de feu
Venaient, de la clarté mourante,
Saluer, le long des étangs, les dernières lueurs.

En traversant tout ce pays si pittoresque et si original, comme en visitant Avignon et la ville d'Arles, les noms de Jasmin, Roumaville, Mistral, Aubanel, Crouzillat, me reviennent sans cesse à l'esprit, et je salue avec bonheur le réveil de la poésie provençale.

Je sais qu'il y a des gens qui veulent tout assimiler, les langues et les nationalités, comme les mesures et les monnaies. Mais si leurs idées triomphaient, si l'assimilation et le nivellement qu'ils rêvent devenaient jamais un fait accompli, la terre ne serait plus dans l'univers qu'une petite province pleine d'ennui. Aujourd'hui on s'imagine que la terre est grande, et c'est une douce illusion ; mais le jour où on la mesurera comme on mesure son jardin, la vie ne sera pas gaie.

Non, il faut de la variété dans les langues comme dans les couleurs des pavillons, comme dans les bruits de la nature, comme dans les chants des oiseaux.

La langue du pays, c'est la chaîne éternelle
Par qui sans effort tout se tient ;
Les choses de la vie, on les apprend par elle,
Par elle encore on s'en souvient.

La Crau était jadis un golfe, où le Rhône et la Durance ont charié leurs galets, et d'où la mer s'est retirée. Au milieu de cette plaine aride, s'élèvent pourtant quelques villages souriants, comme des oasis. Nous les traversons, et nous retombons dans le désert.

Par degrés cependant, le paysage devient plus riant, et nous voyons reparaître les champs cultivés les bois de figuiers et d'oliviers.

Nous traversons la Touloubre sur un pont viaduc magnifique. Ces ponts de la Provence sont les plus gracieux et les plus pittoresques que l'on puisse voir. Ce sont de vrais monuments d'architecture.

Nous longeons l'étang de Berre, puis des coteaux rocheux couronnés de ruines, et nous entrons dans la vallée de l'Arc. Sur nos têtes se dresse le colossal aqueduc de Roquefavour, avec sa triple rangée d'arches superposées. C'est la ville de Marseille qui a fait cet ouvrage gigantesque, digne des Césars romains, pour amener dans ses murs les eaux de la Durance.

On l'aperçoit de loin à chaque détour de la route, et c'est à regret qu'on le voit disparaître, tant est belle la perspective de ses piliers et de ses arcades. Nous traversons trois fois la petite rivière de l'Arc, et nous arrivons à Aix.

Ce n'est pas cette ville qui m'attire, malgré ses deux mille ans d'existence. Il y a ici quelqu'un qui m'attend, que je n'ai jamais vu, et que je connais beaucoup. Un jour, traversant les vastes mers, nos voix se sont rencontrées et se sont trouvées d'accord, vibrant à l'unisson. Ainsi naquit notre amitié, qui pendant des années n'a pu s'exprimer que par lettres ; mais cette expression en vaut une autre, et quand nous nous sommes vus, M. Claudio Jannet et moi, nous étions de vieux amis.

Il était à la gare avec sa voiture, et nous avons traversé Aix pour nous rendre à Pont-de-l'Arc, qui est le nom de sa résidence, à un demi-mille de la ville.

Pont-de-l'Arc a l'aspect d'un château. C'est un bloc massif de pierre, à trois étages, flanqué de deux ailes, ombragé d'ormes et de platanes. Devant la façade sourient au soleil des plates-bandes fleuries et une jolie pièce d'eau. Sur les côtés des champs de vignes ; en arrière des arbres fruitiers, cognassiers, citronniers, figuiers, et au fond, comme repoussoir, un sombre bouquet de pins parasols.

C'est ici que mon excellent ami vient se reposer pendant l'été des fatigues de l'enseignement qu'il donne pendant l'hiver à l'Institut catholique de Paris. Entouré de ses enfants, de sa femme et de sa mère, deux personnes d'une rare distinction, il y mène la vie du gentilhomme chrétien ; mais j'ai eu tort de dire qu'il s'y repose. Sa chambre d'étude est là, comme à Paris, emcombrée de livres et de paperasses, et c'est toujours avec peine qu'il s'en

arrache pour aller aspirer quelques bouffées de la brise embaumée qui passe.

Il exerce ici, comme à Paris, une généreuse hospitalité, et mesdames Jannet font les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite. J'y ai fait la connaissance de M. de Ribbe, si bien connu au Canada par ses magnifiques travaux sur la famille, et de MM. de Montval et de Magalon, deux hommes distingués que j'ai revus plus tard à Rome.

Nous occupons deux vastes chambres au premier. A côté de la mienne s'ouvre la chapelle, et nous y entendons la messe le lendemain matin, dimanche, M. Jannet lui-même sert la messe, les Dames y communient, et tous les serviteurs et les enfants, jusqu'au bébé, âgé de quatre mois, y assistent.

O France, que tu redeviendrais bientôt une grande nation si toutes les familles recouvraient cette foi et ces pratiques religieuses des anciens jours !

Je garde le souvenir des trois journées charmantes que nous avons passées sous ce toit, et qui nous ont paru si courtes. Nous étions bien loin du pays natal ; il y avait longtemps que nous voyagions de ville en ville, et cet intérieur paisible et heureux nous redonnait les jouissances de la vie de famille. Aussi les adieux furent-ils pénibles. (1)

Aix est une jolie petite ville, siège d'un archevêché, d'une cour d'appel, d'une académie et de facultés de théologie, de droit et des lettres.

(1) A mon retour d'Italie, j'ai trouvé M. Jannet à Paris.

Il n'y reste presque rien des monuments de l'époque romaine ; mais le moyen-âge s'y retrouve dans plusieurs églises et autres édifices. Les antiquités intéressantes sont presque toutes au musée.

Ses principales églises sont : la cathédrale de Saint-Sauveur, qui date du XIIIe siècle et qui est fort originale, les trois nefs qui la divisent appartenant à trois styles différents ; saint Jean de Malte, style gothique, renfermant les tombeaux des comtes de Provence ; sainte Marie Madeleine, style Renaissance, avec des proportions grandioses.

La ville nouvelle possède de larges avenues ombragées, de belles places et d'élégantes fontaines. Elle est solitaire, d'un aspect grave et mélancolique. Il semble que les maisons bien bâties qui bordent ses belles rues, où l'herbe pousse, ne sont pas habitées.



AU PAYS DU SOLEIL

AU PAYS DU SOLEIL

I

MARSEILLE.

DEPUIS que nous avons quitté Toulouse, nous voyageons véritablement dans le pays du soleil ; mais ce titre me semble plus spécialement convenir au littoral de la Méditerranée. Cette mer étincelante, plus bleue que le firmament, est un vaste miroir où le soleil le soleil se reflète et qui double ses rayons.

La Méditerranée et la Mer Rouge forment aujourd'hui un canal immense qui sépare l'Europe et l'Asie de la terre Africaine. Ce canal a deux portes, Gibraltar et Suez, et l'Angleterre en est maîtresse.

Si la France n'était pas en révolution depuis un siècle, elle n'aurait pas négligé sa politique extérieure, et elle se serait emparée de ces deux clefs de la Méditerranée. Elle était mieux placée qu'aucune autre puissance pour faire cette conquête. Elle a des ports superbes de tous les côtés, sur la Manche, sur l'Atlantique et la Méditerranée. En même temps, elle a sur l'autre rive l'Algérie et la Tunisie.

Avec tous ces avantages, elle a été impuissante, et les Anglais, déjà maîtres de Gibraltar, sont allés sous ses yeux mettre la main sur la porte de l'Orient et y poser une serrure. Pourquoi donc les Français ont-ils percé cet isthme ? Pour faire plaisir à l'Angleterre qui en avait besoin !

Mais qu'importe à la France ? Il s'agît bien de l'Orient en vérité ! Que ces vastes contrées tombent en ruines, et que les autres puissances s'en partagent les débris, qu'est-ce que cela fait à la France ? Pour elle la question n'est pas là. Le cléricalisme, voilà l'ennemi qu'il faut combattre ! C'est de ce côté qu'elle doit porter la guerre ! O pitié !

C'est en longeant les quais de Marseille que je fais ces réflexions.

Marseille est surtout un port, la grande ville maritime de la France, la métropole de la Méditerranée, et la vraie supériorité de la Cannebière, c'est de conduire à un port qui n'a pas de rivaux.

J'ai vu Liverpool et Portsmouth ; ils ne sont pas comparables à Marseille. Et quel différence entre le ciel brumeux de l'Angleterre et ces bords de la Méditerranée illuminés de soleil ! Quel contraste entre les flots ternes et capricieux d'une mer que les marées tourmentent autant que les vents, et ces ondes d'azur qui n'abandonnent jamais leurs rivages !

Les pavillons de toutes les nations flottent dans le port de Marseille. L'Orient grec et turc lui envoie ses richesses ; et de nombreux navires vont distribuer les produits de la France sur les côtes de l'Afri-

que et de l'Asie. Le port est spacieux, bien abrité, et fortement défendu.

Le château d'If en ferme l'entrée, et si j'en juge par l'apparence qu'il a du rivage, c'est une fière sentinelle. Mais il y en a une autre qui la domine, qui voit plus loin, et de plus haut. Celle-ci n'a pas de canons, ni de carabines ; mais c'est une garde vigilante, qui regarde à la fois, la mer, le port et la ville, et qui ne s'appelle pas en vain Notre-Dame de la Garde.

La nouvelle chapelle consacrée sous ce vocable, à la Mère de Dieu, s'élève au sommet d'une colline très haute, et présente l'aspect le plus pittoresque. C'est un des oratoires les plus fréquentés du midi de la France, et l'artiste qui l'a bâti porte un nom prédestiné, M. Espérandieu. La chapelle est flanquée d'un fort, ou plutôt elle est assise dessus, et l'on y arrive par un long escalier de pierre. Un élégant clocher percé d'arcades et orné de colonnettes la surmonte, et porte bien haut dans les airs une statue de la Vierge.

Les revêtements intérieurs sont en marbre de Carrare, mais disparaissent presque entièrement sous les milliers d'ex-voto qu'on y a suspendus.

Je n'ai rencontré nulle part, excepté à Naples peut-être, un point de vue plus admirable que celui qu'on peut avoir des hauteurs de Notre-Dame de la Garde. Toute la ville est à vos pieds, et vous en entendez monter les bruits divers comme une rumeur confuse. Du même coup d'œil vous embras-

sez le port avec ses bassins immenses, ses quais, que l'on étend sans cesse, et qui ne suffisent jamais, et sa forêt de mats où flottent des pavillons de toutes couleurs.

Le spectacle grandit encore si vous faites un demi-tour à gauche; car alors rien ne vient plus borner votre horizon. C'est la mer s'étendant à perte de vue, tantôt polie comme une mosaïque brillante, tantôt hérissée de crêtes écumeuses, mais conservant toujours son azur illuminé de soleil.

Au pied de la colline de Notre-Dame de la Garde, non loin du port, se dressent de hautes tours carrées, percées de quelques rares fenêtres ogivales, et couronnées de créneaux comme un château-fort. C'est l'église de Saint-Victor, la plus ancienne de Marseille, reste de l'abbaye du même nom, fondée au Ve siècle. Nous en visitons les catacombes, dans lesquelles, suivant une tradition fort respectable, aurait été enterré saint Lazare, le ressuscité de Béthanie, et le premier évêque de Marseille.

En longeant le port, nous atteignons, après une promenade pleine d'intérêt, le quai de la Joliette; et nous nous trouvons en face de la nouvelle cathédrale, qui n'est pas encore complétée. C'est une basilique aux vastes proportions, couronnée de plusieurs dômes de formes variées, et qui promet d'offrir un magnifique coup d'œil aux marins rentrant au port.

Mais le vrai centre de Marseille, c'est la Cannebière, et nous y revenons par la rue de la République,

qui est une des plus larges de la vieille ville, mais qui a été tout récemment percée. Tournant le dos au port, nous remontons la Cannebière, que les Marseillais ont tant vanté et dont les Parisiens se sont tant moqués. En vérité, elle ne mérite ni tant d'éloges ni tant de railleries. C'est une grande avenue bordée de beaux hôtels, de magasins élégants, de larges trottoirs, et, comme on l'a très bien dit, c'est une porte ouverte sur la Méditerranée.

Les rues les plus importantes de la ville nouvelle y aboutissent, ou s'en élancent, et l'une des plus belles promenades que l'on puisse faire est celle qui s'étend presque en droite ligne, par la Cannebière, les Allées de Meilhan et le boulevard de Longchamp, jusqu'au palais des Arts.

Je n'ai pu taire mon admiration quand je me suis trouvé en face de ce monument si original, si élégant, et dont le site est incomparable. Il forme un hémicycle de constructions ornées de pilastres, de chapiteaux et de colonnes, mesurant plus de quatre cents pieds de façade, et présentant le plus harmonieux ensemble. Au fond de l'hémicycle s'élève un pavillon très élégant, flanqué d'une colonnade, auquel on arrive par deux larges escaliers de pierre. De la base de ce pavillon s'élance une fontaine abondante, comme les grandes fontaines de Rome, et ses eaux limpides, descendant en cascades entre les deux vastes escaliers, vont se perdre sous un partere émaillé de fleurs. Un groupe de statues représentant la *Durance*, qui l'alimente, sert de couronnement à la fontaine, tandis qu'à ses pieds veillent, sur des piliers de pierre,

comme pour défendre l'entrée du palais, deux lions, un tigre et une panthère.

A l'intérieur du palais de Longchamp sont installés des musées de peinture, de sculpture, d'histoire naturelle et d'antiques. Ces collections sont peu considérables, mais intéressantes.

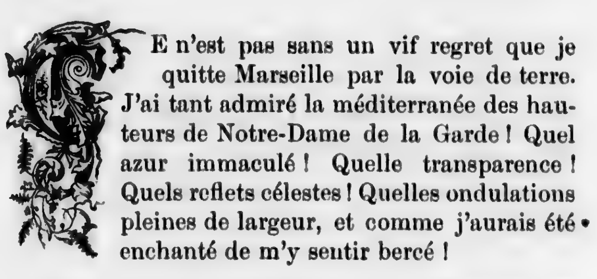
Outre la promenade de Longchamp et le jardin Zoologique, qui s'étend en arrière du palais, les Marseillais ont encore le *Prado*, très belle avenue qui traverse une partie de la ville, et qui se prolonge entre deux rangées de villas jusqu'aux bords de la mer.

C'est là que vous rencontrez, dans la belle saison, surtout le dimanche, dans des tilburys élégants, les nombreux parvenus de Marseille, et bien des enfants prodigues qui ne parviendront jamais.



II

EN CHEMIN DE FER.



CE n'est pas sans un vif regret que je quitte Marseille par la voie de terre. J'ai tant admiré la méditerranée des hauteurs de Notre-Dame de la Garde ! Quel azur immaculé ! Quelle transparence ! Quels reflets célestes ! Quelles ondulations pleines de largeur, et comme j'aurais été enchanté de m'y sentir bercé !

Mais il a fallu m'arracher à ces séductions, et m'encaisser dans un compartiment de chemin de fer. La route circule au milieu de collines couronnées de bastides, et bientôt elle commence à gravir la pente qui va la rapprocher des montagnes.

Déjà le *Gardelaban* se dessine à l'horizon, et, comme disent les provençaux, puisqu'il n'a pas de chapeau sur la tête,—c'est-à-dire des nuages,—nous aurons du beau temps. Les paysages les plus variés se succèdent sous nos regards. Tantôt c'est une petite ville suspendue aux flancs d'une colline ; tantôt ce sont de vertes montagnes cachant mal dans leurs replis les ruines d'une abbaye ou d'un château-fort ; ici nous franchissons un long tunnel, et nous nous rapprochons de la mer, où nous apercevons le cap *Canaille*, que les marins n'ont pas dû baptiser ainsi

sans raison ; là nous traversons une vaste plaine, et nous voyons se profiler, au pied d'un promontoire, quelques massifs d'anciennes constructions.

Plus nous courons, et plus la nature devient accidentée. Des courbes nombreuses, des ponts-viaducs, des remblais énormes, des tunnels, et encore des tunnels, des torrents desséchés, des monts aux formes étranges coupés de gorges profondes, de grands bois d'oliviers que le soleil a brûlés et que la poussière a couverts d'un voile gris, de gracieux coteaux, quelques jolies villas ayant des cimes lointaines comme repoussoir, tel est le spectacle qui finit par lasser notre curiosité.

Voici Toulon avec ses forts, ses arsenaux, son bagne, sa rade et ses vaisseaux de ligne. C'est ici que Napoléon révéla à la France son génie militaire, et fit ce siège qui est resté célèbre.

Sauf quelques jolis point de vue, la route n'offre plus rien de remarquable jusqu'à Fréjus, célèbre par ses monuments antiques.

On sait que sa fondation remonte à la plus haute antiquité, et que l'empereur Auguste la dota de monuments dont on admire aujourd'hui les ruines. Tout près du bord de la mer, est bâti Saint-Raphaël, où débarqua Bonaparte revenant d'Egypte, et où M. Alphonse Karr cultive aujourd'hui les fleurs—en même temps que les Guêpes.

Les tunnels deviennent plus fréquents et plus longs ; c'est qu'il n'y a plus assez d'espace entre les Alpes maritimes et la mer, et, comme une taupe gi-

gantesque, le train se perce une issue sous les promontoires.

Tout à coup, au sortir d'un souterrain, nous découvrons une baie charmante, et dans le fond de cette baie une jolie ville échelonné sur le versant d'une colline.

C'est Cannes.

On a beau décrier la terre et l'appeler une vallée de larmes, il faut convenir qu'il y a encore dans cette vallée de fort beaux endroits, et que Dieu, en définitive, n'a pas trop mal fait son œuvre.

Si les montagnes conviennent aux poumons sains, aux estomacs robustes, à tous ceux qui aiment l'air vif et pur et les grands vents, elles forment aussi par leurs sinuosités des abris tranquilles et chauds pour les voyageurs frileux et les tempéraments affaiblis. Elles cachent dans leurs plis des nids ensoleillés, où les vents froids du nord n'arrivent jamais, et que la Flore méridionale embaume.

Telles sont ces villes du littoral que nous allons traverser, Cannes, Nice, Monaco, Menton et San-Remo. Au nord les Alpes, à l'est les Apennins, protègent ce pays du soleil, et l'abritent contre les vents glacés et humides qui emportent sur leurs ailes tant de rhumes et de névralgies.

C'est le jardin de la Provence et de l'Italie, et quand vous vous égarez dans les campagnes fortunées qui avoisinent ces villes, vous croyez avoir re-

trouvé l'antique Eden. Les maisons sont enfoncées dans des bosquets d'orangers, et les routes solitaires, bordées de tubéreuses, de cactus géants et d'aloès énormes, ressemblent aux allées d'un parterre.

Cannes grandit à vue d'œil depuis que les anglais, à la suite de Lord Brougham, l'ont choisie comme résidence d'hiver. Elle n'a pas de monuments, mais quelques châteaux et des villas gothiques, italiennes, mauresques s'élevant en amphithéâtre sur les coteaux boisés. Le *château des Tours* de M. le Duc de Vallombrosa, le *château Eléonore Louise*, que Lord Brougham a bâti en 1834, les villas *Victoria, St-Georges* et quelques autres, sont dignes d'être visités.

L'architecture en est jolie ; mais ce qui en fait le charme principal, ce sont les paysages riants, les bosquets et les jardins qui les entourent, et les points de vue incomparables qu'ils ont sur la mer transparente et lumineuse.

Le plage de Cannes est des plus agréables pour les baigneurs, et son climat, que le mistral ne vient jamais gâter, est un des plus doux et des plus sains que l'on puisse trouver sur les rivages de la Méditerranée.

À partir de Cannes, la voie s'élève un peu et rentre dans les montagnes. Les paysages grandissent, et les beautés se multiplient. Bientôt nous passerons aux pieds de Grasse, perchée à mi-hauteur du Rocavignon, nous redescendrons à la mer pour admirer le golfe Jouan et la vieille petite ville d'Antibes, et nous nous arrêterons enfin à Nice, *Nizza la Bella*.

En attendant, jetons un regard à l'intérieur de notre voiture.

Les compartiments de première ressemblent à des écrins ; mais il va sans dire que les bijoux, enfoncés dans leurs stalles capitonnées en drap bleu, sont plus ou moins précieux.

Ceux qui reluisent à nos côtés sont un couple intéressant, venant de notre mère-patrie, et ne parlent que la langue d'Albion.

La femme est jeune, jolie et d'une santé florissante ; mais le mari a le double de son âge, et à peine la centième partie de sa santé. Il geint, tousse, crache et se plaint sans cesse. Il a les jambes enveloppées dans des couvertures, et la gorge dans des flanelles—ce qui ne l'empêche pas de grignotter quelques friandises dont ses paniers sont remplis.

Quand il ne grignotte pas, il grogne, contre l'air, le soleil, la chaleur, la lenteur du train, mais surtout contre sa femme, qui fait mine de ne pas l'entendre, ou qui se mord la langue pour ne pas parler. Femme héroïque !

Pendant quelque temps, le mari sommeille. A son réveil, la jeune femme a le malheur de lui dire qu'il a dormi ; il entre en fureur. " Oser me dire que j'ai dormi quand il y a trois mois que je ne dors pas ! "

Il faut avouer que c'est vexant. Mettez-vous à sa place ; parce qu'il a la faiblesse de fermer les yeux après trois mois d'insomnie, sa femme *ose* lui dire qu'il a dormi, comme pour lui retirer la compassion

due à ses souffrances. Et quand un anglais a dit *to dare*, il n'entend plus badinage.

La femme murmure quelques mots entre ses dents serrées, et se retourne brusquement vers la fenêtre. Je lui jette un coup d'œil : la mauvaise humeur et ses lèvres serrées lui ont donné dix ans de plus.

Le mari, qui a eu un accès de bile, se radoucit—comme font généralement tous les maris en pareil cas—et après un silence prolongé, il veut dire à sa femme quelque douceur, pendant que le train stationne à la gare d'Antibes :

—*Margaret, look at that fine horse.* Margaret regarde le fond de la voiture.

—*Margaret, look at that fine horse.* Magaret examine la soie des coussins.

Le mari répète la même phrase d'un ton qui commande l'attention.

La jeune femme fronce le sourcil, plisse sa jolie bouche, et dit sans regarder.

Let me alone, I don't care for your horse.

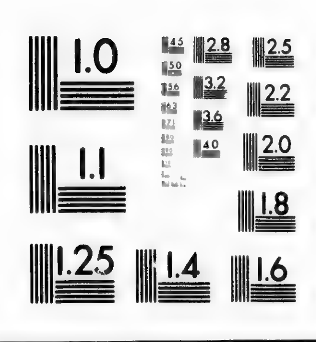
Le pauvre malade prend feu, et se penchant vers sa femme devenue très nerveuse, il lui glisse dans l'oreille, en grimaçant, cette phrase que la galanterie française me blâmerait de traduire : *Ah ! you would like to be a horse to jump over the fence !*

Margaret fait un bond et change de siège.

Suit un long silence... et le vieillard calmé mord dans une orange. Je m'enfonce moi-même dans ma stalle, et je me représente l'hiver délicieux que ce couple heureux va passer à Nice, et le désespoir de cette jeune femme si la maladie allait augmenter et la rendre veuve.



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



III

NICE.

VOTRE hôtel est enfoncé dans un massif d'eucalyptus en fleurs, et de vers tamarins, à travers lesquels brillent ça et là, comme les pommes des hespérides, les citrons et les oranges.

Les parfums qui s'exalent des pins, des eucalyptus et des arbousiers, imprègnent l'air de je ne sais quel fluide qui vous énerve. Etendez-vous sous ces ombrages, et vous serez pris de langueur ; une espèce de somnolence vous envahira, et votre esprit n'aura plus l'énergie de vouloir, si toutefois il conserve la force de penser.

Mais si vous sortez de cette ombre, vous serez ébloui par ce soleil, qui flamboie au milieu de l'imperturbable sérénité du ciel. Traversez le torrent du Paillon, qui sépare la nouvelle Nice de l'ancienne, et tournez à gauche, où le *Jardin public* vous invite. Comptez ces palmiers de toutes formes et de toutes tailles, ces myrtes aux petites fleurs timidement cachées dans les feuilles, ces arbustes et ces bouquets de toutes couleurs qui parfument les allées et les charmilles.

Quand vous aurez joui de ce spectacle, et respiré ces parfums, vous écouterez un bruit harmonieux dont vous voudrez savoir la cause.

Traversez alors le jardin dans toute sa longueur, et vous allez découvrir d'où vient cette harmonie, qui grandit à mesure que vous avancez, et qui devient plus distincte. Ce ne sont ni des voix humaines, ni des instruments de musique. Ce n'est pas le vent qui chante dans les palmiers ; ce n'est pas le torrent qui murmure dans les cailloux de la grève ; c'est la mer.

La mer ! la grande cantatrice qui lance vers les cieux les ondes sonores de ses éternels concerts. Ses vagues s'ouvrent comme des lèvres qui sourient, et mêlent dans un rythme inimitable leurs accords toujours les mêmes et qui ne lassent jamais.

Sur la grève s'allonge la *promenade des Anglais*, route admirable qui manque un peu d'ombrages, mais que ses bords fleuris embaument. Quelle jouissance de s'y promener lentement à l'heure du soleil couchant ! D'un côté c'est la mer, dont l'azur est d'une transparence incomparable ; de l'autre ce sont les façades blanches et roses des superbes villas que les millionnaires de tous les pays viennent s'y bâtir. Au-dessus, c'est le firmament éblouissant et pur, prenant vers l'orient une teinte légèrement violette, et découpé à l'horizon lointain par les sommets neigeux de l'Estérelle, auquel les rayons du soleil couchant donnent l'éclat du vermeil.

Cette plage charmante s'appelait jadis la *Baie des Anges*. N'est-il pas singulier que les anges aient été remplacés par les anglais, que leur apôtre primitif, saint Augustin, avait aussi nommés anges ?

Mais toutes les nationalités sont aujourd'hui représentées à Nice, dont la population est très hétérogène. Il vient ici des gens de tous les pays, les uns pour leur plaisir, les autres pour leur santé. C'est-à-dire ceux-ci pour retrouver les forces qu'ils ont perdues, et ceux-là pour perdre celles qui leur restent.

Au milieu des dyspeptiques, des phtisiques, des anémiques, qui cheminent lentement au soleil en aspirant avidement l'air pur que la brise apporte, les enfants prodigues, les femmes du grand monde, les viveurs de tout âge, courent, volent à leurs amusements, avec un empressement qui témoigne de la rapidité des jours.

De gais équipages montent et descendent, emportant des femmes souriantes, qui laissent voltiger à la hauteur de leurs épaules les rubans et les dentelles de leurs toilettes éclatantes. Des files de cavaliers galoppent sur les bords de la promenade, accompagnant de jolies amazones aux joues empourprées. Mais quand la nuit arrive, les invalides fuient l'humidité de l'air, la fraîcheur de la mer, et se confinent dans leurs chambres à peine éclairées, pour n'en sortir que lorsque le soleil y rentrera.

Pour les jouisseurs, au contraire, la nuit est encore le temps de la joie. Les courses, les régates, les bains, le billard, ont pris le jour. Mais le soir les théâtres s'ouvrent, les salons s'illuminent, les cafés se remplissent, et la joie éclate partout. On rit, on chante, on danse, on mange, on boit, on use enfin sa santé de toutes manières, sans songer qu'après quelques années peut-être, on reviendra, amaigri et sans couleurs,

boire quelque tisane au lieu même où l'on a vidé tant de verres de punch.

Si l'on veut avoir un coup d'œil vraiment féerique, il faut monter au *Vieux Château*—dont il reste à peine quelques ruines. On y arrive par des allées sinueuses bordées d'agaves, de cactus et d'aloès, qui poussent en cet endroit comme le chiendent sur nos terres. Du haut de la plate-forme qui couronne le monticule, et qui s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus de la mer, vous verrez se dérouler sous vos regards, un panorama magnifique. A gauche, au pied du promontoire, une jolie rade à demi fermée par un môle; à droite une grève de sable et de gravois s'étendant à perte de vue du côté de l'ouest; en face, la mer venant battre le môle en mugissant, et bordant la Promenade des Anglais d'une dentelle d'écume.

Au nord-ouest, entourant presque le *Vieux Château*, la Nice Ancienne, qui, comme toutes les vieilles villes du littoral, fut fondée par les Phocéens, et qui a bien des fois changé de maîtres. Là naquirent Masséna et Garibaldi. Du même côté, mais au delà du Paillon, la Nice nouvelle étalant ses longues rangées de villas et d'hôtels aux vives couleurs blanches, roses, orange et lilas. C'est la vraie Naïade antique, dont la Méditerranée vient baiser les pieds, et que les anglais ont voilée à demi de palmiers et de lauriers roses. Pendant que les montagnes rangées en hémicycle derrière elle, secouent sur ses épaules les fleurs de leurs jardins, les palmiers balancent légèrement sur son front leur larges éventails.

J'ai voulu juger du théâtre de Nice, je suis allé en

tendre *Alice de Nevers*, opéra comique de M. Hervé. La morale dominante de la pièce est dans ce couplet qui revient souvent :

Il faut boire à plein verre :
Voici le temps des amours,
Plus la vie est légère,
Et plus les maux en sont courts.

Paroles et musique, tout m'a paru fort médiocre, mais le succès a été immense. M. Hervé lui-même dirigeait l'orchestre, et ses amis lui ont fait une ovation. A tout instant, de nouvelles couronnes lui étaient apportées, et quand le rideau tomba, l'auditoire exigea qu'il fût relevé pour acclamer une dernière fois l'auteur.

A la porte du théâtre, je passai près d'un groupe d'amateurs qui discutaient le mérite de l'œuvre ; et l'un d'eux résuma le débat en disant : enfin, le public est content, les acteurs sont contents, l'auteur est content, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; mais cela n'empêche pas que c'est de *l'insenséisme.*

Quand je revins à mon hôtel, la lune descendait au pas de course des hauteurs de la coupole céleste, et dans le firmament brun se groupaient à ses côtés, de petits nuages qu'on aurait pris pour un troupeau de brebis blanches paissant tranquillement dans les pâturages infinis.

Ce spectacle me rappela une ballade du charmant

poète provençal, Mistral, dans laquelle revient sans cesse ce refrain :

La luno barbano
Débano
De lano

La lune spectrale—dévide—de la laine.

C'était bien cela. La lune, fuseau énorme, semblait dévider de la laine en tournant au milieu de toutes ces toisons éclatantes.



IV

MONACO.

COMMENT vous décrirai-je ce royaume en miniature, le plus pittoresque et le plus charmant que l'on puisse voir ? Mon embarras est extrême.

Un peintre pourrait jeter sur la toile cet admirable paysage, grâce aux ressources de la perspective et de la variété des couleurs, et quand son pinceau aurait mis en relief toutes ces beautés, il n'aurait plus qu'à vous dire : voilà, regardez !

Mais je ne suis pas artiste, et c'est avec des paroles que je dois vous peindre cette jolie petite ville, perchée sur un promontoire taillé à pic. Vous dirai-je que ce plateau superbe, dont les flancs escarpés sont battus par la mer de trois côtés, et qui s'adosse aux Alpes Maritimes, ressemble au viel Atlas portant le monde sur ses épaules ? Vous représenterai-je ces bords de la Méditerranée comme une ligne de fortifications naturelles, et Monaco comme un bastion avancé, destiné à porter quelque batterie formidable ?

Mais ces images sont absolument insuffisantes à reproduire le tableau que j'ai sous les yeux. Disons donc simplement que Monaco est bâti sur un véri-

table quai naturel, fait d'un seul bloc de pierre, s'élevant à plus de deux cents pieds au-dessus de la mer, et s'y avançant à plus de mille pieds du rivage. Mais le rivage est un mont cyclopéen qui s'appelle la Tête-de-Chien.

Je soupçonne quelques aventuriers de la mer d'avoir trouvé cette ressemblance et ce nom. Ils ont dû observer alors que ce chien tire la langue et la plonge dans l'eau limpide pour se désaltérer, et ils se sont dit que cette langue de pierre conviendrait admirablement aux assises d'une ville et d'un château-fort.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trouver un meilleur observatoire que cette plate-forme inondée de soleil pour admirer la beauté de ces plages incomparables. Trois ruelles courent de la gare, qui est au bas de la Tête-de-Chien, jusqu'à l'extrémité du promontoire, et vous conduisent à une terrasse suspendue sur l'abîme, et planté de pins, de cyprès, de palmiers, de poivriers, de lauriers et de figuiers.

De là le regard s'étend à perte de vue sur la mer, bleue comme un lapis-lazuli. A gauche, une rade charmante est creuzée dans la montagne, et protégée du côté de l'Est par un autre promontoire admirable, où s'élève Monte-Carlo. D'élégants esquifs et quelques voiles blanches sillonnent en ce moment les gracieuses ondulations de la baie.

Du côté de l'Ouest la plage offre la perspective la plus variée de promontoires escarpés, d'anses de sable, de villages coquets se mirant dans la mer, et de collines boisées, émaillées de blanches villas.

Le Palais de Monaco mérite une visite.

La Tour de la grande façade, couronnée de créneaux, la Cour d'honneur avec ses murailles peintes à fresques, une suite de salons assez richement ornés, la chapelle Saint-Jean-Baptiste, décorée de marbres, de dorures et de mosaïques, attirent l'attention et les éloges des visiteurs.

Mais les jardins sont d'une splendeur vraiment féerique, et les murailles des fortifications disparaissent sous les fleurs. Aussi bien, n'est-elle pas en humeur de faire la guerre la principauté de Monaco. Elle a des bastions formidables, mais les géraniums et les aloès les ont escaladés et pris d'assaut ; ils en remplissent les fissures et en disjoignent les pierres. On y voit des canons, mais ils sont en bronze doré : des objets d'art, et il n'y a pas de canonniers.

J'y ai vu des grenadiers superbes ; mais ils ne portaient que de belles grenades rouges qui m'ont fait venir l'eau à la bouche.

Le prince de Monaco a une armée cependant, composée de cinquante hommes ! Je suppose que dans ce nombre il y a un général-en-chef, plusieurs autres généraux et de nombreux officiers, et je me demande combien il reste de simples soldats. Voilà mon idéal d'une armée permanente. Je ne rêve pas la paix universelle, qui est absolument impossible, mais je regrette souvent que les emplois militaires ne soient pas des sinécures.

L'administration du prince est proportionnée à son armée, et il me semble que ce petit peuple doit être

bien heureux. Il a sous les pieds un paradis terrestre, sous les yeux une mer pleine de séductions, et sur la tête un ciel éclatant. Quels parfums embaument l'air ! Quelle brise court sur les eaux ! Quels reflets colorés partout !

Imaginez-vous qu'en janvier, alors que nous grelottons sous nos épaisses fourrures, les fenêtres des maisons sont ouvertes ici, et les femmes se promènent sans manteaux, avec des ombrelles sur la tête !

Ah ! le soleil peut bien être parcimonieux chez nous ; il gaspille ici ses splendeurs, il féconde ici jusqu'aux rochers et leur fait produire des fleurs.

Mais toute médaille a son revers, et quand vient l'été il n'y a plus que les cigales qui continuent d'aimer le soleil et de chanter ses ardeurs. Les hommes dorment le jour et veillent la nuit. Les rayons du soleil ne les charment plus, et ils préfèrent les becs de gaz et le trente-et-quarante. Le voisinage de Monte-Carlo trouble le sommeil et le bonheur de Monaco.

En longeant la plage de la rade, nous laissons à droite les grands établissements de bains de Monaco, à gauche les nouveaux hôtels et les villas de la Condamine, et nous atteignons par une pente assez forte le plateau de Monte-Carlo.

C'est ici que M. Blanc a bâti une immense maison de jeu, un grand café et un hôtel. Une belle place carrée, ornée de jets d'eau, sépare les trois établissements : au sud le Casino, à l'est le café, et à l'ouest le Grand-Hôtel de Paris. On y accourt de Nice, de

Cannes, de Menton, de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, des bouts du monde. Le jeu est le démon de ce pays, et les millions tombent comme par enchantement dans la caisse de M. Blanc.

De pauvres diables y viennent engouffrer en quelques minutes leurs économies de plusieurs années. Des mères y viennent exposer au hasard de la roulette l'héritage de leurs enfants. Des fils de familles y viennent fondre en quelques années le patrimoine qui a coûté à leurs pères tant de labeurs et de veilles.

C'est une passion, un entraînement, un vertige. Pendant qu'un orchestre de quatre-vingts musiciens remplit vos oreilles d'harmonies enivrantes, les tapis verts tout resplendissants d'or fascinent vos yeux, et les roulettes, tournant sans cesse, finissent par faire tourner la tête des joueurs.

J'ai vu quelqu'un s'approcher d'une table de jeu, tout pâle et enfiévré, et y perdre 20 000 francs, sans avoir pris le temps de s'asseoir. On m'a nommé un prince Russe dont la déveine a duré deux saisons, et lui a fait perdre une fortune de quelques millions. M. Blanc héberge actuellement sa famille au Grand Hôtel de Paris, en attendant que le prince ait pu se créer de nouvelles ressources.

Il va sans dire que M. Blanc réalise de beaux bénéfices, et l'on assure qu'ils se sont élevés l'année dernière à dix millions. C'est un joli denier comme revenu.

Aussi bien, le prince de Monaco n'est ici qu'un

prince ; mais M. Blanc est le roi, et d'autres princes lui font la courbette sans déguisement. Une de ses filles est fiancée au prince Radziwill, et l'autre, dit-on, à un prince de Bourbon des Deux-Siciles. Elles apporteront en dot une quinzaine de millions chacune.

M. Blanc est d'ailleurs un roi généreux, qui fait restaurer les fresques du Palais, qui bâtit des églises (protestantes et catholiques), qui construit des quais, macadamise des chemins, les ombrage de lauriers roses, et fait enfin construire une route carossable sur la grève de Monaco à Nice. Ce dernier travail lui coûtera près d'un million ; mais il amènera à son tapis vert des Anglais et des Russes qui lui en verseront dix fois autant. O fascination de l'argent !

A part le grand salon de jeu, il y a au Casino une magnifique salle de concert, et une vaste chambre de lecture où j'ai compté près de trois cents journaux. Je n'en ai vu aucun du Canada, hélas !

Le concert du soir a été très beau ; mais sans attendre la fin je suis entré au salon de jeu. Assis dans un fauteuil, je me suis contenté de regarder jouer, en me rappelant ces vers de Musset :

" Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance,
Derrière ces pilliers, dans cette salle immense
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hazard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,

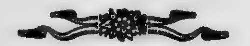
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
....

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire ;
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirais-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guère.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient tout ivres de lumières,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau,
Ces mains rudes, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les mûrs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !



V

UN RÊVE.

JE décris, je décris, je décris. Que voulez-vous? C'est le seul moyen de rendre mes impressions au pays du soleil. Ce sont les yeux qui jouissent ici, et la nature y semble prodiguer ses beautés pour leur plaisir. Les hommes sont rejetés tout à fait dans l'ombre ; on ne les regarde même pas. Les montagnes, les bois, les fleurs, la mer, avec leurs aspects variés à l'infini et leurs incomparables perspectives, voilà ce qui absorbe l'attention, et quand on ne tient pas le pinceau il faut bien recourir à la littérature descriptive.

De Monaco à Gènes serpente sur les sommets la fameuse *Route de la Corniche*, que je voudrais bien parcourir en diligence. Mais la locomotive est là qui m'appelle en rugissant, et j'ai beau la trouver horrible, il faut bien lui reconnaître le mérite d'aller vite, et le temps est si précieux. Je remonte donc en chemin de fer, bien à contre-cœur.

La voie continue de longer les rivages de la Méditerranée, qui sont ici les plus pittoresques et les plus beaux que l'on puisse voir. De distance en distance les Alpes allongent leurs pieds gigantesques et les plongent dans la mer, formant ainsi une succession

de caps et de baies, autour desquels le chemin court en zigzags. Lorsque les promontoires ont des escarpements qui ne permettent pas d'en faire le tour, il passe dessous, et quand nous arrivons au Cap-Martin le train s'élance en mugissant sous une forêt d'oliviers.

Tantôt, comme un grand serpent d'airain, il replie ses anneaux pour gravir une colline, et tantôt il descend au fond d'un golfe de sable, où des hommes, des femmes et des enfants font la pêche avec des filets.

Ici s'écroulent, du sommet d'un roc escarpé, les ruines d'un couvent ou d'un château-fort ; là s'épanouit un village souriant au milieu des platanes, des oliviers et des vignes ; plus loin c'est une gorge étroite au bout de laquelle ondule à perte de vue la nappe transparente de la Méditerranée.

Oh ! que cette mer est belle ! Plus je la vois, plus je l'aime, et il me semble en l'écoutant qu'elle me chante les chansons de mon pays. Je pense à l'immortel Colomb qui est né sur ses bords, et qui l'a sillonnée tant de fois, avant de s'élancer à la recherche de l'Inconnu, au delà de la Mer-Ténébreuse.

Ce souvenir historique en éveille mille autres dans mon esprit.

Il fut un temps où ce grand lac était le centre du monde civilisé. Sur ses rives s'étaient élevées, en face l'une de l'autre, deux villes superbes qui rêvaient la domination universelle—Rome et Carthage. Les deux grandes rivales, riches et puissantes, se regardaient

d'un œil jaloux par-dessus cette mer, qui devint leur champ de bataille. Il fallait que l'une des deux fût détruite : la paix du monde était à ce prix.

C'est la voix de Caton qui s'écria : *delenda est Carthago*, et les Scipion furent les instruments de la Providence dans l'accomplissement de ce programme. La Méditerranée devint une mer romaine.

De combien d'événements elle a été le théâtre ! Que de batailles célèbres y ont changé les destinées du monde depuis Actium jusqu'à Lépante ! Que de flottes et que de marins illustres l'ont sillonnée en tout sens ! Que de naufrages mémorables, outre celui de saint Paul, qui fut un triomphe pour le *Dieu inconnu* qu'il venait prêcher à Rome.

Nous avons dépassé Menton, jolie petite ville bâtie en amphithéâtre sur une pointe peu élevée, qui protège le golfe de la Paix.

La vieille ville grimpe les flancs d'une colline escarpée que couronnent les ruines d'un antique château-fort, et conserve l'aspect d'une cité féodale. Mais la ville neuve s'étend au bord de la mer, et s'y prélasse comme une grande dame en villégiature. Le quartier des étrangers, nommé *Garavan* (gardé du vent), s'allonge sur un quai long de plus d'un mille, et s'adosse à des collines couvertes d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

Nous sommes bien encore ici au pays du soleil, et de toutes parts viennent s'y réfugier les victimes des rhumatismes, des catarrhes et des bronchites. La

brumeuse Albion y vient prendre tous les ans des bains d'eau pure et de lumière.

Le train poursuit sa course, contournant les baies et les falaises, escaladant les collines, s'engouffrant dans les tunnels, qu'il remplit de son horrible fumée, et nous donnant à peine le temps de jeter un regard sur les plus admirables paysages.

Si j'étais riche, et si j'aimais moins mon pays de neige, je voudrais avoir une maison de campagne au bord de cette mer.

Serait-ce à Cannes, au milieu de ces grands seigneurs Anglais qui ont tant de bonnes qualités, et dont les défauts ne sont pas à charge au prochain ? Serait-ce à Nice, où je retrouverais une colonie parisienne fort joyeuse mais un peu folâtre ? Serait-ce à Monaco, à Menton, à San-Remo, charmantes baigneuses qui livrent leurs pieds aux baisers de la mer, et qui portent sur les épaules des manteaux de verdure et de fleurs ?

Je serais fort embarrassé de choisir.

Et cette maison rêvée, à quel endroit précis de la côte la bâtirai-je ? Serait-ce au bord de l'eau, sur la grève, comme les villas de la Promenade des Anglais à Nice ? Ou bien plutôt, ne serait-ce pas en arrière, sur les premiers coteaux des Alpes, au milieu des bois touffus, avec une seule échappée sur la mer bleue qui me sourirait de loin ?

Si c'était sur les rivages de l'Atlantique, je n'hésiterais pas ; car je boude cette mer terrible qui m'a

effrayé et rendu malade. Je l'aimais beaucoup avant de la connaître, et je chantais ses louanges; mais elle a si mal payé ma tendresse que je lui garde rancune. Oui, je m'éloignerais d'elle, et je me placerais sur une montagne afin de ne la voir que de loin et de haut. Je voudrais la voir cependant—ce qui prouve que je ne suis pas entièrement guéri de ma passion pour elle.

Mais c'est la Méditerrannée qui est là devant moi. elle ne m'a fait ni peur ni mal, et je la trouve si jolie, si riante, si limpide, si bleue! Son écume est si blanche, et quand elle vient étendre sa broderie sur le sable de la grève, elle chante un air si gracieux!

Oui, je bâtirais tout près d'elle, afin d'aspirer la vapeur transparente qui s'élève de son sein, et de sentir les souffles parfumés qu'elle exhale. Mais je m'entourerais de verdure, de manière à voiler un peu l'éclat de ses flots quand le soleil de midi y flamboie, et pour que sa voix, se mêlant à celle du vent dans les feuilles, me chante un éternel duo.

Je choisirais cette petite anse (que nous traversons) profondément creusée entre deux promontoires feuillus, reliés en arrière par des montagnes très rapprochées, dont les gradins seraient revêtus d'une forêt solitaire, avec quelques jolis prés aux verts gazons constellés de marguerites.

De ces montagnes descendrait une petite rivière qui jaserait en sautillant, et qui, se divisant pour embrasser un îlot, s'élancerait ensuite d'un seul bond de quelques rochers abrupts, et formerait des

cascades éparpillant une pluie de perles sur la mousse des rivages.

Ma maison (pourquoi pas mon château, puisque c'est un rêve que je fais ?) aurait au moins une tourelle, et un balcon soutenu par une colonnade, sur la pointe formée par la rivière en se jetant dans la mer ; et du haut des terrasses je n'entendrais plus seulement un duo, mais un trio que la mer, la cascade et la brise me chanteraient..
....

J'en étais là de mon rêve lorsque le train s'arrêta tout à coup au bord de la falaise en tournant une petite baie, au fond de laquelle un torrent dégringolait des montagnes.

Que signifiait cet arrêt ? Il n'y avait pas de gare dans le voisinage, et nous étions en pleine solitude. A droite, la mer déroulait ses ondulations de moire violette à perte de vue, et sur notre gauche la montagné faisait onduler aussi son écharpe de verdure.

Nous descendons de voiture au bord de l'escarpement, et nous constatons que le pont du chemin de fer qui traverse le torrent s'est effondré. Le train s'est arrêté au bord du précipice, et nous devons attendre qu'un autre train vienne nous chercher de l'autre côté du pont.

Profitant de ce loisir pour admirer ce site champêtre et pittoresque, nous nous éparpillons sur les rochers et dans les bois. Les uns descendent sur la grève formée de petits cailloux luisants. D'autres

vont s'asseoir à l'ombre de grands mélèzes, et tirent de leurs sacs de voyage des gâteaux et des fruits.

Un monsieur, coiffé d'une casquette de soie, et deux jeunes filles prennent leurs calepins et leurs crayons, et s'éloignent un peu pour dessiner le paysage.

Si j'étais artiste, je choisirais ce coin du tableau où les deux jeunes filles sont assises au sommet d'une roche et forment relief sur le fond de verdure. Elles n'ont pas l'air de se douter du charme qu'elles ont ajouté au paysage, et, chose qui me surprend, le monsieur à la casquette de soie ne s'en doute pas non plus. J'en conçois une pauvre idée de son talent !

Ne pouvant faire de l'art, je me livre à la prose, et je songe à manger. N'avons-nous pas aussi un panier, et dans ce panier quelques friandises ? Allons sur la grève, et voyons ce que nous dira cette bouteille de Marsala, avec une aile de poulet.

Pendant que nous vidons nos verres, la mer parle et nous récite des réminiscences classiques. Ulysse et Homère, Enée et Virgile sont les vieux noms qu'elle nous apporte. C'étaient de fiers marins que les héros des deux poètes, mais ils n'étaient vraiment pas chanceux, et cette mer a failli les engloutir bien des fois.

Dame, ils avaient tant de dieux et de déesses conjurés contre eux ! Junon, par exemple, qui m'a toujours fait l'effet (comme à Jupiter) d'être une femme très acariâtre, en a-t-elle causé des tribulations à ce

pauvre Enée ! Et le vieux Neptune, avec son trident, il était alors fort incommode.

Qui sait si le brave Enée n'a pas jeté ses vaisseaux sur cette côte, dans cette petite baie où nous sommes ? Il me semble les voir ces glorieux restes d'Ilion. Après un naufrage, ils ne se contentaient pas d'une cuisse de poulet, s'il faut en croire Virgile.

C'était par quartiers qu'ils faisaient cuire les cerfs, et par tonneaux qu'ils buvaient le vin. Scarron, travestissant l'Enéïde dit :

Ils se remplirent à foison
De vin vieil et de venaison.
Si bien burent, si bien mangèrent
Que la plupart s'en dévoyèrent...

Est-on plus sobre, et moins souvent dévoyé aujourd'hui ? J'en doute beaucoup. Fait-on moins souvent naufrage ? Je n'oserais l'affirmer, puisqu'il arrive au chemin de fer, même sans dérailler, de jeter ses passagers sur le rivage.



VI

GÊNES.

SI le rêve que je viens d'écrire n'est qu'une fantaisie de mon imagination, il en est un autre que j'ai longtemps caressé et dont la réalisation commence : voir l'Italie. Ce sol que je foule, c'est le sol italien ; cette brise tiède et parfumée qui m'effleure pendant que je flâne dans les allées ombreuses de l'*Acqua Sola*, joli petit parc de Gênes, c'est la brise d'Italie.

Les vers du poète breton me reviennent à la mémoire :

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie,
On en parle toujours sitôt qu'on en revient.

Je me sens heureux et disposé à voir tout en beau.

Et pourtant, le confesserai-je ? je viens d'avoir un désenchantement. J'ai voulu parcourir un peu la vieille ville, et voir le port de Gênes, que l'on vante beaucoup. Je me suis aventuré dans une ruelle étroite, tortueuse et sale, pensant qu'elle n'était qu'un passage conduisant à quelque large avenue. Mais je me suis perdu dans un dédale de rues toutes sem-

blables, et avec lesquelles la rue Champlain de Québec peut seule rivaliser. C'est avec peine que je me suis tiré de ce labyrinthe, pavé de cailloux ronds, et qui n'est pas arrosé d'eau de Cologne.

Où donc est Gênes la Superbe, comme on l'appelle? Pour la bien voir, il faut se rendre à *Santa Maria di Carignano*, et monter dans la coupole.

Cette église est admirablement située au sommet d'une colline, sur laquelle on arrive par un pont jeté, non pas sur une rivière, mais sur une rue profondément encaissée, et dont les maisons à cinq étages sont sous nos pieds. L'intérieur de l'église est orné de peintures, et surtout de statues colossales.

C'est de la dernière galerie du dôme que j'ai pu contempler Gênes la Superbe. Elle était toute entière sous mes yeux avec sa ceinture de montagnes couronnées de châteaux-forts, sa baie spacieuse et calme, entourée de promontoires, son port magnifique fermé par deux môles et rempli de navires, ses grandes rues neuves bordées de palais de marbre. La vue s'étend même au loin sur la Méditerranée, jusqu'aux rivages de la Corse, que le guide montre, mais que personne ne voit.

Comme les autres grandes villes d'Italie, Gênes a une histoire pleine de péripéties. Elle a eu des siècles d'indépendance et de guerres glorieuses, des siècles de querelles intestines entre ses plus illustres enfants, et d'autres époques où elle subissait le joug étranger.

Au XVe siècle, dit un historien, elle se couchait

Gênoise, se réveillait Milanaise, faisait sa sieste française, et se rendormait Napolitaine.

Les principales églises de Gênes sont remarquables par leur richesse, plutôt que par leur architecture. *San Lorenzo*, la cathédrale, date du XII[e] siècle ; elle a trois styles différents, et deux espèces de marbre, le blanc et le noir, qui alternent. *L'Annunziata* et *San Ambrogio* sont, à l'intérieur, d'une grande magnificence. Il n'y a qu'en Italie qu'on puisse voir pareille profusion d'or, de marbres précieux, de mosaïques, de peintures, de sculptures et de tentures. Les voûtes de l'*Annunziata* surtout sont admirables.

Les palais sont encore plus riches que les églises, et plusieurs contiennent des galeries de peinture et de sculpture d'une immense valeur. Les principaux sont le palais Royal, et les palais Doria, Durazzo, et Brignole.

Je n'ai pas voulu quitter Gênes sans aller visiter son *Campo santo*, et j'en ai été ravi. C'est une vaste galerie quadrangulaire, dans le style des cloîtres, dont la voûte est soutenue par une colonnade, construite sur le versant d'une montagne et couronnée d'une coupole. Il y a là des monuments funèbres remarquables, et l'un d'eux m'a profondément touché.

On y voit aussi le tombeau de Mazzini, et peut-être y verra-t-on bientôt celui de Gambetta ; car tous deux étaient Gênois.

Le nom d'un autre Gênois, bien plus illustre, absorbait mes pensées quand je revins à la ville, et je

courus à la place *Acquaverde* admirer le monument que Gênes vient d'élever à la mémoire de Christophe Colomb.

Aux pieds du grand homme, appuyé sur une ancre, l'Amérique est à genoux, et autour de lui sont rangées des statues représentant la Religion, la Science, la Force et la Sagesse. Sur une des faces du piédestal on lit les mots : *A Christoforo Colombo, la Patria.*

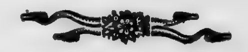
La vue de ce groupe de marbre magnifique a réveillé en moi le souvenir de la patrie, et c'est pour elle que j'écrivis alors ce sonnet :

Nuages qui flottez au firmament vermeil,
Epaves de l'éther dans l'infini perdues,
Vous qui légèrement volez vers le soleil,
Comme de grands oiseaux les ailes étendues ;

Où courez-vous ainsi sans relai ni sommeil,
Blanches nefs du Seigneur dans l'azur suspendues ?
Si, quittant quelque jour votre ciel sans pareil,
Vous cinglez au couchant sous vos voiles tendues.

Par delà l'Atlantique et ses flots écumeux,
Vous trouverez un ciel et plus froid et plus sombre,
Un vaste continent et des fleuves sans nombre :

C'est là qu'est le pays ; portez-lui tous mes vœux,
Dites-lui que je l'aime avec idolâtrie,
Et que rien n'est si beau que ma douce patrie.



VII

PISE.

CAROLUS de Maximis a chanté les beautés et la salubrité de cette ville, où le soleil ne laisse tomber que des rayons dont la chaleur est tempérée par la brise maritime, où l'air arrive embaumé par le parfum des fleurs des collines environnantes, où l'oranger fleurit en plein hiver, où l'atmosphère toujours pure n'est jamais troublée par le Sirocco. Ville d'étude et de plaisir, asile des muses et des malades.

Pise est une des plus anciennes villes d'Italie, et fut avant Jésus-Christ une colonie romaine. Elle a été plus tard une république célèbre par les armes, par son commerce, par les arts et les lettres. Elle posséda longtemps une université dont l'éclat rayonna dans toute l'Europe, et Dante y laissa beaucoup de souvenirs.

Il fut un temps où sa population s'éleva jusqu'à 150 000 habitants. Elle est ajourd'hui réduite à 25 000.

Les campagnes qui l'entourent sont ravissantes. Elles sont couvertes de vergers et de vignes, ou sont parsemées de villas et de fermes qui respirent la

prospérité et le bonheur. Nous les traversons par un temps délicieux, et sous un ciel tout bleu qui n'a pas l'ombre d'un voile.

Le train roule à toute vitesse, et nous arrivons bientôt au bord de l'Arno, le grand fleuve de l'Italie. Qu'on n'oublie pas que les grands fleuves d'Italie ne sont que de très petites rivières, comme celles qui, chez nous, font mouvoir les moulins et les manufactures.

Mais tout à coup surgissent, comme une vision, de l'autre côté du fleuve, en pleine campagne, les trois merveilles de Pise, le Dôme, le Baptistère et la Tour penchée. C'est un coup d'œil vraiment féerique, que nous perdons malheureusement de vue en entrant dans la ville.

A peine descendus à la gare, nous nous hâtons d'en sortir pour aller contempler de près les splendides monuments qui font la gloire des Pisans. Nous traversons l'Arno sur le Pont Solférino, et nous apercevons bientôt devant nous, un vaste champ couvert de gazon, où s'élève dans l'isolement l'incomparable groupe de marbre.

Car la ville, assez pauvrement bâtie et sans mouvement, a l'esprit de se tenir à l'écart. On dirait qu'elle sent son indignité, et qu'elle n'ose pas approcher de ces splendeurs qui l'éblouissent. Peut-être regarde-t-elle ces monuments comme le tombeau de sa grandeur passée, et lui semble-t-il convenable de les entourer de solitude et de silence.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je les aime et les

admire, et ce lit de gazon sur lequel ils reposent, cet azur libre du ciel, qui les enveloppe et fait éclater leur blancheur, sont bien le seul écrin qui convienne à ces joyaux.

Bien des fois, dans d'autres villes, j'ai regretté de voir les plus belles cathédrales enfouies dans un ignoble entourage de bicoques en ruines, ou perdues dans des ruelles étroites, au milieu de sombres et hautes maisons, qui nous cachent leurs belles proportions et leurs harmonies. Ici, les grands édifices sont isolés, seuls entre ciel et terre, comme si les artistes qui les ont bâtis les avaient placés là en exposition, afin qu'on puisse librement admirer ces chefs-d'œuvre dans tous leurs détails.

Vous pouvez ainsi les contempler à distance pour juger l'ensemble, puis vous rapprocher et les toucher, s'il vous plaît d'en mesurer les lignes, d'en compter les ornements, d'en étudier les formes et le fini. Non seulement rien ne vient obstruer vos regards ; mais rien ne trouble même vos pensées, et, tout en admirant les beautés qui se multiplient devant vous, vous poursuivez en paix votre méditation intérieure, ou votre rêverie.

La construction du Dôme remonte au XIe siècle. C'était en 1063 ; la République faisait la guerre aux Sarrasins de Sardaigne, et venait enfin de détruire leur flotte près de Palerme. Les Pisans attribuèrent cette victoire signalée à la protection de la sainte Vierge, et pour témoigner leur reconnaissance ils commencèrent à bâtir cette cathédrale.

Elle est en marbre blanc avec des incrustations noires ou de couleur, et peut être considérée comme un des chefs-d'œuvre de l'art bysantin. C'est un mélange harmonieux de grec, de romain et d'oriental, dans lequel les artistes ont revêtu les formes antiques d'embellissements et de décors pleins de grâce et de légèreté.

Ce n'est pas le temple grec avec ses magnifiques colonnes et ses vastes portiques ; ce sont des rangées de colonnettes s'étageant les unes au-dessus des autres, et peuplant toute la façade de portiques aériens et d'arcades légères.

On y retrouve le dôme romain, mais plus léger, plus élancé, plus ornementé.

L'intérieur a moins d'harmonie ; mais on y admire une forêt de colonnes d'origine romaine ou grecque, que les Pisans ont rapportées de leurs expéditions.

Le Baptistère est un dôme de marbre élégamment orné et posé sur le sol. L'écho en est merveilleux : il répète les trois notes harmoniques de chaque son. Le ciseau de Nicolas de Pise y a sculpté une chaire en marbre de Paros qui est un vrai bijou. La Tour penchée, avec ses huit étages et ses six galeries à colonnettes, ressemble à un énorme télescope renversé, braqué sur le soleil, qui décline à l'horizon. C'est ici que Galilée fit plusieurs de ses expériences.

Tout près s'ouvre le *Campo Santo*, espèce de cloître quadrangulaire entourant un cimetière dont la terre

fut apportée de Palestine. C'est simple, grand et triste. Des fresques recouvrent les murs, et représentent le Triomphe de la mort, le Jugement dernier, l'Enfer. Ces dernières sont attribuées à Orcagna, qui s'est évidemment inspiré du poème de Dante.

Autour de la galerie sont rangés des monuments funèbres, des inscriptions, des bustes et d'autres sculptures. Je ne connais pas de promenoir plus mélancolique et plus solennel.

Quand nous retournâmes vers la gare, nous étions rêveurs et silencieux.

Et nous allions encor par la noble cité,
Aspirant son air doux, rasant ses larges dalles :
Tout brillait revêtu d'une noble clarté,
Les vieux murs crénelés et les tours féodales ;
Et le chantre, évoqué, des choses idéales,
Dante, nous précedait avec solennité.

Oui, c'était bien cela, car ces lieux sont hantés par l'ombre du grand poète. Bien souvent il les a parcourus, et son souvenir nous y accompagne.

En passant par la *piazza dei Cavalieri*, on nous montre l'endroit où s'éleva jadis la célèbre Tour de la Faim, dans laquelle moururent le malheureux Ugolin et ses enfants.

Tout le monde connaît le récit dramatique que Dante a fait de cette mort lamentable, et qui se termine par cette imprécation restée fameuse :

" O Pise, opprobre de ces belles contrées, puisque

" tes voisins sont lents à te punir, que les îles de la
" Capraja et de la Gorgona s'ébranlent, et qu'elles
" ferment comme d'une haie les bouches de l'Arno,
" afin que tous tes habitants soient noyés dans tes
" murs ! "



VIII

FLORENCE.

'*HOTEL DE LA LUNE*, qu'on m'avait spécialement recommandé, a une table excellente ; mais il est situé dans une rue étroite, bordée de hautes et sombres maisons qui nous dérobent complètement le ciel. Par bonheur, nous n'avons que trois pas à faire pour déboucher sur la *piazza seignioria*, qui est admirable.

Quand on y arrive par un de ces couloirs étroits qui sillonnent la Florence du moyen âge, il est difficile de retenir un cri d'enthousiasme en apercevant tout à coup la *Loggia dei Lanzi*, le *Palazzo Vecchio*, et la fontaine d'Ammanato.

Cette place n'est pas trop grande, et l'ensemble se voit d'un coup-d'œil. Elle est harmonieuse sans être tirée au cordeau, variée sans bigarrure. On sent en la voyant qu'elle est l'œuvre du temps et du génie, et non pas celle d'un Conseil de Ville qui décrète un bon matin qu'il va ouvrir une place nouvelle, et qu'il va faire un chef-d'œuvre.

C'est ici que bat le cœur de la ville artistique, comme ce fut le centre et le forum de l'ancienne république florentine.

Le *Palazzo Vecchio*, avec ses murailles massives qui n'ont d'autre ornement que des créneaux, ressemble à un château-fort. C'est l'antique symbole des libertés populaires au moyen-âge. Sa haute tour carrée serait prise pour un beffroi, si elle n'était pas couronnée par une excroissance qui ressemble au casque d'un chevalier.

Que de batailles ont été livrées autour de ses murs ! Que d'émeutes sont venues battre ses portes ! C'est une histoire bien mouvementée que celle de toutes ces petites républiques de l'Italie au moyen-âge, et, comme dans les républiques contemporaines, on y connaissait les guerres intestines.

Les combats succédaient aux combats avec des alternatives de succès et de revers, et l'on peut imaginer combien duraient les guerres avec les Etats voisins, quand on se rappelle que certaines guerres civiles durèrent trente ans.

La lutte de deux familles nobles partageait la République en deux camps, et les paysans venaient des campagnes s'enrôler et combattre, qui pour les Buondelmonti, qui pour les Uberti, les uns pour les Guelfes, les autres pour les Gibelins.

Les vainqueurs rasaient les palais des vaincus, qu'on exilait, et des haines implacables, couvant dans les cœurs des héritiers, présageaient de nouvelles luttes pour l'avenir.

Un jour venait où les exilés se ralliaient, recrutaient des troupes étrangères, et investissaient les villes qui les avaient proscrits. Parfois alors la fortune chan-

geait, et les persécuteurs étaient proscrits à leur tour.

Chose étrange, et qui montre combien le christianisme dut rencontrer d'obstacles en prêchant la loi de charité et le pardon des injures, la vengeance était le premier article du code de l'honneur. La moindre injure devait être lavée dans le sang, et chacun avait toujours la main sur son épée. Mais au lieu de deux individus croisant le fer en présence de témoins, c'étaient presque toujours deux troupes armées qui s'engageaient dans ces duels.

Sur le perron du *Palazzo Vecchio,* deux colosses de marbre ont vu passer bien des générations ; ce sont l'Hercule de Bandinelli et le David de Michel-Ange. Ils ont l'air un peu ennuyés de monter la garde depuis des siècles.

Au-dessus de la porte, l'inscription suivante attire l'attention :

Jesus Christus, rex florentini populi,
S. P. decreto electus.

Certes, les Florentins qui firent cette élection n'étaient ni Juifs, ni païens. Elle dût être faite aux jours mémorables où Savonarole était devenu l'oracle de Florence.

La Loge des *Lanzi* est un balcon ouvert avec des arcades et des colonnes pleines d'élégance, dans lesquelles s'encadrent des statues antiques aux poses hardies et saisissantes. Les plus remarquables sont le *Persée* de Benvenuto Cellini, étude anatomique

d'un réalisme effrayant, la *Sabine enlevée* de Jean de Bologne, et la *Judith* de Donatello.

Cette dernière est tournée du côté du palais de la seigneurie, et lui montre la tête coupée d'Holopherne, comme pour dire aux Grands-Ducs qui gouvernaient ci-devant Florence : gare à vous, si vous devenez des Holopherne ! L'inscription du piédestal, portant la date de 1415, accentue cette menace : *exemplum salut. publ. cives posuere.*

Le groupe de la fontaine d'Ammanato est tout ce qu'il y a de plus Renaissance. C'est un Neptune colossal debout sur une couque traînée par quatre chevaux marins, et entouré de tritons, de nymphes et de satyres, dans les poses les plus effrontément voluptueuses.

Entre le Palais-Vieux et la loge des *Lanzi* s'ouvre une rue qui conduit aux *Uffizi*, dont on voit s'allonger le portique orné de colonnes et de statues. Nous y reviendrons passer tout un jour ; mais aujourd'hui je veux parcourir un peu la ville.

En tournant le dos à la *piazza Seignioria*, et en suivant la *via Balzajoli*, nous arrivons bientôt en face des trois grands monuments religieux de Florence : le Dôme, le Baptistère et le Campanile.

Le Campanile, isolé, posé sur le sol, comme c'était la coutume au XIV[e] siècle, est une tour carrée, de marbres de couleurs différentes, formant une véritable marquetterie, ornée de statues et de bas-reliefs, percée de fenêtres à colonnes torses, et s'élançant à une hauteur de 258 pieds. C'est un travail prodigieux,

et quand on se rappelle qu'il est l'œuvre de Giotto, et qu'André de Pise, Donatello et Luc de la Robbia on travaillé à l'orner, on ne s'étonne plus de sa beauté.

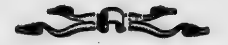
Ce qui est regrettable, c'est qu'il ait été bâti, comme le Dôme et le Baptistère, sur un terrain bas au lieu d'être sur une éminence.

Le Dôme n'a pas de façade et n'en aura probablement jamais, parce qu'il faudrait, pour en faire une qui fût digne de l'édifice, des sommes d'argent que Florence ne souscrirait plus, et des artistes comme elle n'en produit plus. C'est une montagne de marbre de couleurs variées, surmontée de l'immense coupole qui fait la gloire de Brunelleschi. Tous les styles d'architecture y sont réunis. Il y a de la grandeur dans les proportions et de la richesse dans les détails ; mais l'ensemble n'a pas l'harmonie du Dôme de Pise. La coupole, octogone, allongée, et surmontée d'une lanterne pointue, est d'une grande hardiesse, mais elle n'a pas l'élégance unie à la majesté de celle de Saint-Pierre du Vatican. L'intérieur est immense, mais sombre, et inachevé comme la façade.

Le Baptistère ressemble à celui de Pise, sans l'égaler. Mais les portes en sont merveilleuses comme imagination et comme travail. Elles témoignent de la souplesse avec laquelle Ghiberti maniait le bronze, et en même temps de son goût entaché de paganisme. Michel-Ange disait que ces portes seraient dignes de fermer le Paradis. Mais pourraient-elles aussi bien l'ouvrir ?

J'ai vu Santa Maria Novella avec son cloître et sa grande fresque de l'Enfer, copiée de Dante par Orcagna ; San Lorenzo et ses tombeaux de Laurent de Médicis et d'autres Grands-Ducs, œuvre prodigieuse de Michel-Ange ; l'Annunziata avec ses belles fresques d'André del Sarto ; San Marco et ses cloîtres tout peuplés des souvenirs de Savonarole et de Fra Angelico de Fiésole ; San Spirito, Santa Croce, Santa Maria del Carmine et ses fresques célèbres de Masaccio. Toutes ces églises mériteraient d'être décrites ; mais je suis las de faire des descriptions, lecteur, et vous devez être bien ennuyé d'en lire.

Faisons plutôt une petite excursion à travers l'histoire.



IX

LES GLOIRES DE FLORENCE.

S*ANTA CROCE* est un Panthéon, et Florence a produit assez de grands hommes pour le remplir. Ils n'y sont pas tous, et plusieurs de ceux dont on y voit les monuments ne devraient peut-être pas y être.

La plupart de ces monuments sont modernes, et leurs statues allégoriques, assez prétentieuses, me laissent froid ; mais le souvenir des hommes qu'ils honorent éveille le plus vif intérêt, et ce n'est pas sans émotion que je lis sur ces marbres les noms de Dante, de Michel-Ange, de Galilée, de Machiavel et d'Alfieri.

Ajoutez à ces noms ceux que l'on retrouve dans d'autres églises, les Médicis, Fra Angelico, Savonarole, Giotto, André del Sarto, Benvenuto Cellini, avec bien d'autres, et dites-moi s'il est beaucoup de villes qui puissent offrir à l'admiration du monde, une pareille pléïade. On ne s'éloignerait guère de la vérité si l'on soutenait que Florence a produit le plus grand des poètes, le plus grand des architectes et des sculpteurs, et les plus grands d'entre les peintres.

Dante est le père de la poésie italienne, et le poète par excellence du merveilleux.

Avant lui, le génie humain avait produit des poèmes que l'on considère encore comme des chef-d'œuvre, et nous ne prétendons pas qu'il les ait surpassés. Mais, par le sujet qu'il a choisi, par le cadre immense qu'il s'est tracé, par les héros qu'il a mis en scène, par les tableaux qu'il a décrits, il s'est élevé à une hauteur que les poètes antiques n'ont pu atteindre.

Les événements qu'ils ont racontés sont humains, terrestres, plus ou moins importants en eux-mêmes, mais leurs résultats ayant été considérables, les poètes y ont montré avec raison l'intervention du ciel. Les dieux y deviennent acteurs, ils conduisent plus ou moins directement l'action, et déterminent le dénoûment.

Dante est bien plus hardi, et en même temps plus chrétien. Il déplace l'action du poème, il la transporte dans le monde invisible, et le surnaturel, le merveilleux, le divin devient le fond même de son épopée. Quelle grandeur !

Il existe encore à Florence, malgré son aspect tout moderne, quelques édifices que Dante a fréquentés et qui rappellent plus spécialement sa mémoire. Le Baptistère lui était très cher, et il l'appelait "*il mio bel San-Giovanni.*" Dans le voisinage du Dôme subsiste le palais des Portinari. A l'âge de neuf ans, Dante y venait jouer avec une petite fille qui portait

le joli petit nom de Bice, et qui devint l'immortelle Béatrice.

A côté du grand Alighieri, il convient de placer l'immortel Buonarroti ; car il y a entre eux la parenté du génie et de la souffrance. C'est par leurs œuvres que l'on peut voir combien ils ont souffert. La souffrance de l'homme n'est pas proportionnée à la gravité du malheur qui le frappe ; elle est en proportion de sa sensibilité.

Dante et Michel-Ange, n'ont pas eu d'infortunes exceptionnelles ; mais les traits qui transperçaient ces âmes d'élite y laissaient d'incurables blessures. Il y a d'ailleurs dans ces génies transcendants une source inépuisable de douleurs : c'est qu'ils sont tourmentés par la soif de l'idéal, et qu'ils le poursuivent sans se reposer, avec tous les frémissements de la passion, sans pouvoir jamais l'atteindre.

Tous deux ont aimé une femme, mais d'un amour austère, mystique, qui fut unique et dura toute leur vie. Il n'y a que les hommes chastes qui aiment vraiment avec force et constance.

Pour Dante, Béatrice n'était pas seulement une femme, c'était la personnification de la religion, et quand il la retrouve au ciel, il la peint revêtue d'un voile blanc, d'une robe rouge et d'un manteau vert, les trois couleurs qui sont les emblêmes des Vertus Théologales. De même Michel-Ange voyait un idéal dans celle qu'il aimait, et il la peignait " encore cou- " verte de ses vêtements de chair, s'envolante rayon- " nante jusque dans le sein de Dieu." "Celui qui

" l'aime, ajoutait-il, s'élève au ciel avec la foi, et la " mort lui devient douce."

Il y a cette différence remarquable entre les peintures de Raphaël et celles de Michel Ange, que les premières expriment surtout la beauté, et les secondes, la grandeur. Les personnages de Raphaël respirent le bonheur et la grâce; ceux de Michel-Ange sont tourmentés et souffrants. Leurs proportions sont surhumaines et leur puissance est visible même quand ils se reposent.

Un grand nombre de peintures et de sculptures disséminées dans les galeries et les églises de Florence sont attribuées à Michel-Ange. Il y a même dans une rue, qui porte son nom, une maison qui appartenait à sa famille, qu'il a habitée peut-être, et que le dernier des Buonarroti a léguée à la ville, avec la collection qu'elle contient, renfermant des esquisses et des souvenirs précieux du grand artiste.

Mais l'œuvre capitale de son ciseau à Florence se trouve dans la chapelle des Médicis, à l'église de San Lorenzo, et c'est là qu'il faut aller pour admirer le plus grand des sculpteurs, dans les tombeaux de Julien et Laurent de Médicis. C'est tout un monde, mais un monde énorme et qui semble agoniser dans les convulsions d'une tempête.

Une tempête passait en effet sur Florence, et Michel-Ange, menacé, avait même abandonné ses travaux, qu'il reprit plus tard à la demande du Pape. C'est au milieu de ces groupes qu'on voit dormir une grande femme étendue, qu'on appelle la Nuit, sur

le socle où elle repose sont gravés deux quatrains en italien. Le premier est d'un poète contemporain de Michel-Ange :

" La Nuit, que tu vois dormir dans une attitude
" si douce, fut sculptée dans ce marbre par un Ange ;
" puisqu'elle dort, c'est qu'elle a la vie ; éveille-la, si
" tu ne le crois pas, et elle parlera."

Le second quatrain est la réponse de Michel-Ange :

" Dormir m'est doux, et plus encore d'être de
" pierre, tant que durent la misère et la honte. Ne
" pas voir, ne pas sentir, voilà ma joie ; de grâce, ne
" m'éveille pas, et parle à voix basse."

Il me faudrait écrire un volume, si je voulais esquisser ici toutes les gloires florentines : dans les sciences, Galilée ; dans les lettres, Alfieri, Politien, Pic de la Mirandole ; dans les arts, Cimabué, Giotto, Fra Angelico, Cellini, Ghirlandajo, maître de Michel-Ange, et le sympathique André del Sarto.

Mais je ne puis me contenter de nommer Fra Angelico de Fiésole ; car ce moine fut un génie hors ligne, l'égal peut-être de Raphaël et de Michel-Ange, mais qui vint un siècle avant eux, à une époque où la peinture ne faisait que de naître, et ne possédait encore aucun des perfectionnements dont profitèrent les grands artistes du XVIe siècle.

J'ai pu admirer ses fresques au couvent de San Marco, et j'ai été émerveillé de l'expression vraiment céleste qu'il savait donner aux figures du Christ, de

la Vierge et des Saints. Nul n'a possédé à ce degré ce qui me paraît être la vraie notion de l'art, et qui consiste à transfigurer la matière pour montrer l'idéal.

M. Taine, on le sait, a des notions tout autres ; c'est un avocat enthousiaste du naturalisme dans l'art. Mais il a un goût artistique remarquable, et, malgré lui, les fresques de Fra Angelico l'ont électrisé. Pour rendre ses impressions, son style s'est élevé jusqu'au lyrisme.

Ecoutez cette page admirable, où M. Taine lui-même devient mystique.

" Il y a là des âmes ; la pesante matière a été transfigurée ; son relief n'est plus sensible, sa substance s'est évaporée ; il ne reste d'elle qu'une forme éthérée qui nage dans la splendeur et dans l'azur.

" D'autres fois, les bienheureux approchent du paradis parmi de riches gazons parsemés de fleurs rouges et blanches, sous de beaux arbres fleuris ; les anges les conduisent, et, fraternellement, la main dans la main, ils forment une ronde ; le poids de la chair ne les opprime plus ; la tête étoilée de rayons, ils glissent dans l'air jusqu'à la porte flamboyante d'où jaillit une gerbe d'or ; tout en haut, le Christ, dans une triple rose d'anges serrés comme des fleurs, leur sourit sous son auréole. Ce sont les délices et les rayonnements qu'à racontés Dante.

" Les personnages sont dignes du lieu. Quoique belle et idéale, la figure du Christ, même dans les triomphes célestes, est pâle, pensive et légèrement

creusée, c'est l'ami éternel, le consolateur un peu triste de l'*Imitation*, le poétique et miséricordieux Seigneur que rêve le cœur douloureusement tendre; ce n'est pas le corps trop bien portant de la Renaissance. Ses longs cheveux bouclés, sa barbe blonde, encadrent doucement son visage; parfois il sourit faiblement, et sa gravité ne va jamais sans une bonté affectueuse.........

" Près de lui, à genoux, les yeux baissés, la Vierge semble une jeune fille qui vient de recevoir l'hostie. .... On n'imagine pas, avant de l'avoir vue, une modestie si immaculée, une candeur si virginale; auprès d'elle, les vierges de Raphaël ne sont que de belles paysannes fortes et simples.........

" Les saints sont des portraits, mais épurés, embellis; la transfiguration céleste dégage dans le corps comme dans l'âme la portion idéale recouverte et altérée par la grossièreté de la vie terrestre. Pas une ride sur les visages les plus vieux; ils refleurissent sous l'attouchement de la jeunesse éternelle......

" Mais les plus charmantes figures sont celles des anges. On les voit s'agenouiller en files silencieuses autour des trônes, ou se serrer en guirlandes dans l'azur. Les plus jeunes sont d'aimables enfants candides; ils n'ont jamais eu soupçon du mal; ils ne pensent pas beaucoup; chaque tête dans son cercle d'or sourit, est heureuse; elle sourira toujours, toujours, et c'est là toute sa vie........."

Hélas! M. Taine a trop raison quand il termine son éloge du grand artiste chrétien en disant: " qu'il

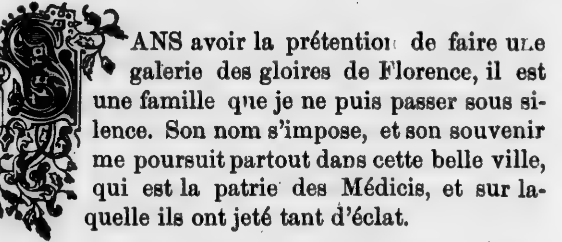
fut la dernière des fleurs mystiques. Ce monde, qui l'entourait et qu'il ne connaissait pas, achevait de s'engager dans la voie contraire, et, après un court accès d'enthousiasme, allait brûler son successeur, un dominicain comme lui, le dernier chrétien, Savonarole."

Après eux, en effet, le paganisme dans l'art remporta des triomphes successifs, et bien des œuvres des grands artistes du XVI[e] siècle ont la tache païenne.



X

LES MÉDICIS.



SANS avoir la prétention de faire une galerie des gloires de Florence, il est une famille que je ne puis passer sous silence. Son nom s'impose, et son souvenir me poursuit partout dans cette belle ville, qui est la patrie des Médicis, et sur laquelle ils ont jeté tant d'éclat.

Dans les églises, dans les palais, dans les musées, sur les places publiques, je vois partout le nom des Médicis, et des œuvres qui rappellent leur mémoire. On a calculé que cette illustre famille a donné à la cité cent prieurs et sept grands-ducs ; au monde plusieurs reines, à Rome trois Pontifes, Léon X, Clément VII et Léon XI.

Parmi ses grands-ducs, les plus illustres furent, sans doute, Côme et Laurent de Médicis. On a décerné au premier le titre de Père de la patrie, et Florence lui dût réellement une grande part de sa puissance et de sa beauté.

Laurent de Médicis mérita le surnom de *Magnifique*, que l'histoire lui a donné ; car peu d'hommes ont plus aimé les Lettres, et fait plus de sacrifices pour elles, et pour l'avancement de son pays. Peu de

princes ont groupé autour d'eux plus de chefs-d'œuvre et plus d'artistes, et les ont entourés de plus de faveurs.

Là-bas, sur ces hauteurs où sourit Fiésole aux rayons du soleil, il y avait une maison de plaisance, qui à certains jours se transformait en académie.

Le célèbre rhéteur Politien était l'un des hôtes de ce Mécène, et il écrivait à son docte ami Ficin.

" Viens à notre Tusculum de Fiésole, quand le " mois d'août, avec ses chaleurs dévorantes, se sera " abattu sur Careggiano. Là tu trouveras de belles " eaux, et dans le fond de la vallée, un rare soleil, " un vent doux et frais. De notre villula, à demi ca-" chée par la forêt, tu pourras embrasser tout Flo-" rence."

Faut-il le dire ? Ces beaux esprits, sans vouloir s'éloigner de l'enseignement orthodoxe, mais entraînés par le culte qu'ils vouaient à l'antiquité païenne, glissaient dans une espèce de panthéisme vague.

Lorsque les lettrés et les artistes réunis au crépuscule, à l'ombre des grands pins d'Italie, respirant l'odeur des chèvrefeuilles et des aubépines, raisonnaient sur la Providence et sur la double nature de l'homme, ils ne s'inspiraient pas de saint Thomas d'Aquin.

C'est dans une de ces délicieuses soirées sans doute que Laurent de Médicis écrivait cette espèce d'hymne au Très-Haut, qui débute ainsi :

" Par toi, Providence divine, l'âme entre dans le

" monde, pour se répandre ensuite dans chacun des " membres de ce grand corps."

Ses poésies n'ont pas toutes cette teinte religieuse, et la licence poétique n'est pas la seule qu'il se soit permise.

Florence a fait plus qu'aucune autre ville pour la réhabilitation du paganisme dans le mouvement intellectuel de l'époque. L'art grec, la philosophie de Platon, les poètes antiques, étaient l'objet d'un véritable culte—et l'on eût même voulu revêtir le christianisme de la forme païenne.

Ce mouvement artistique et littéraire eut-il au moins l'effet d'adoucir les mœurs, de pacifier l'esprit public, et de mettre fin aux dissensions intestines et au règne de la force brutale ?—Les historiens le prétendent.

Laurent le Magnifique, s'entourait de lettrés et de savants, dont les plus célèbres furent Politien, Pic de la Mirandole, Marcile, Ficin, Gentile d'Urbino et Vérino. Il eut trois fils, Pierre, Jean et Julien. Pierre devait, à titre d'aîné, lui succéder comme Grand-Duc ; mais il ne savait pas ce qu'il ferait de Jean.

Parfois, le soir, quand ses favoris l'entouraient, il prenait sur ses genoux ce bel enfant, à la figure d'ange, et il leur demandait ce qu'ils auguraient de son avenir. Chacun faisait sa prédiction. Politien annonçait qu'il serait la gloire des Lettres ; Ficin voyait fleurir en lui la philosophie platonicienne ;

mais le vieux Gentile d'Urbino s'écriait : *Magnificat anima mea Dominum*, Jean sera l'honneur du sanctuaire.

Jean devint Léon X !

Ce qui ne l'empêcha pas d'être poète, musicien, archéologue et philosophe.

Quand Laurent de Médicis mourut, à l'âge de quarante-quatre ans, ce fut un deuil public, et jamais Florence ne témoigna une douleur plus grande. Car il était vraiment populaire.

Les lettrés surtout le pleurèrent comme un père. " La poésie, dit un historien, fut admirable à cette " heure ; elle se ressouvint que Laurent lui avait " donné en abondance, de l'ombre, des bois, du so-" leil, des livres ; elle le paya en beaux vers : c'était " son or à elle ! "

Le Magnifique avait bâti des palais, élevé des citadelles, ouvert des jardins peuplés de marbres antiques, fondé une bibliothèque, un musée, une académie, et des chaires de grec et de latin.

Son fils Pierre eut ses défauts, mais non ses qualités. Il négligea les affaires publiques, il perdit l'affection du peuple et des grands, et quand Charles VIII vint envahir l'Italie, il se montra trop faible pour opposer la moindre résistance.

Sans consulter les membres de la Seigneurie, il alla conclure avec le roi de France, un traité que Florence trouva déshonorant ; et quand il rentra

dans la ville, on refusa de lui ouvrir la grande porte du Palais-Vieux. En même temps, le peuple s'ameuta, et, sur la place de la *Seignioria*, lui lança des injures pendant que des enfants lui jetaient des pierres. Il gagna la *Via Larga*, où s'élevait le palais des Médicis, et il en revint avec une troupe de soldats que précèdait son frère, le Cardinal, en soutane rouge. Mais l'émeute ne se laissa ni influencer par le Cardinal, ni intimider par les soldats, et la chute des Médicis fut consommée.

Le Grand-Duc s'enfuit à Bologne, puis à Venise ; son palais fut pillé, et le Cardinal ayant échangé sa soutane rouge contre la robe de franciscain, alla vainement frapper à la porte du couvent des dominicains : il n'y fut pas reçu.

Pourquoi donc le couvent de Saint-Marc refusait-il d'ouvrir ses portes à l'illustre fugitif, qui allait devenir Léon X ? C'est que depuis longtemps, et surtout depuis la mort de Laurent, le farouche Savonarole, prieur du couvent, faisait une véritable guerre aux Médicis, dont il dénonçait le luxe et le libertinage.

En réalité, on ne pourrait guère assigner à cette chute de la maison des Médicis d'autres causes que les scandales donnés au peuple par plusieurs de ses membres. Leur luxe et leurs débauches furent exploités par leurs ennemis, et fournirent à Savonarole l'objet de ses philippiques éloquentes et de ses foudroyants anathèmes.

Ce moine n'était pas seulement un religieux exemplaire, priant jour et nuit et faisant pénitence ;

c'était un tribun qui élevait la prédication jusqu'aux plus hauts sommets de l'éloquence, et qui soulevait les multitudes. Quand ses paroles de feu éveillaient les échos de Santa Maria del Fiore (le Dôme) elles passionaient Florence et retentissaient dans tout l'Italie.

Les sciences, les lettres, les arts, dont le réveil était encouragé par les Médicis, ne s'inspiraient pas assez du Christianisme, et Savonarole fulminait du haut de la chaire contre l'invasion du paganisme.

A l'exemple de ses princes, la société florentine se livrait aux joies mondaines, aux spectacles bruyants, au jeu, à la débauche, et l'infatigable apôtre adjurait, menaçait, se lamentait comme un autre Jérémie, et prêchait la pénitence.

En même temps il prophétisait un châtimen
" Un homme viendra, s'écriait-il, qui envahira l'It
" lie en quelques semaines, sans tirer l'épée. Il pas-
" sera les monts comme autrefois Cyrus, et les ro-
" chers et les forts tomberont devant lui." Et c'est quelques mois après que Charles VIII envahissait l'Italie.

Il serait bien intéressant de résumer ici la vie mouvementée de cet illustre dominicain, qui eut le tort de vouloir être homme d'Etat en même temps que moine, et conduire à la fois son monastère et son pays. Que dis-je ? Le jour vint où il voulut même censurer le Pape et réformer l'Eglise.

Ces fautes ruinèrent son prestige, qui était immense, et sa carrière politique le conduisit sur le bûcher.

Il me plairait aussi d'apprécier ce merveilleux orateur, et de vous citer quelques pages de ses sermons si pathétiques et si entraînants. Mais cela me mènerait trop loin.

Qu'il me suffise d'ajouter qu'en visitant Florence, ce nom de Savonarole a éveillé en moi un grand intérêt et une vive sympathie. J'ai vu sa cellule au couvent de Saint-Marc, et plein d'admiration pour son génie et sa foi, je me suis pris à regretter que les charmes de la vie monastique ne l'aient pas retenu loin du terrain brûlant de la politique, où l'ange allait brûler ses ailes.

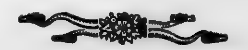
A l'intérieur du vieux couvent se cache un jardin qu'embaumaient jadis des rosiers de Damas, qui n'avait d'autre voûte que le ciel bleu, et qu'une galerie à arcades entourait. C'est là que se rangeaient les moines vêtus de leurs robes blanches, et que le frère Jérôme, comme ils l'appelaient, venait leur prêcher la pénitence.

Le souvenir de Savonarole m'a suivi aussi sur la *piazza Seignioria*, et mon imagination y vit repasser deux scènes d'un contraste bien étonnant.

Un jour, à la suite d'un grand triomphe oratoire de l'illustre dominicain, et suivant ses instructions, Florence fit sur cette place un immense auto-da-fé de toutes les frivolités mondaines contre lesquelles l'orateur s'était élevé. Autour d'un mât qui portait le mannequin du Carnaval, furent dressées huit grandes pyramides composées de portraits plus ou moins immodestes des belles Florentines, de toilettes indé-

centes, de jeux de cartes et autres, de cosmétiques, de pommades, de parfums, de poudres, de travestissements, de masques, de mauvais livres, etc., et l'on y mit le feu au chant des hymnes et des cantiques.

Trois ou quatre ans après, un autre bûcher s'éleva au même endroit, et du milieu des flammes qui le dévorèrent, on entendit la voix de Savonarole crier : Jésus ! Jésus !



XI

LA NATURE ET L'ART.

JE sors des Uffizi et du palais Pitti. C'est la plus longue promenade que j'aie faite à travers le monde des arts, et je me sens las. Pauvre humanité, l'admiration même la fatigue.

Ne me demandez pas, lecteur, de vous décrire ces galeries immenses et splendides. Je vous répondrais que j'en suis incapable, et j'ajouterais : venez les voir ; pour jouir de ce spectacle et en juger, il faut voir de ses yeux.

Je veux cependant vous résumer en aussi peu de mots que possible l'impression générale que j'emporte de la contemplation de tant de chefs-d'œuvre. Entrons dans le jardin Boboli, qui s'étend en arrière du palais Pitti, jetons un coup d'œil à ses fontaines, à ses allées bordées de fleurs et de statues, gravissons ses terrasses et allons nous perdre au milieu de ses charmilles verdoyantes, afin d'être seuls avec la nature dont la vue ne fatigue jamais ; car elle montre ses beautés à qui veut les voir, mais elle n'impose aucune étude.

De la colline où nous sommes assis, nous apercevons la tour du *Palazzo Vecchio*, le Campanile et la

coupole de *Santa Maria del Fiore ;* mais la solitude et le silence nous entourent. Demandons-nous maintenant quel enseignement un chrétien doit recueillir de cette excursion enivrante dans le domaine de l'art.

Dans les galeries des Uffizi, les tableaux sont rangés par ordre de dates, et l'on peut ainsi parcourir en quelques heures toute l'histoire illustrée de la peinture. Or, de ce cours abrégé d'histoire, le meilleur que l'on puisse faire, il m'est resté cette pensée dominante ; c'est que l'art chrétien, après s'être graduellement et harmonieusement développé pendant les XIVe et XVe siècles, a fait fausse route avec la Renaissance, tout en atteignant à cette époque son plus haut sommet de perfection et de gloire.

De Cimabuë et Giotto à Fra Angelico le progrès est immense. Déjà la Renaissance païenne menace, mais on se borne à lui emprunter la perfection des formes. Les procédés d'exécution sont encore défectueux, mais on possède la vraie notion de l'art, et le progrès continue.

Sans doute on est trop mystique, et l'on ne se préoccupe pas assez de copier la nature. Les études anatomiques sont complètement négligées, et Fra Angelico ne prend nul souci des corps de ses personnages ; il les envelope de draperies pour n'avoir pas à les dessiner, et concentre tous ses efforts sur l'expression et la beauté idéale qu'il convient de donner aux figures.

Mais les idées marchent, et ses successeurs com-

prennent que, sans perdre de vue la beauté idéale, il ne faut pas négliger le culte de la forme et l'étude de la nature. La vraie esthétique de l'art chrétien serait que le réel et l'idéal pussent se rencontrer sans choc, s'harmoniser sans s'effacer, allier la vérité à la pureté dans la forme, et montrer au delà l'idée qu'elle exprime.

A l'heure où s'ouvre le XVIe siècle, il semble que cette alliance harmonieuse de la nature et de l'idéal va s'accomplir. Le Pérugin, Fra Bartholomeo, (della Porta), un fils de saint Dominique comme Fra Angelico, et André del Sarto, représentent cette brillante époque de l'art, et les rayonnements de ces astres vont illuminer Michel-Ange et Raphaël, qui vont paraître.

M. Taine, jugeant cette époque, l'appelle "un moment unique dans l'histoire, où le paganisme nouveau et le christianisme ancien, se rencontrent sans se combattre ; et, s'unissant sans se détruire, permettent à l'art d'adorer la beauté sensible et de relever la vie corporelle, mais à la condition qu'il n'en aimera que la noblesse, et n'en représentera que la gravité."

C'est alors que vinrent Michel-Ange et Raphaël. Avec eux l'art s'éleva à une hauteur qu'il n'avait pas encore atteinte, et produisit des chefs-d'œuvre qui font encore l'admiration du monde. Mais avec eux peut-être, au moins dans la dernière partie de leur vie, la Renaissance triompha et la nature l'emporta sur l'idéal.

Peut-être leur génie put-il encore, sur les sommets

radieux qu'ils avaient gravis, conserver l'équilibre de la forme sensible et de l'idée ; et l'on peut soutenir que leurs dernières œuvres, où la beauté matérielle domine, ne sont pas anti-chrétiennes.

Mais la porte qu'ils avaient ouverte au paganisme fut agrandie par leurs successeurs, et l'art glissa rapidement sur la pente du naturalisme. Le type que les artistes voulurent alors représenter devint, suivant les théories chères à M. Taine, " le corps déshabillé tel que le fournit le modèle vivant; l'homme " exactement reproduit par l'imitation littérale, et " non transformé par la conception idéale... Détachés du monde céleste et ramenés au monde naturel, les hommes voulurent contempler non plus " des idées ou des symboles, mais des êtres et des " personnes. Pour eux, les choses réelles ne furent " plus un simple signe à travers lequel s'élance la " pensée mystique ; elles eurent un prix et une " beauté propres, et le regard arrêté sur elles ne songea plus à les quitter pour se porter au delà."

Voilà l'esthétique réaliste, et l'on sait à quelle décadence elle a conduit l'art. Les anatomistes sont venus ; ils règnent, et dépassant l'art antique, ils étalent des nudités convulsionnées et hardies que les païens ignoraient.

Telle est l'impression que la visite des grandes galeries de Florence a produite en moi.

Mais en vous la communiquant, lecteur, j'ai quitté le jardin Boboli, traversé le Pont-Vieux, et, flânant le long de l'Arno, je me dirige du côté des Cascines.

J'ai quelque peine à trouver le fleuve joli. Ce ne sont pas les eaux profondes et claires de nos rivières du Canada. Ce ne sont pas leurs grandes vagues déferlant et chantant sur le sable. Ici l'eau frissonne à peine sous les morsures de la brise. Elle ne pourrait se soulever qu'en mettant son lit à sec.

L'Arno est étroit, peu profond, et d'une couleur rougeâtre. Si les palais étagés sur ses bords ne lui faisaient pas un cadre monumental, et s'il n'avait pas une histoire, je lui accorderais à peine mon attention.

Quelques cafés, où de petits groupes de flâneurs prennent des chopes de bière en fumant ; quelques vitrines pleines de mosaïques, d'estampes, de bijoux, de livres, quelques beaux hôtels rangés le long de l'Arno et y mirant leurs façades aux vives couleurs —tel est le paysage qui se déroule à mes regards.

Mais bientôt se montrent des arbres, des haies et des charmilles. Ce sont les Cascines, qui ressemblent un peu au bois de Boulogne de Paris. Une belle chaussée, où se croisent de nombreux équipages, serpente au milieu des hautes futaies de pins, de hêtres et de chênes. Les feuilles jaunies couvrent déjà le sol, et les têtes découronnées des grands peupliers laissent apercevoir au firmament des montagnes de nuages, séparées par des vallons d'azur que le soleil illumine.

La brise chante dans les rameaux toujours feuillus des chênes verts ; mais elle pleure dans les aigrettes tremblottantes des cyprès. On dirait que ces arbres

ont pris dans les cimetières, où nous les plantons souvent, l'habitude de se plaindre. Quand le vent les agite, ils font toujours entendre je ne sais quels accents lugubres.

Après avoir circulé à l'ombre des grands arbres, et aspiré les parfums des fleurs, je reviens vers la ville en admirant de loin ses tours et ses coupoles.

On ne sait pas exactement quelle est l'étymologie du mot Florence. S'il faut en croire les poètes, il serait dérivé du latin *flos* parce qu'elle est la ville des fleurs. D'après quelques historiens, elle se serait appelée d'abord *Fluentia* à cause de sa position au confluent de l'Arno et du Mugnone.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Florence est admirablement entourée par un amphithéâtre de collines couvertes de fleurs, et que le vent qui vient de Fiésole est toujours imprégné d'arômes.

On ne peut nier non plus que Florence a presque toujours été une ville florissante, tantôt sous un rapport, tantôt sous un autre. Quand la puissance et la prospérité lui ont fait défaut, elle a été la ville des lettres, des sciences et des arts ; et maintenant qu'elle semble produire moins de génies qu'autrefois, elle se repose comme une mère dont la glorieuse fécondité a pris fin, et qui montre au monde ébloui les chefs-d'œuvre de ses illustres enfants.

Avant de rentrer à mon hôtel, j'ai voulu revoir le Dôme. Au moment où je m'approchais du Campanile, je vis arriver à grands pas, longeant le Baptistère, de lugubres fantômes, tout enveloppés de vêtements

de deuil, la tête et la figure couvertes d'un grand capuchon noir percé de deux trous où brillent des yeux qui semblent terribles. C'étaient des pénitents noirs, ou frères de la Miséricorde, que je voyais pour la première fois.

L'un d'eux marchait en avant, battant la mesure avec une clochette et les autres portaient le catafalque. De toutes ces cagoules mystérieuses sortaient des voix sépulcrales récitant des psaumes. Je voulus traverser la place devant eux ; mais ils rasaient le sol comme des ombres poussées par le vent, et je dus m'arrêter pour les laisser passer. Je sentis un frisson quand leurs robes flottantes me frôlèrent, et je gardai le souvenir de cette apparition fantastique.



ROME

ROME

I

L'ARRIVÉE.

NOUS sommes aux derniers jours d'octobre. Il fait un temps magnifique, et le firmament ressemble à une immense rotonde, capitonnée de soie bleue, et sur laquelle on aurait laissé tomber quelques flocons de ouate. Nous nous croirions revenus aux beaux jours du mois de juin en Canada.

Dans notre compartiment de wagon se trouve une famille anglaise, composée du père, de la mère et de deux jeunes filles. Nous les avons laissés causer quelque temps afin de savoir un peu à qui nous avions affaire, et nous avons ensuite lié connaissance.

C'est une famille charmante. Elle s'en va passer l'hiver à Rome, où les jeunes filles prendront des leçons de musique et d'Italien. Le père est spirituel, gai, affable, et il a toute la verve d'un Parisien. Ce n'est pas un savant; mais il a beaucoup voyagé, surtout aux Indes, où il a fait fortune, et je le trouve fort intéressant. Il est protestant; mais sa femme

et ses filles sont catholiques, et lui-même mérite de l'être. J'espère qu'il le deviendra.

La mère est une petite femme élégante, vive, jolie, un peu raide peut-être, et cependant fort aimable. Si les femmes avaient l'âge qu'elles paraissent avoir, je lui donnerais 28 ans ; mais quand je regarde ses enfants, je suis bien forcé d'élever un peu ce chiffre.

L'aînée des filles lui ressemble, et la cadette ressemble à son père. Ce sont deux types charmants, mais tout différents. La plus jeune est espiègle, et se livre à mille enfantillages auxquels son père se prête de la meilleure grâce, mais qui ne plaisent pas tant à sa sœur aînée.

A la gare de Passignano, sur les bords du lac de Trasimène, nous profitons d'un instant d'arrêt pour descendre, et nous remontons en voiture chargés de gâteaux, de raisins et de vins fins. L'appétit vient en mangeant, la verve en causant, et notre compartiment devient bientôt le plus gai salon.

Nous admirons les paysages qui se déroulent de chaque côté de la voie, nous nous communiquons nos impressions, et de temps en temps nous faisons des excursions aux Indes, au Canada, et en France.

Le pays est accidenté, et des flots de lumière baignent les collines, les gazons et les bois. Mais le soleil décline rapidement à l'horizon, et dans quelques instants, il ira se noyer dans les flots de la Méditerranée.

Déjà nous avons laissé derrière nous Spolète, agréa-

blement située au versant d'une colline, couronnée d'une citadelle. Nous avons gravi le mont *Somma*, et passé sous ses derniers sommets dans un long tunnel. Jetant un coup d'œil à *Terni*, ville natale de Tacite, dit-on, et à *Narni*, patrie de l'empereur Nerva, nous courons à toute vapeur sur la rive droite de la Néra.

La vallée est charmante, et de grands bois de chênes toujours verts l'ombragent. A droite, les cimes escarpées du mont Soracte se dessinent à l'horizon. S'il est vrai que cette montagne fût couverte de neige du temps d'Horace, ce ne devait pas être en octobre; car elle nous paraît blanche, de calcaire décomposé par la pluie et le soleil, et non pas de neige.

C'est dans les cavernes de cette montagne que se réfugia saint Sylvestre, quand les Catacombes elles-mêmes furent devenues un séjour dangereux pour les successeurs de Pierre.

Un jour, le saint Pontife vit des hommes armés gravir les flancs du Soracte, et il crut voir descendre sur sa tête la couronne du martyre. Les soldats le prirent et le conduisirent devant César. Mais le nouveau César se nommait Constantin, et ce qu'il voulait, c'est que saint Sylvestre abandonnât sa caverne solitaire et vînt habiter le palais impérial de Latran. Il avait triomphé de Maxence par la Croix : à son tour, la Croix allait triompher par lui, et devenir l'étendard sacré de Rome et du monde.

Coïncidence merveilleuse ! la vraie Croix, enfouie sous terre dans les flancs du Golgotha, tant que le

Christianisme fut lui-même enseveli dans les Catacombes, allait reparaître au grand jour, miraculeusement retrouvée par sainte Hélène.

Mais quel est ce ruisseau qui court sur notre gauche, et semble comme nous se hâter vers Rome ? C'est le Tibre.

Nous approchons donc de la Ville-Eternelle ! O joie ! O bonheur ! Nos cœurs débordent de la plus douce des émotions.

Nous allons voir Rome, la ville des villes, la cité sainte, le centre du monde, la tête et le cœur de la catholicité, l'immortelle survivante de l'antiquité, et la mère de toutes les civilisations. Nous allons admirer ses monuments, contempler ses ruines, entendre les voix éloquentes qui s'élèvent de son sein, nous éclairer de ses lumières, nous enivrer de ses parfums.

La nuit vient ; mais le train qui nous emporte a bien marché. Nous avons traversé le Tibre, côtoyé sa rive gauche, perdu de vue *Monte Rotondo*, et nous voici enfin dans la campagne romaine.

Est-ce mauvais goût ? Est-ce préjugé ? Je ne sais, mais j'aime cette solitude. Les impressions ne se commandent pas, elles s'imposent, et ce que je sens dans ce désert qui entoure Rome, c'est une mélancolie délicieuse, une somnolence—comme celle produite par l'opium—mais saine, et pendant laquelle l'esprit se livre aux plus douces rêveries, aux plus poétiques méditations.

Je sais bien tout ce que l'on dit contre cette cam-

pagne morne et silencieuse. " Comment, s'écrient
" les touristes utilitaires, ces vastes champs ne sont
" pas cultivés ! Dans ces larges espaces il n'y a pas
" un hôtel, pas une manufacture, pas un champ de
" blé, pas un jardin, pas un bocage ! Une longue
" plaine onduleuse, couverte d'un gazon maigre et
" de grandes herbes sauvages, où paissent des trou-
" peaux qui semblent s'ennuyer, et que traversent
" de rares équipages ou quelques charrettes de pay-
" sans, est-ce là une ceinture convenable pour la
" Ville-Eternelle ?

" Pourquoi ne divise-t-on pas ces terrains en lots à
" bâtir ? Pourquoi n'y a-t-il pas ici une usine, autour
" de laquelle viendraient se grouper de nombreux
" ouvriers ? Pourquoi n'y voit-on pas au moins des
" villas, des arbres, et des cultures perfectionnées ? "

Il y a toute une série de ces *pourquoi* dans les récits des voyageurs, et je n'ai rien à leur répondre. Sans doute, il y a des raisons à cet état de choses, et je les trouverais si je me donnais la peine de les chercher ; mais elles ne m'importent guère. Tout ce que je tiens à dire, c'est que cette solitude et cet abandon m'impressionnent profondément et me plaisent.

C'est triste comme un cimetière, dit-on. Oui, sans doute, et c'est ainsi que j'aime les environs de Rome. D'abord, tous les cimetières me plaisent, et je ne crois pas être seul à les trouver intéressants. Mais celui que nous traversons en ce moment est bien plus émouvant que les autres : c'est un cimetière de peuples.

D'innombrables fractions des nations de la terre, depuis les soldats de Carthage et les savants de la Grèce jusqu'aux hordes barbares venues du Nord de l'Europe et de l'Asie, dorment là dans la poussière des siècles, et je trouve bon qu'on les laisse dormir en paix, jusqu'à ce que la trompette de l'ange vienne les réveiller.

D'ailleurs, Rome a remplacé Jérusalem sur la terre. C'est la nouvelle Sion, bâtie pour la religion du Christ, et, comme à Jérusalem, il me plaît qu'on ne puisse y arriver qu'après avoir traversé un désert. Je pourrais étendre ce rapprochement jusqu'à la Jérusalem céleste, et dire par quels chemins désolés l'humanité s'y achemine.

Enfin, Rome est la ville de l'Eglise et des églises ; c'est un sol sacré, un lieu saint, un cloître immense, et il convient qu'elle soit entourée de solitude et de silence, pour les intelligences qui viennent y méditer, pour les âmes qui viennent y prier, pour les cœurs souffrants qui viennent y chercher l'oubli.

Voilà ce que je pense, et voilà pourquoi ces paysages attristants me conviennent. J'aime ces espaces vides que le calme enveloppe et que la sérénité du ciel éclaire. J'aime cette suite interminable de tertres désolés, dont la perspective monotone se prolonge à perte de vue sans me distraire de mes rêveries. J'aime surtout ces ruines que les ombres du crépuscule grandissent, qui, le jour, semblent être les pierres tumulaires des peuples tombés, et qu'on prendrait, la nuit, pour de grands fantômes errant dans la solitude.

Voyez-vous là-bas, dans les vapeurs indécises du soir, les grands arcs tronqués des aqueducs antiques, portant des bouquets d'arbustes sur leurs dos en ruines, et ressemblant à d'énormes dromadaires qui traversent le désert et marchent en procession vers la Ville-Eternelle ?

Une seule chose me déplaît, c'est de traverser cette zône dépeuplée et muette en chemin de fer. Nous allons trop vite, et je n'ai pas le temps de recueillir toutes les pensées qui m'assiègent.

Etrange contradiction des sentiments ! J'ai bien hâte d'arriver, j'éprouve le désir ardent de voir Rome ; et cependant j'aimerais à prolonger l'attente et la vague rêverie dans laquelle je me sens plongé.

Ce qui m'afflige surtout, c'est que la nuit est tout à fait venue quand nous arrivons dans Rome. A peine avons-nous pu voir dans un lointain brumeux la coupole de Saint-Pierre dessinant dans l'ombre ses proportions colossales.

De la gare à l'hôtel nous parcourons des rues plus ou moins étroites et tortueuses. Nous côtoyons de grands édifices sombres, quelques fenêtres éclairées, certains quartiers plus animés où le peuple circule et où brillent de riches vitrines. Çà et là, quelques portiques vaguement démêlés à la lueur d'un réverbère, quelques statues qui prennent dans la demi-obscurité des poses fantastiques, quelques colonnes dont nous ne distinguons que la base, et dont le sommet perdu dans la nuit semble supporter

la coupole des cieux. Voilà tout ce que nos yeux inquisiteurs peuvent entrevoir.

Tout à coup la voiture s'arrête, entre un petit obélisque, supporté par un éléphant de bronze, et une large façade illuminée. C'est *l'Albergo della Minerva.*



II

LES VISITEURS DE ROME.

Il n'est pas donné à tout le monde d'aimer Rome, et parmi ceux qui la visitent, il y en a beaucoup qui reviennent désenchantés. C'est que l'attrait qu'elle possède est d'une nature toute particulière, qui charme les uns et que les autres ne sentent pas. Pour ceux-ci, la Ville-Eternelle est une énigme ; pour ceux-là, elle est un livre ouvert dont la lecture les captive de plus en plus. Quand ils l'ont lu, ils le recommencent, et ne se lassent pas de l'étudier.

Mais ils n'y trouvent pas tous le même enseignement. Quelquefois même c'est une Rome différente qu'ils aiment, et parmi ceux qui ont écrit leurs impressions de voyage, les uns ont surtout affectionné la Rome chrétienne, tandis que d'autres n'y ont étudié, admiré, goûté que l'antiquité païenne.

Pétrarque, Boccace, en visitant Rome, déploraient l'abandon des églises ; mais ce qu'ils regrettaient surtout, c'était de voir crouler les arcs triomphaux, les tombeaux et les statues des anciens Romains.

Le Tasse avait des sentiments plus chrétiens, et s'adressant à Rome, il écrivait : " Ce ne sont pas les

" colonnes, les arcs de triomphe, les thermes que je
" recherche en toi, mais le sang répandu pour le
" Christ, et les os dispersés dans cette terre mainte-
" nant consacrée, bien qu'une autre terre l'enveloppe
" et la recouvre de partout. Oh ! puissé-je lui donner
" autant de baisers et de larmes que je puis faire de
" pas en traînant mes membres infirmes !

L'infortuné poète ! ce qu'il cherchait à Rome, c'était une chambre dans un couvent, où il pût avoir la paix, et il la trouva à Saint-Onuphre, sur le Janicule. C'est là, en face du Capitole, où le triomphe l'attendait, mais ne lui fut décerné qu'après sa mort, c'est là qu'il acheva dans les sentiments les plus chrétiens une vie pleine de déboires et d'amertumes.

Balzac, le rhéteur du XVII[e] siècle, dont le style est maniéré, mais qui n'en était pas moins un esprit supérieur, écrivait de Rome : " Si je rêve deux heures " au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais " étudié huit jours."

Rien n'est plus juste que cette observation ; car ici l'histoire s'illumine de clartés qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Gœthe n'a vu et aimé que la Rome païenne. Il en parle avec transport, avec délire : " Oh ! quelle féli- " cité m'a été accordée, à moi mortel ! Est-ce un " songe ? O Jupiter ! père des dieux, ouvre-tu à " l'étranger ton palais parfumé d'ambroisie ? "

Une fois lancé sur cette pente, il ne s'arrête plus, et tous les dieux de l'antique Olympe reçoivent ses hommages. Il achète une tête de Jupiter, et la place

en face de son lit, afin, dit-il, de pouvoir lui adresser sa prière du matin.

Gœthe avait un génie assez vaste pour comprendre Rome tout entière. Mais la passion, le préjugé, le sensualisme l'ont empêché de voir la Rome chrétienne.

Tout protestant qu'il fût, Byron a su mieux apprécier les deux Rome, et il a écrit: " Dans son ensemble ancien et moderne, Rome surpasse la Grèce, Constantinople et tout, du moins tout ce que j'ai vu...... O Rome ! ma patrie, cité de l'âme, les déshérités du cœur doivent se tourner vers toi."

Un poète gaulois du V[e] siècle, qui n'était pourtant pas chrétien, a poussé ce cri d'enthousiasme après avoir visité Rome : " L'éternité tout entière serait courte à qui admire Rome; rien n'est long qui plaît sans fin......"

Bien d'autres noms se pressent sous ma plume ; mais qu'il me suffise d'ajouter que les incrédules, es viveurs, les esprits utilitaires, admirateurs passionnés du progrès moderne, ne se plaisent généralement pas à Rome, tandis que les âmes d'élite, les vrais artistes et les hommes de foi, la visitent non seulement avec admiration, mais avec amour.

Il ne faut pas chercher à Rome ce que Rome ne possède pas. Ceux qui ne sont séduits que par des rues larges, bien alignées, bien pavées, bien lavées, bordées de grandes boutiques et de vastes hôtels à perte de vue n'ont que faire d'aller à Rome ; New-

York, Philadelphie, Chicago, San-Francisco sont les villes qui leur conviennent.

J'ai connu à Rome un *californien* qui mourait d'ennui après y avoir passé huit jours, et qui n'y restait plus longtemps que pour plaire à sa sœur, une bonne catholique qui s'y trouvait heureuse.

" Je ne comprends pas, me disait-il un soir, pourquoi nous venons ici. San-Francisco est une ville bien mieux bâtie que Rome ; il n'y a pas ici un hôtel comparable aux nôtres ; les cafés sont pitoyables, et les boutiques mal installées : Le *Corso*, dont j'ai tant entendu parler, est une ruelle comparé à notre *Broadway*. Le *Pincio* ferait triste figure à côté du *Central Park* de New-York, et *Union Square* est préférable à la *Place du Peuple*."

Le Yankee continua quelque temps sur ce ton, pendant que je lisais *l'Italie*, qui n'était pas plus spirituelle que lui. Enfin il termina sa tirade en me disant : " Est-ce que vous vous amusez dans Rome ?" —Non monsieur, mais je n'y suis pas venu pour cela.—Ah ! soupira mon interlocuteur, en me regardant comme un objet de curiosité, et il ne dit plus mot.

J'ai rencontré des Anglais qui allaient à Rome pour voir le Pape, Victor Emmanuel et Garibaldi, et quand ils avaient vu ces trois grandes *curiosités* de Rome—c'était leur mot—ils s'en revenaient contents.

Sans vouloir décrier mes compatriotes, je puis bien vous dire que tous n'apprécient pas les beautés et les harmonies de la ville incomparable. L'un d'eux,

qui ne manque pas d'esprit ni de connaissances, mais qui pose en *homme pratique*, visitait la Ville-Eternelle, il y a quelques années, en compagnie d'un abbé canadien. Il avait vu des églises, des temples, des palais, des musées et des galeries, et de temps en temps il répondait à l'enthousiasme de son compagnon en disant : " Mais à quoi tout cela sert-il ? "

Un matin il arrive au Capitole, toujours avec son compagnon, et il gravit les degrés avec des marques d'intérêt beaucoup plus prononcé. Les chevaux de Castor et Pollux au haut de la rampe l'attiraient visiblement ; mais en arrivant au sommet, il se trouve en face de la statue équestre de Marc-Aurèle, et se met à tourner autour avec une apparence inaccoutumée d'émotion.

" Ah ! M. l'abbé, s'écrie-t-il tout à coup, venez donc
" voir ce magnifique cheval, c'est un vrai percheron.
" Tenez, placez-vous là, et regardez-moi ce poitrail,
" cette croupe, cette encolure, ces pattes... un vrai
" percheron, vous dis-je ! "

L'abbé lui jeta un coup d'œil, éclata de rire, et tourna le dos en disant : " Percheron vous-même."

C'est avec orgueil et bonheur que je me range parmi les admirateurs de Rome, parce que je l'ai contemplée avec les yeux de la foi. Dès le premier jour je m'en suis épris, et c'est en pleurant que je lui ai dit adieu.

Ce fut un rêve, une vision enchantée, qui a passé devant mes yeux comme les tableaux d'une féerie, avec une rapidité qui ne m'a pas laissé le temps de

noter toutes mes impressions. Les courses quotidiennes absorbaient toutes mes heures, et quand le soir arrivait, mon cœur débordait d'émotions qui se refusaient à l'analyse.

Mais toutes pâles qu'elles soient, ces pages, écrites sous le coup d'une admiration vive, enthousiaste, irrésistible, feront peut-être mieux comprendre à quelques touristes le langage mystérieux de la Ville-Eternelle.



III

VUE GÉNÉRALE

QUELLES destinées merveilleuses que celles de Rome ! Et comme sa gloire et ses souvenirs jettent dans l'ombre toutes les autres villes du monde !

Dans sa marche à travers les siècles, l'humanité obéit toujours successivement à deux forces, à deux principes qui se combattent : la matière et l'esprit. Or Rome a été la plus haute expression de la matière, et elle est aujourd'hui la plus haute expression de l'esprit. Elle a été la plus grande force temporelle de l'univers, et elle en est aujourd'hui la plus haute puissance spirituelle. Elle a conquis l'univers par les armes, et au moment où ses armes se sont brisées, elle a repris l'empire par la religion, et elle le gouverne encore par les âmes.

Lorsque le penseur, jetant un coup d'œil en arrière s'arrête à contempler l'histoire du monde, au-dessus de tous les événements, au-dessus de tous les peuples, au-dessus de toutes les célébrités, il voit Rome dominant les âges, s'élevant comme une colonne gigantesque, comme une borne colossale entre le monde ancien et le monde nouveau, et présentant deux faces dont l'une regarde le passé, et l'autre l'avenir ! Elle lui apparaît comme la représentation

vivante des deux cités qui se partagent le globe terrestre, et l'histoire atteste qu'après avoir été la *Cité du Diable*, elle est devenue la *Cité de Dieu !*

Ecrire une histoire complète de Rome et de ses destinées serait faire l'histoire du monde en deux chapitres : Rome païenne et Rome chrétienne ! Car les événements historiques, même antérieurs à sa fondation, étaient dans les vues de la Providence un travail préparatoire à la domination romaine ; et quand Romulus vint planter sa tente au sommet du mont Palatin, il n'était pas seulement un précurseur de César, il était, sans le savoir, le premier ouvrier du grand œuvre annoncé par les prophètes, et c'est sa main inconsciente qui jetait les premiers fondements du siège apostolique !

Rome est donc en quelque sorte un résumé du monde, et c'est de là que naît son charme irrésistible. Son nom se trouve partout, il est mêlé à tous les événements, à tous les progrès de l'esprit humain, à tous les âges de la vie.

Aussi quelle n'est pas l'émotion du pèlerin catholique quand il peut enfin promener ses regards sur cette merveille historique et monumentale ! Pour vous en faire juger, lecteurs, je veux tout d'abord vous montrer une vue d'ensemble de la Rome chrétienne, sans m'attarder dans la description des détails.

Transportons-nous par la pensée au sommet du Janicule, sur cette colline où fut crucifié saint Pierre, près du couvent où vint mourir le Tasse, et de cet

observatoire élevé nous embrasserons dans un coup d'œil général la ville aux sept collines.

Quel spectacle s'offre maintenant à nos regards ! Quelle harmonie dans cet ensemble de monuments, dont la majesté se dresse maintenant sous nos pieds !

Quatre grandes basiliques captivent tout d'abord notre attention : Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Saint-Paul, et Sainte-Marie-Majeure. Quelle grandeur ! Quel éclat ! Et quel accord lumineux dans ce quatuor monumental !

Les trois premières, Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-Jean forment un triangle dont chaque pointe est une des extrémités de la ville, et les trois hommes dont elles consacrent la mémoire et le culte sont les trois fondateurs de l'Eglise catholique, les trois grands apôtres de cette institution divine sur la terre.

Admirons ce trio symbolique. De même que le ciel repose sur une trinité divine, l'Eglise catholique, qui est une image du ciel sur la terre, semble assise sur une trinité humaine, et de cette trinité humaine Rome, la ville de l'Eglise, a fait une trinité monumentale qui lui sert de fondement. Et chose admirable, observe Mgr Gerbet, on retrouve dans ces trois hommes des attributs personnels qui rappellent et symbolisent ceux des trois personnes divines !

Pierre a les clefs, il est le Chef, il est le Père ! Paul est le Docteur, la Science, la Parole, comme Jésus est le Verbe ! Jean est l'Amour, la Charité symbole de l'Esprit-Saint !

Mais ce n'est pas tout. Pour l'exécution entière du plan divin, les trois personnes divines n'ont pas suffi ; il leur a fallu s'associer une femme ; la très sainte Vierge. De même pour compléter les assises de la Rome ecclésiastique et monumentale, la même femme a dû être associée à la trinité humaine, et Sainte-Marie-Majeure s'est élevée sur le mont Esquilin.

Telle est la gerbe de lumière qui jaillit du premier coup d'œil jeté sur le quadrilatère monumental formé par les grandes basiliques romaines.

Par-dessus les édifices de la noble cité, les trois grands témoins du Christ, Pierre, Paul et Jean, se regardent et se saluent ; et tous trois, placés aux portes de la ville, ressemblent à des sentinelles qui la protègent contre l'ennemi. Je me trompe, ce ne sont pas de simples sentinelles, ce sont les généraux de la grande armée du Christ, dont les tentes s'élèvent à l'avant-garde sur les trois faces de ce camp militaire qui s'appelle Rome.

Et si vous regardez à l'intérieur de ce camp mystique, vous apercevrez les tentes de leurs soldats et de leurs officiers les plus illustres.

Voyez-vous là-bas, entre Saint-Jean de Latran et Saint-Paul, cette rotonde étrange dont l'intérieur a l'aspect d'un temple grec. C'est Saint-Etienne ; saint Etienne, ce brillant jeune homme que Dieu avait doué de tous les talents et de toutes les vertus, ce compagnon d'école de Saul, qui le fit lapider avant d'être saint Paul !

A l'extrémité du Corso, près de la place de Venise, voici la somptueuse église de saint Marc, l'évangéliste, qui fut disciple de saint Pierre, qui vint à Rome avec lui, et qui reçut de lui la mission d'aller évangéliser l'Afrique, où le martyre l'attendait.

Plus près, voyez cette coupole qui domine les édifices environnants. C'est saint André, frère de saint Pierre, et qui le précéda en toutes choses, qui naquit avant lui, qui fut apôtre avant lui, et qui alla rejoindre Jésus au ciel avant lui.

Dans le lointain, sur cette célèbre voie Appienne, toute chargée de ruines et imprégnée de souvenirs mélancoliques, voulez-vous voir encore le temple d'un illustre martyr des premiers siècles? C'est saint Sébastien, modèle des hommes de guerre et des citoyens, qui, tout en servant Dioclétien et l'empire en sujet loyal, savait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et qui, deux fois martyr, allait tout percé de flèches au-devant de l'empereur, pour lui parler de Jésus-Christ, et recevoir enfin la mort!

Arrêtons-nous, et fermons l'histoire, qui nous retiendrait trop longtemps, pour n'ouvrir les yeux que sur ce grand panorama monumental.

Ça et là, à côté des autels des martyrs, s'élèvent ceux des docteurs, qui luttèrent contre les hérétiques comme leurs devanciers avaient lutté contre les bourreaux, et qui représentent presque toutes les nationalités dans la Ville-Eternelle. Toutes ces coupoles, ces tours, ces campaniles, ces obélisques, ces colonnes qui s'élancent vers le ciel, indiquent des temples qui leur sont dédiés.

Comptez-les, si vous pouvez : saint Athanase, le vainqueur immortel de l'Arianisme, représentant l'église Grecque ; saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, représentant l'église Latine ; saint Thomas de Cantorbéry, la gloire de l'Eglise Anglaise ; saint Bernard et saint Louis, fils de la France ; saint Ignace de Loyola, enfant de l'Espagne ; puis les églises Saint-Antoine des Portugais, Saint-Charles, Saint-Marcel, Saint-Clément, Saint Bonaventure et une multitude d'autres, sans faire mention de plus de soixante églises dédiées à la sainte Vierge.

Comment ne pas admirer l'harmonie, l'ensemble de toutes ces gloires, de toutes ces forces, de toutes ces vertus ? Comment ne pas comprendre ce résumé de toute l'histoire ecclésiastique écrit en lettres de marbre ?

Et si nous entrions maintenant, dans tous ces temples, que de beautés artistiques, que de chefs-d'œuvre nous y pourrions admirer ! Quel langage symbolique ils nous feraient entendre, et quels lumineux horizons ils nous ouvriraient sur les rapports mystérieux du monde spirituel et du monde physique !

Mais il faut passer outre, et sacrifier les détails à l'ensemble.

Je vous ai montré dans Rome le triangle harmonieux formé par les trois grandes basiliques, St-Pierre, St-Paul et St-Jean de Latran. Eh bien ! à l'intérieur de ce triangle, il s'en trouve un autre plus petit formé par trois tombeaux qui composent une trinité

féminine, qui fut la gloire de l'Eglise : sainte Hélène, sainte Monique, sainte Cécile ! Sainte Hélène mère du grand empereur ! sainte Monique mère du grand docteur ! sainte Cécile, l'épouse-vierge que les artistes honorent !

Sous l'égide de ces trois femmes, au centre de l'armée du Christ, que Rome symbolise, nous pouvons ranger les souverains, les savants, les artistes, ou si vous le voulez, le pouvoir public, la science et l'art.

Mais l'aspect de Rome ne présente pas partout ce nombre ternaire, pour lequel cependant l'Eglise a toujours manifesté quelque prédilection.

A un autre point de vue général, son caractère le plus frappant est le dualisme. Je vous ai déjà dit que Rome a deux faces, l'une qui regarde le passé et l'autre l'avenir, l'une qui représente la matière et l'autre l'esprit, l'une qui est morte et l'autre qui est pleine de vie !

En un mot, il y a dans Rome deux cités, la païenne et la chrétienne ; celle-ci bâtie sur les ruines de celle-là, et toutes deux apparaissant, l'une avec l'aspect lugubre du tombeau, et l'autre avec l'auréole du triomphe.

C'est ce double aspect de la Ville-Eternelle que nous allons considérer dans les chapitres suivants : la victoire, à Saint-Pierre, et la défaite, au Palais des Césars, et au Capitole.



IV

PREMIÈRE VISITE À SAINT-PIERRE.

E lendemain de mon arrivée à Rome, je n'ai pas eu besoin d'un coup de cloche pour être matinal. Il n'y a pas de meilleur réveille-matin que le bonheur, et la première impression que j'ai ressentie a été une vive sensation de bonheur, comme celle que l'on éprouve en revoyant la patrie et le toit natal.

C'est qu'ici nous nous sentons *chez nous*. Cette ville est *notre* ville, celle de *notre* Père et de la grande famille catholique. Chacune des autres villes de l'univers appartient à un peuple, et le voyageur s'y reconnaît étranger ; mais Rome appartient à tous, et l'étranger, qu'il vienne du nord ou du midi, de l'orient ou de l'occident, croit y trouver une seconde patrie.

Hélas ! ce sentiment d'allégresse a bientôt fait place à de tristes pensées. Depuis quelques années la Révolution travaille à faire de Rome une ville comme les autres, et, sous quelques rapports, elle n'y réussit que trop. Déjà Rome n'est plus la ville du Pape et des nations catholiques ; elle appartient à un roi, comme les autres, avec cette différence que ce roi n'est pas son souverain légitime.

Le Pape vit encore à Rome, mais il n'y règne plus ;

un fils dénaturé l'a dépouillé et chassé de ses domaines ; il l'a relégué dans un coin de la maison paternelle, et la grande famille catholique a laissé faire ! O tristesse ! O désolation !

Avec ces pensées, mon premier besoin a été d'aller voir cette maison où vit encore le Père des fidèles, et j'ai voulu consacrer ma première visite à Saint-Pierre du Vatican. Je m'y suis rendu à pied, sans guide, et si voulez bien m'accompagner, nous allons refaire ensemble ce touchant pèlerinage.

L'esprit absorbé par l'admirable dualisme de la Ville-Eternelle, que nous avons déjà indiqué, saluons en passant le Panthéon, ce temple magnifique qui fut la dernière et la plus complète expression du paganisme, et qui, consacré maintenant à tous les saints, résume pour ainsi dire tout le christianisme.

Côtoyons le Tibre, et, tout en marchant, écoutons ce qu'il va nous dire. Il n'est pas beau, il est étroit, il est sale, et cependant il a de la majesté. Il n'a pas l'air de savoir qu'il y a de par le monde des fleuves auprès desquels il n'est qu'un ruisseau. Il se promène lentement au milieu de sa ville, il en visite les différents quartiers, il se détourne, tantôt pour aller saluer le château Saint-Ange, et tantôt pour revoir les ruines de la Maison d'Or, ou les solitudes de l'Aventin. Il semble dire au voyageur surpris : eh bien oui, je suis le Tibre, dont tu as entendu parler dans ton pays lointain ; j'ai vu bien des choses que tu n'as pas vues, et je roule toujours dans la Ville-Eternelle mes flots qui ne vieillissent pas.

Quand il traverse le Ghetto, il se hâte, il s'enfuit, comme s'il n'aimait pas les Juifs, puis il se ralentit pour ne pas sortir trop tôt de sa chère Rome, et il a l'air de rappeler ses souvenirs.

Jadis, il y avait ici sur sa grève un palais superbe, un temple magnifique ; il n'en reste plus rien. Ce que les hommes font ne dure pas longtemps, mais les œuvres de Dieu demeurent, et s'il est toujours jeune, malgré son grand âge, c'est parce qu'il tient de Dieu son existence.

Parmi toutes les choses qu'il a connues, il n'y en a qu'une qui ne paraît pas vieillir plus que lui, c'est l'Eglise.

Quant aux hommes qui se succèdent sur ses rivages, il observe que les mêmes types reviennent de siècle en siècle.

Il a vu l'empereur Julien l'apostat, et quinze siècles après il a vu Victor-Emmanuel ! Il a vu saint Pierre, et dix-huit siècles plus tard, Pie IX !

Mais il y a deux empereurs qu'il se souvient d'avoir vus et qui ne sont jamais revenus, Constantin et Charlemagne !

Un jour pourtant, en 1849, il a entendu un cliquetis d'armes, un galop de cavalerie, et il a cru voir venir un nouveau Charlemagne ; mais c'était une illusion, et il ne vit que le général d'un Bonaparte.

Traversons le pont Saint-Ange, en vénérant les

instruments de la passion que des anges de marbre nous présentent à chaque extrémité des piliers.

Jetons un regard suppliant à l'Archange saint Michel, qui, debout et les ailes tendues sur les créneaux du vieux château, remet toujours son épée dans le fourreau, et prions-le de l'en tirer et de frapper enfin ces impies qui souillent Rome et persécutent l'Eglise du Christ.

Puis enfin, arrivons sur cette grande *Piazza* de Saint-Pierre, la plus belle du monde, et la seule digne du temple merveilleux auquel elle conduit.

Ici, lecteurs, permettez-moi de me mettre en scène, d'évoquer un instant mes souvenirs personnels, et de vous dire qu'en arrivant sur cette place, unique au monde, j'ai éprouvé de ces impressions qu'il me sera bien difficile de traduire.

Je m'avançai jusqu'au pied de l'obélisque, ce géant d'un autre âge, qui décorait autrefois le cirque de Néron, qui lors des invasions des barbares est seul resté debout comme un grand témoin des vengeances divines, et qui plus tard, sous le grand pape Sixte-Quint, fut transporté devant Saint-Pierre pour y dresser dans les airs la croix victorieuse.

Je comtemplai ce granit séculaire couronné de l'instrument sur lequel il vit mourir Pierre, chantant son triomphe, et jetant aux puissances ennemies—qu'elles s'appellent Dioclétien ou Napoléon, Julien l'apostat ou Victor-Emmanuel — ce défi solennel : " *Ecce Crux Domini, fugite, partes adversæ. Vicit leo de*

" *tribu Juda ! Christus vincit, Christus regnat, Christus* " *imperat* " !

Ces cris de triomphe, gravés en lettres d'or sur le socle même de l'obélisque, résonnèrent au fond de mon âme, comme une fanfare triomphale.

J'admirai l'immense colonnade elliptique, qui entoure la grande *Place* de quatre rangées de colonnes énormes, et qui est surmontée des statues des papes et des saints, s'avançant comme une avant-garde de vétérans pour défendre l'entrée de l'Eglise de Dieu !

Mes regards étonnés et ravis se levèrent sur la façade de Saint-Pierre, sur son majestueux portique, sur son dôme gigantesque, et y restèrent longtemps attachés.

Pour prolonger mon bonheur, je gravis les degrés lentement, émerveillé de chaque détail. Je saluai saint Pierre et saint Paul, dont les statues colossales, debout au pied de l'escalier du portique, semblaient me regarder ; et tout ravi des plus suaves émotions, les yeux fixés sur la célèbre *navicella* de Giotto, je pénétrai sous le portique. Je ne puis vous décrire en détail cet incomparable monument d'architecture, parce qu'il faudrait y consacrer un volume. Mais je veux essayer de vous exprimer en une seule phrase les sentiments d'admiration qui m'ont envahi, quand j'ai plongé mes regards et promené mes pas dans ses nefs immenses et sous ses arceaux gigantesques.

Saint-Pierre est, si je puis m'exprimer de la sorte,

la *pétrification* de l'Eglise Catholique, comme le Pape est la personnification visible de son Chef invisible! C'est la grande société divino-humaine, faite monument! L'épouse du Christ qui a pris un corps, bâti en pierre, sur la pierre, par Pierre et pour Pierre! C'est le monument des monuments, et le plus beau temple que la main de l'homme ait jamais élevé en l'honneur de la Divinité!

En général, je préfère l'architecture gothique à la grecque dans les églises. J'aime ce style sombre, mélancolique, mais plein d'élan, qui pose ses fondements dans l'ombre, et qui porte ses flèches aiguës jusque dans l'azur du firmament.

Mais il me semble qu'ici, l'architecture grecque, qui exprime la joie, le triomphe, la gloire, est bien à sa place; car cette basilique nous représente l'apothéose de saint Pierre. Que dis-je? elle doit exprimer et elle exprime le triomphe de l'Eglise Universelle.

Partout l'Eglise combat et souffre, et l'on pourrait dire que partout elle est défaite; mais la victoire définitive lui reste, et ce temple est la plus haute expression de cette victoire. Chrétiens vaincus de tous les pays, nous accourons à Rome, comme des fils de famille reviennent au château de leurs aïeux; et quand nous franchissons le seuil de Saint-Pierre, nous sommes consolés et nous chantons victoire.

Au reste je ne suis pas un artiste, et je laisse volontiers les gens de l'art gloser sur les détails. Je ne

conteste pas que la croix grecque eût peut-être été préférable à la croix latine comme forme. Mais je dis ce que j'ai éprouvé, les transports d'admiration dont j'ai été saisi, et j'affirme que l'homme sensible et sans préjugés, en contemplant cette merveille d'architecture, se sent écrasé par tant de grandeur et de beauté !

L'émotion augmente encore lorsque, après avoir baisé le pied de bronze de saint Pierre, ce pied que les lèvres chrétiennes ont usé, on va s'agenouiller au tombeau des saints Apôtres. C'est là que j'ai versé les plus douces larmes de ma vie.

Les fondateurs de la Rome païenne étaient frères ; mais un fratricide les a divisés pour toujours, et Romulus, nouveau Caïn, a fondé l'empire caïnique par excellence.

Les fondateurs de la Rome chrétienne étaient étrangers l'un à l'autre. Un fratricide qui était en même temps un déicide les a réunis dans la vie et dans la mort ! Ennemis acharnés, ils sont tout à coup devenus frères, de cette nouvelle et sainte fraternité que Jésus-Christ était venu apporter aux hommes ; et comme si l'Eglise n'eût pas été assez solidement assise sur Pierre, Paul est venu s'étendre à son côté, et apporter à la solidité de l'édifice l'appui de sa robuste épaule !

C'est sur cette tombe glorieuse, inondée des splendeurs qui descendent de la coupole, que l'on comprend bien l'accomplissement des paroles de Jésus-

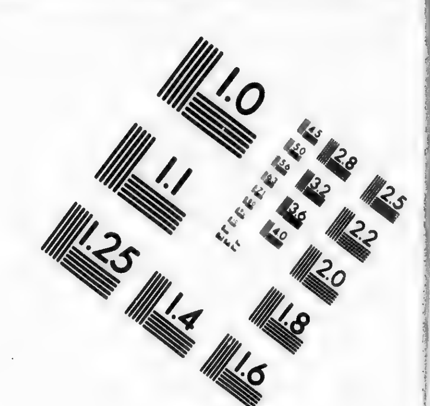
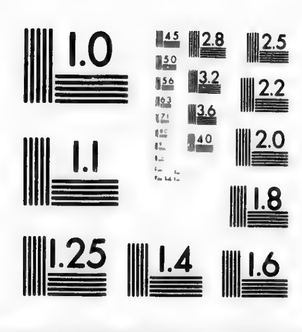


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Christ : “ *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam !* ”

Ce *fiat* solennel de la création de l'Eglise catholique est écrit en lettres colossales sur le cercle intérieur de la coupole, et forme comme une couronne gigantesque au-dessus du corps de saint Pierre. Je méditais cette grande promesse du Fils de Dieu, et il me semblait le voir planant dans les hauteurs resplendissantes du dôme, me montrant dans la crypte le corps de son Apôtre, qui sert littéralement d'assises à l'édifice, et me disant : “ Vois, le grand œuvre est “ accompli à la lettre, et ma parole n'a pas failli : “ il était et il est encore Pierre ; sur cette pierre j'ai “ bâti mon Eglise, et les portes de l'enfer n'ont pas “ prévalu contre elle.”

Il me semblait que j'étais transporté sur le mont Thabor. La grande scène de la transfiguration repassait dans mon esprit, et j'entendais saint Pierre s'écrier : “ Il fait bon d'être ici, dressons-y trois tentes !”

C'était le langage de l'homme, toujours paresseux et lâche, et qui voudrait être récompensé avant d'avoir souffert et travaillé.

Non, Pierre, tu n'étais pas encore digne de rester sur le Thabor, il fallait lutter, il fallait combattre, il fallait souffrir, il fallait habiter les prisons de Jérusalem, traverser les mers, souffrir les humiliations, les condradictions, les trahisons, les lâchetés, toutes les hontes ! Il fallait connaître les cachots de Rome, les cruautés des Césars, gravir le Janicule comme un

autre Golgotha, et y mourir sur une croix. C'est à ce prix que le Vatican allait devenir pour toi un Thabor.

Ah ! Lecteurs, c'est sur cette tombe lumineuse des saints Apôtres que l'on se sent fier d'être catholique.



V

AU PALAIS DES CÉSARS.

APRÈS avoir contemplé l'apothéose du pêcheur de Galilée, et les œuvres immortelles qui sont nées de son tombeau, et qui disent éloquemment quel germe de vie y était renfermé, j'ai voulu voir ce que sont devenus les palais des persécuteurs.

J'ai traversé le Forum où furent amoncelées tant de ruines qui sortent maintenant de leur tombeau, et j'ai gravi les degrés qui conduisent au sommet du mont Palatin. C'est un des endroits les plus célèbres de la terre.

Ici vint d'abord Romulus, et sur cette première fondation de Rome se sont élevées successivement les résidences de ses rois, de ses consuls et de ses empereurs. Bientôt ces résidences ont emprunté son nom à la colline, et se sont appelées *palais*, mot qui était inconnu dans l'antiquité, et qui ensuite a passé dans toutes les langues modernes.

Mais, à l'origine et jusqu'à l'empire, cette résidence était d'une grande simplicité, et gardait l'empreinte des vertus austères des premiers Romains. Le palais dans lequel Auguste lui-même naquit et fut

élevé, était, dit M. Franz de Champagny, une petite maison avec un humble portique en pierre d'Alba ; point de marbre, point de pavé somptueux, peu de tableaux ou de statues ; de vieilles armes, des os de géant, un mobilier qui était à peine celui d'un particulier.

Tibère et Caligula l'agrandirent successivement, et l'embellirent avec un luxe jusqu'alors inconnu. Ce dernier le relia même au Capitole au moyen d'un pont gigantesque soutenu par des colonnes, qui passait au-dessus du Forum.

Néron vint, et c'est alors qu'un terrible incendie, dont on l'accusa d'être l'auteur, ravagea Rome et détruisit son palais. Il fallut reconstruire, et le fils d'Agrippine puisa dans le trésor de l'empire avec une prodigalité inouïe. Ce qu'il fallait à ce dieu ce n'était plus seulement un palais, c'était un Olympe. Les édifices s'élevèrent, s'étendirent, couvrirent le mont Palatin, envahirent le Cœlius, l'Esquilin et la vallée qui les sépare, et changèrent le tiers de Rome en un paradis consacré à la nouvelle divinité que le Sénat venait de reconnaître.

Les plus belles statues de la Grèce, les plus beaux marbres de l'Asie, l'or et les pierres précieuses de tous les pays de l'univers, tous les objets de luxe que l'homme sensuel peut désirer, encombrèrent cette demeure somptueuse, que l'on nomma avec raison la Maison-d'Or.

" En avant de la Maison-d'Or, ajoute M. de Cham-
" pagny, il y a un lac ; autour du lac des édifices

" épars qui semblent une ville ; entre la façade et le
" rivage, le vestibule où le maître de la maison fait
" attendre ses clients, c'est-à-dire où Néron fait at-
" tendre tous les peuples du monde ; et, au milieu,
" le colosse de Néron, haut de cent vingt pieds, d'ar-
" gent et d'or ; plus loin, des portiques longs d'un
" mille, à triple rang de colonnes.

" Dans l'intérieur, tout se couvre de dorures, tout
" se revêt de pierres précieuses, de coquilles, de perles.
" Les souterrains mêmes sont ornés de peintures qui
" ont rempli à elles seules toute la vie de l'artiste
" Amulius. Dans les bains, un robinet amène l'eau
" de mer ; un autre, des eaux sulfureuses d'Albula.

" Un temple de la Fortune, construit avec une
" pierre nouvellement découverte, blanche et dia-
" phane, semble, les portes fermées, s'illuminer d'un
" jour intérieur. Les salles de festin, si multipliées
" et si particulièrement fastueuses dans les maisons
" romaines, ont des voûtes lambrissées qui changent
" à chaque service, des plafonds d'ivoire d'où tom-
" bent des fleurs, des tuyaux d'ivoire qui jettent des
" parfums ; d'autres, plus belles encore, tournent sur
" elles-mêmes jour et nuit, comme le monde.

" Mais ce sont là les moindres grandeurs du palais
" de Néron. Voici des lacs, de vastes plaines, des
" vignes, des prairies, puis les ténèbres et la solitude
" des forêts, des vues magnifiques ; au sein de Rome
" et des palais, des daims bondissent, des troupeaux
" vont au pâturage. Aussi Néron est-il presque con-
" tent cette fois."

Et maintenant, que sont devenus ces somptueux

édifices ? Il n'en reste plus que d'informes débris, et quelques constructions souterraines qu'on dirait être le tombeau de l'empire romain. Et pourquoi la Providence aurait-elle conservé ces édifices ? Ils ne rappelaient que d'infâmes souverains, tels que Néron, Héliogabale, Caligula, Claude et autres, qui firent la honte de l'humanité ; ils n'étaient que l'expression opulente de la richesse, du luxe et de la concupiscence. Ils devaient périr, et ils ne sont plus.

Les trésors artistiques qu'ils contenaient n'ont pas tous été détruits cependant. Le Christianisme les a purifiés et transformés, et de leurs marbres écroulés, les chrétiens ont bâti des centaines d'églises à la mémoire de ceux que les Césars envoyaient à la mort.

Il y aurait ici matière à de longues méditations qui feraient mieux apparaître l'expiation, la purification et la transformation successives de Rome païenne ; mais nous sommes forcés de ne jeter sur tous ces horizons qu'un coup d'œil rapide.

Ces grandes ruines forment aujourd'hui un labyrinthe dans lequel les plus savants archéologues ne trouvent pas toujours leur chemin.

Ce vaste appartement, nous disent-ils, était la salle de réception (*tablinum*), et cette tribune servait à l'empereur dans les assemblées publiques. A droite, s'ouvrait sans doute la *basilique de Jupiter*, tant de fois mentionnée dans les actes des martyrs ; c'est dans cette tribune que siégeaient les juges ; c'est ici que l'Empereur prétendait rendre la justice en envoyant les chrétiens à la mort.

Voici le péristyle, dallé de marbres et décoré de colonnes, et au-dessous les *Bains de Livie*, qui ont conservé leurs fresques et quelques dorures.

Voilà la salle à manger (*triclinium*) ; à côté, le *nymphæum*, et plus loin l'*académie*, destinée aux exercices déclamatoires.

Mais à quoi bon nous arrêter à ces décombres ? Remontons au sommet du Palatin, allons nous asseoir à l'ombre de ce joli bouquet d'arbres qui plonge ses racines dans la demeure des Césars, et regardons devant nous.

A nos pieds s'étend le *Forum* avec son antique *via Sacra*, en partie déblayée, et les débris de ses portiques, où le citoyen romain passait presque toute sa vie.

A gauche, s'élève le Capitole, siège de la puissance et de la gloire ! A droite le Colisée, monument de la luxure et du plaisir ! Remarquez que le Forum, où s'agite le peuple romain, est en bas, au pied des deux monts Palatin et Capitolin, et que le Colisée seul est au même niveau.

Il y a dans cette étrange disposition des lieux un tableau dont le sens est profond et vrai. La richesse et le luxe, représentés par le palais des Césars, et la puissance, dont le Capitole était l'expression, se trouvaient sur des montagnes, au-dessus du peuple ; il les voyait, mais il n'en pouvait jouir. Le plaisir seul était à sa portée, et le Colisée lui était ouvert.

Les Césars jouissaient de tout à la fois. Mais on

se rappelle qu'ils n'en jouissaient pas longtemps, et qu'après un règne éphémère, un crime ou une catastrophe venait soudainement mettre fin à leurs jouissances.

Ah ! lecteurs, je vous souhaite à tous de voir un jour ce petit coin de terre où tant de siècles sont venus jeter tant d'événements, dont nous cherchons en vain la trace dans la poussière de ces débris, mais dont nous retrouvons le récit dans l'histoire universelle.

Le Capitole, qui nous domine, la roche Tarpéienne, que nous apercevons au-dessus des toitures vieillies, le Forum, qui s'étend à nos pieds avec ses ruines innombrables, dont on recherche l'architecture et la destination avec tant de curiosité, nous montrent comme dans un tableau toute l'histoire de Rome avant Jésus-Christ.

Au pied du Palatin, en face de nous, l'arc de Titus nous raconte l'histoire du peuple juif, sa destinée lamentable, et la destruction de Jérusalem, la ville coupable du Déicide !

A notre droite le Colisée, l'immense amphithéâtre de Vespasien, remet sous nos yeux la lutte surhumaine du christianisme contre le paganisme, l'ère des persécutions et des martyrs ; et, tout près, voici l'arc de Constantin, qui proclame le triomphe définitif de la Foi.

Dans les arènes reparaît encore le dualisme de Rome, l'esprit chrétien succèdant à l'esprit païen, s'emparant de ce squelette colossal pour le purifier,

et convertissant en chemin-de-croix l'enceinte qui fut le Calvaire de tant de saints.

En descendant du Palatin, jetons un dernier regard vers la droite, sur ce grand chemin qui en contourne la base, passe sous l'arc de Titus, et traverse le Forum pour gravir le Capitole : c'est la *Voie Triomphale.* C'est la route que suivaient les triomphateurs, au retour de leurs glorieuses expéditions, traînant derrière leur char les malheureux rois qu'ils avaient vaincus. Arrivés au pied du Capitole, les vainqueurs et les vaincus se séparaient, ceux-là pour monter au Capitole, où le triomphe s'achevait, ceux-ci pour entrer sous terre, dans la prison Mamertine, et pour y être égorgés.

Un jour, un obscur pêcheur venu des rives du Jourdain y fut jeté par l'ordre de l'empereur Néron, et ce que les grands hommes de guerre, tels que Jugurtha, Vercingétorix et tant d'autres, renfermés comme lui dans cette prison, n'avaient pu faire, cet inconnu le fit. A sa parole une eau merveilleuse jaillit des flancs du Capitole, et ce filet d'eau creusa l'abîme où la puissance des Césars allait s'effondrer.

Le plus grand vainqueur qui ait parcouru cette voie Triomphale, ce n'est donc pas Titus, ni Trajan, ni Marc-Aurèle, ni même César ; c'est Pierre ! Et quand je le vois dans ce cachot dont la voûte est le Capitole même, siège de la puissance romaine, il m'apparaît comme un autre Samson, ébranlant et renversant non pas seulement les colonnes d'un temple, mais les assises mêmes du plus grand empire que le monde ait connu !

Sur le sommet du Capitole, au-dessus de la tête du prisonnier galiléen, s'élevait aussi un temple plus beau et plus grand que celui de Baal, consacré au plus puissant des dieux, Jupiter. Le nom et le souvenir de Pierre le firent crouler; mais ses marbres et ses colonnes ont servi à construire l'église de l'*Ara Cœli.* L'*Autel du ciel* a ainsi remplacé l'autel du prince des démons, et c'est au sommet du Capitole qu'il a été dressé, pour mieux attester à la face de l'univers la ruine de la puissance des bourreaux et le triomphe du prisonnier.



VI

LE CAPITOLE.

LE mont capitolin n'est pas moins célèbre ni moins riche en souvenirs que le Palatin. Depuis l'origine de Rome, on l'a toujours considéré comme le centre de sa puissance, comme le sommet de sa grandeur.

C'est ici que siégea pendant des siècles le Sénat romain, cette illustre assemblée qu'aucune chambre populaire n'a égalée depuis. Les pouvoirs de ce Sénat étaient immenses, et l'on ne saurait guère exagérer l'influence qu'il a exercée sur les destinées du monde.

C'est ici que s'élevait le fameux temple de Jupiter, et que le Sénat et le peuple venaient offrir des sacrifices, tantôt pour demander la protection des dieux dans les grands périls de la puissance romaine, tantôt pour rendre grâces de quelque grande victoire.

Le Capitole avait deux sommets, sièges des deux pouvoirs, religieux et militaire, qui faisaient la force de Rome: la Roche Tarpéienne, couronnée d'une citadelle, et le rocher qui servait d'assises au temple consacré à Jupiter Très-Bon et Très-Grand : *Optimo Maximo*. Entre les deux s'étendait le *Tabularium*

représentant le pouvoir civil, et contenant les archives du Sénat, qui y tenait ses séances.

Il en fut ainsi jusqu'à l'époque de Constantin. C'est du Capitole que partaient les armées invincibles qui, lancées dans des expéditions toujours plus lointaines, reculaient sans cesse les limites du monde civilisé. C'est au Capitole qu'elles revenaient, après avoir vaincu les ennemis de Rome, et soumis à son empire quelque nouvelle province.

Au portique du temple venait aboutir la voie Triomphale, vers laquelle semblaient converger toutes les routes de l'univers, et dans les jours de triomphe tout le mont Capitolin se couvrait d'une foule immense, comprenant les pontifes, les prêtres, et tous les grands personnages civils et militaires de Rome.

Après s'être déroulée, avec une pompe dont on se ferait difficilement une idée juste, le long de la voie Appienne, la procession franchissait la porte du même nom, défilait sous les arcs de triomphe qui ornaient la voie, montait lentement au Capitole, et venait se ranger en face du temple de Jupiter, dont elle inondait les parvis.

Un jour, le triomphateur se trouva être un des grands généraux de Rome, nommé Placidus, revenu de la Perse avec ses légions victorieuses. Arrivé à la porte du temple, il descendit de son char doré, traîné par quatre chevaux blancs, mais il refusa d'entrer. Il était chrétien, et ne voulait plus sacrifier à Jupiter.

La foudre, tombant du ciel sur le pinacle du temple et le réduisant en cendres, n'eût pas produit une commotion plus grande dans la foule.

Comment! se disait-on, cette détestable superstition des chrétiens en est-elle donc arrivée là? Elle envahit donc tous les rangs de la société? Elle se glisse donc dans toutes les classes?

La nouvelle se répandit avec la rapidité télégraphique dans l'immense assemblée, et y souleva de bruyants murmures. En un instant, le vainqueur que l'on venait d'acclamer, le conquérant dont on célébrait les victoires, devint un objet de mépris et de haine, et de toutes parts retentit le cri terrible: "Mort aux chrétiens!"

Le général fut conduit devant l'empereur, qui lui avait donné un grand banquet la veille, et après avoir résisté à toutes les menaces et à toutes les promesses, il fut renfermé dans la prison Mamertine, en attendant qu'il fût livré aux bêtes. C'est au Colisée que nous le retrouverons.

Bien des scènes de ce genre se renouvelèrent sur ce mont du Capitole, jusqu'au jour où l'on vit le Sénat lui-même tout entier proscrire le culte des faux dieux, et proclamer le christianisme "*la religion*
"*du Sénat et du Peuple romain.*"

"C'est alors, chantait le poète Prudence, que l'on
"vit ces Pères vénérables, les plus brillantes lumiè-
"res du monde, la noble assemblée des Catons, dé-
"pouiller les insignes de l'antique sacerdoce, et se

“ revêtir humblement de la robe blanche des caté-
“ chumènes.”

La grande révolution sociale et religieuse était accomplie. Rome cessait d’être la maîtresse temporelle du monde, et en devenait la reine spirituelle. Elle échangeait sa couronne contre la tiare, et son sceptre contre la houlette du Pasteur universel.

Sortis on ne sais d’où, poussés par je ne sais quel souffle invisible, les Barbares accouraient vers elle pour la détruire ; mais du moment qu’ils en étaient devenus les vainqueurs, ils pliaient les genoux devant sa puissance mystérieuse, et recevaient en échange du mal qu’ils lui avaient fait le double don de la foi et de la civilisation.

Bien différente de l’Islamisme qui devait plus tard imposer ses croyances par la force de l’épée, l’Eglise Romaine, par la seule force de sa parole, brisait l’épée de ses vainqueurs, et les amenait humbles et repentants à ses pieds.

Sous les coups des Huns, des Vandales, des Hérules et des Ostrogoths, la Rome païenne, la grande prévaricatrice, qui avait commis tant de crimes, et bu le sang de tant de martyrs, voyait tomber ses monuments et ses temples. Mais de leurs ruines s’élevait, la Rome chrétienne, celle qui allait conquérir la domination spirituelle du monde, et mériter le nom de Ville-Eternelle.

C’est ainsi que fut mutilé et dépouillé par Genséric le temple de Jupiter Capitolin, et que de ses débris

fut plus tard construite une église chrétienne, qui s'appela d'abord Sainte-Marie du Capitole, et qui porte maintenant le nom de Sainte-Marie *in Ara Cœli*. Les vingt-deux colonnes qui en divisent les nefs doivent avoir appartenu au temple païen, en grande partie.

La troisième à gauche porte cette inscription : *a cubiculo Augustorum*, ce qui indiquerait qu'elle provient soit du Palais des Césars, soit de quelque appartement impérial, dépendant du temple.

Cette église, où se trouve le tombeau de sainte Hélène, est pleine de souvenirs, et les dalles en sont formées de pierres tumulaires.

Vis-à-vis l'entrée de la sacristie est la chapelle circulaire de l'*Ara Cœli*, qui a donné son nom à l'église, et qui, suivant la tradition, *serait bâtie au lieu même où l'on croit que la très sainte Vierge Marie, tenant son Fils entre ses bras, se fit voir à l'empereur Auguste dans le ciel, au milieu d'un cercle d'or.* Ainsi le dit l'inscription de la frise.

Cette tradition est très ancienne, et reçoit une certaine autorité de plusieurs récits plus ou moins historiques et plus ou moins légendaires. Suivant les uns, consulté par Auguste pour savoir quel serait après lui le maître du monde, l'oracle d'Apollon aurait refusé de répondre, puis enfin aurait dit: " Un enfant hébreu, Dieu lui-même et maître des " dieux, me force à quitter la place et à rentrer tris- " tement dans les enfers. Désormais retire-toi donc " sans réponse de mes autels." A la suite de cet

oracle, Auguste aurait fait ériger dans le temple de Jupiter Capitolin un autel portant cette inscription : " *Ara primogeniti Dei,*" " autel du premier né de " Dieu."

Suivant les autres, ce serait la Sibylle de Tibur qu'Auguste aurait consultée ; et après trois jours d'attente, la sainte Vierge lui aurait apparu.

Quelque large que soit la part de la légende dans tous ces récits, il doit y avoir au fond quelque chose de vrai. Sans doute on ne peut ajouter foi aux prédictions des oracles et des sibylles ; mais ne doit-on pas les considérer comme des traditions, remontant soit aux véritables prophéties bibliques, soit à la révélation primitive ?

Quoi qu'il en soit, cet *autel du ciel,* remplaçant celui de Jupiter, a consacré la transformation chrétienne du Capitole, et grandi l'intérêt qui s'attache à cette colline renommée. Son érection a mis le sceau à l'accomplissement des prophéties sibyllines, et témoigne que *l'enfant hébreu,* le Christ, a bien remplacé, non seulement Auguste, mais Jupiter et tous les dieux de l'Olympe.



VII

LES CATACOMBES.

ON a dit que Rome est un grand musée, et rien n'est plus vrai. Nulle autre ville n'offre autant de sujets d'étude à l'antiquaire et à l'artiste.

Mais Rome n'est pas seulement le plus vaste et le plus intéressant musée du monde entier ; elle forme en quelque sorte une immense basilique dont les Catacombes sont la crypte.

Etudiez la Ville-Eternelle comme musée, et vous y lirez toute l'histoire de l'Art. Etudiez-la comme basilique, et vous apprendrez toute l'histoire ecclésiastique depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours.

Tous les siècles ont laissé là leur ineffaçable empreinte. Avant de briller au grand jour, l'Eglise y vivait et grandissait sous terre. Elle y creusait ses fondations dans le tuf ; elle y enfouissait ses Saints et ses Martyrs, qui, comme autant de Piérres, devaient servir d'assises à l'édifice ; elle y appuyait ses piliers et ses colonnes, en attendant qu'elle pût, quelques siècles plus tard, lancer dans les airs ses coupoles et ses tours.

Les Catacombes forment une ville souterraine, en

dehors des portes de Rome, formée de rues étroites, profondes, généralement droites et se croisant en tous sens. De chaque côté de ces ruelles, le tuf forme un mur dans lequel sont creusées des niches horizontales, où les morts sont couchés les uns au-dessus des autres. Cimetière vient d'un mot grec qui signifie dortoir, et c'est la doctrine chrétienne que la mort n'est qu'un sommeil, et qu'un jour sonnera l'heure de l'universel et suprême réveil. Mais aucun cimetière n'a cette apparence de dortoir à l'égal des catacombes. Les couches funèbres ressemblent à des lits, et ils sont superposés le long des galeries comme ceux des cabines de nos steamers. Elles sont réparties dans divers compartiments qui forment comme autant d'écrins de la mort, dont les joyaux sont des martyrs.

Une sainte a vu, dans une vision, les catacombes semblables à un jardin magnifique. C'est bien cela, et les semences qui y furent déposées ont produit des fleurs et des fruits incomparables.

Le Christ a été trois jours dans le tombeau ; l'Eglise, son épouse, y a passé trois siècles, après lesquels Jésus lui a crié, comme autrefois à Lazare : *Veni foras*, sortez dehors ; et l'Eglise s'est levée de terre, et elle a conquis le monde.

L'histoire du christianisme est donc écrite dans cette crypte immense, et malgré de nombreuses lacunes à jamais regrettables, les tombeaux, les autels, les inscriptions tumulaires qu'on y a retrouvés nous en retracent les grandes lignes.

Les tombeaux en général expriment le silence définitif, l'évanouissement final de toute joie, de tout bonheur, de toute vie. Mais les tombes chrétiennes ont encore une voix qui parle d'une seconde vie, meilleure et plus durable que la première. A côté de la vie temporelle terminée, elle montre la vie éternelle. Ce contraste est frappant lorsque l'on compare à Rome les sépulcres païens aux tombeaux chrétiens, où se trouve généralement représentée la messagère de l'espérance, l'impérissable colombe du déluge, portant le rameau d'olivier. En se posant sur le cercueil du Juste, comme sur une Arche libératrice, la colombe annonçait qu'au moment où le temps baisse, pareil aux flots d'une mer qui se dessèche, le sommet des collines éternelles commence à paraître.

Il y a dans les Catacombes des galeries mortuaires qui sont restées fermées pendant près de quinze siècles. C'est peut-être le seul endroit au monde où la paix du tombeau ait été respectée si longtemps, et nulle part ailleurs, on n'a pu observer aussi exactement le travail de la mort sur le corps humain.

Mgr Gerbet rend compte de ces observations dans une page curieuse et pleine d'intérêt, que je veux citer : " Regardez d'abord ce squelette ; s'il est bien
" conservé, malgré tous ses siècles, c'est probable-
" ment parce que la niche où il a été mis est creusée
" dans un terrain qui n'est pas sec. L'humidité, qui
" dissout tant d'autres choses, durcit les ossements,
" en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus
" de consistance qu'ils n'en avaient, lorsqu'ils étaient
" les membres d'un corps vivant.

" Mais cette consistance n'en est pas moins un pro-
" grès de la destruction : ces ossements d'homme
" tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une
" tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force
" qui fait le squelette, et la force qui fait la poussière :
" la première se défend, la seconde gagne, mais len-
" tement. Le combat qui existe en vous et en moi,
" entre la mort et la vie, sera fini, que ce combat
" entre une mort et une mort durera encore longtemps.

" Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps
" humain n'est déjà plus, excepté une seule partie,
" que recouvre une espèce de nappe de poussière, un
" peu chiffonnée, et déployée comme un petit suaire
" blanchâtre, d'où sort une tête.

" Regardez enfin dans cette autre niche : là, il n'y
" a décidément plus rien que de la pure poussière,
" dont la couleur même est un peu douteuse, à raison
" d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-
" vous, la destruction consommée ! pas encore. En y
" regardant bien, vous reconnaîtrez des contours hu-
" mains : ce petit tas, qui touche à une des extrémités
" longitudinales de la niche, c'est la tête ; ces deux
" autres tas, plus petits encore et plus déprimés, pla-
" cés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à
" gauche du premier, ce sont les épaules ; ces deux
" autres, les genoux. Les longs ossements sont repré-
" sentés par ces faibles traînées, dans lesquelles vous
" remarquez quelques interruptions.

" Ce dernier calque de l'homme, cette forme si
" vague, si effacée, à peine empreinte sur une pous-
" sière à peu près impalpable, volatile, presque trans-

" parente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui " donne le mieux quelque idée de ce que les anciens " appelaient une ombre. Si vous introduisez votre " tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez " garde : ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre " respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile " d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la " goutte de rosée suspendue à un brin d'herbe au " soleil ; un peu d'air agité par votre main, un souffle, " un son deviennent ici des agents puissants, qui " peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept " siècles, peut-être, de destruction ont épargné. Voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà " la fin de l'histoire de l'homme en ce monde."

Et l'on voudrait que ce fût tout, et qu'il n'y eût pas un autre monde ?

Non, non ; il faut qu'une vie meilleure couronne les catacombes de celle-ci, comme les splendeurs de Saint-Pierre ont couronné l'obscur tombeau du pêcheur de la Galilée.



VIII

LE COLISÉE.



ES Catacombes n'ont pas été seulement le cimetière des premiers chrétiens, elles ont été le berceau du christianisme ; car elles ont servi de refuge contre la persécution, et furent les premiers temples du vrai Dieu sur la terre d'Occident. Sous leurs voûtes sombres ont été dressés les premiers autels où les disciples de Jésus célébraient et entendaient la sainte messe.

L'Eglise dans les Catacombes, c'est Jésus dans la grotte de Bethléem, tandis qu'au Vatican, elle rappelle son divin époux sur le Thabor. Ces vues générales nous paraîtront plus frappantes, quand nous pourrons étudier plus en détail ces étapes mémorables de la vie de l'Eglise.

Mais je veux, sans plus tarder, vous conduire aujourd'hui sur son Calvaire, je veux dire au Colisée.

Lorsque je vis pour la première fois ce monument colossal, l'étonnement, l'admiration et une espèce de stupéfaction s'enparèrent de tout mon être. Les sentiments les plus divers, les images les plus variées, les émotions les plus puissantes vinrent m'assaillir en même temps.

Cet entassement gigantesque de marbres travertins me fit songer d'abord que j'avais sous les yeux les ruines de l'Antique Tour de Babel, dont Dieu avait foudroyé les ouvriers, et dont les étages superposés s'étaient écroulés sur tout un monde détruit.

L'instant d'après, il m'apparut comme une immense nef en naufrage et désemparée. C'était le navire qui portait toute la société païenne, aux mâts duquel flottaient les pavillons de tous les peuples, que les puissants de la terre commandaient, et qui s'avançait invincible sur l'océan des âges; tout à coup ce navire formidable était venu s'échouer sur le rocher de Pierre, et ce n'était plus qu'une carène abandonnée.

Cette image fit bientôt place à une autre. Je crus voir un monstre recourbé sur lui-même, enroulant ses anneaux immenses dans la poussière des siècles, et cuvant les horribles festins de chair humaine que les Césars lui ont donnés tant de fois.

Il me fit horreur, mais je me rappelai aussitôt que toute tache est lavée dans le sang du sacrifice. Je le vis arrosé du sang que des milliers de martyrs ont répandu dans son enceinte, et ses pierres innombrables, et la poussière de son arène me semblèrent autant de saintes reliques.

C'est alors que cette poésie a jailli de mon cœur spontanément :

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil léthargique
En serrant les anneaux de son orbe impuissant;

Quand je te vois gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés !

Hélas ! il t'a servi tant de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin !

Eternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer ;
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi, c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant ton marbre séculaire,
Et, tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur !

Je m'approchai, et les proportions du colosse grandirent encore. C'est une montagne de pierre, admirablement construite, un chef d'œuvre d'architecture, dans lequel l'art a donné la mesure de sa puissance, et où se trouvent réunies la grandeur, la majesté, l'ordre, la symétrie et l'élégance.

Non seulement dix-sept siècles n'ont pu le détruire, mais tous les progrès réalisés depuis n'ont pu rien faire d'aussi parfait comme amphithéâtre.

J'entrai dans l'arène, dans cette arène où tant de martyrs sont tombés sous la dent des bêtes fauves, aux cris d'autres bêtes fauves qui gouvernaient alors le monde. Je la traversai en tremblant, croyant à

chaque instant qu'en foulant ce sol sacré mon pied allait en faire jaillir du sang.

Mes regards s'arrêtèrent sur ces innombrables gradins où venaient s'asseoir cent mille spectateurs de toutes classes, de tous rangs, pour repaître leurs yeux de scènes sanguinaires.

Là sont encore visibles et peuvent être parfaitement distingués les degrés mieux placés et plus larges où venaient trôner dans toute leur magnificence les empereurs et leur suite.

De chaque côté s'étendaient les sièges des sénateurs, des chevaliers et des simples citoyens romains.

Jusqu'à l'année 1874, une grande croix s'élevait au milieu de l'arène, et les stations du Chemin de la Croix étaient rangées autour. Mais le nouveau gouvernement n'aimait pas ces momeries catholiques. Il a fait enlever tout cela, et ses piocheurs s'occupent à creuser l'arène. Déjà la moitié a été enlevée, et l'on aperçoit au-dessous, des murs de briques et des canaux où croupit une eau stagnante.

O profanation ! C'était une si belle idée d'avoir transformé en chemin de croix cette enceinte où tant de chrétiens avaient souffert la mort pour le Christ !

C'était si consolant de voir la croix se dresser triomphante, glorieuse, entourée d'adorateurs prosternés, dans ce même lieu où tant de puissants avaient lutté contre elle !

Mais ce signe du chrétien offusque les yeux des

maîtres du jour, et ils préfèrent contempler au fond de l'arène un cloaque fétide divisé par des cloisons de briques !

L'histoire du Colisée est une des plus dramatiques que l'on puisse raconter, et elle n'est pas finie. Car l'antique monument est toujours debout malgré ses dix-huit siècles, et l'on ne sait pas quelles seront ses futures destinées.

On assure que plus de trente mille ouvriers y travaillèrent pendant huit ans, et que le colosse, commencé sous Vespasien, ne fut terminé que pendant le règne de Domitien.

L'immensité et la magnificence de ses proportions, l'harmonie de ses trois grands étages d'arcades appartenant aux trois ordres de l'architecture grecque, et se dressant au-dessus des sept collines et de tous les autres édifices, ses vastes galeries intérieures, ses innombrables gradins de marbre, ses antres mystérieux et ses sombres souterrains, en font une merveille que n'égalent pas les pyramides d'Egypte.

Quel spectacle ce devait être que de voir cette montagne de marbre resplendissant au soleil, creusée à l'intérieur comme un immense cratère, pavoisée de pavillons de toute couleurs, ombragée de tentures peintes, où venaient se jouer les rayons du soleil à une hauteur vertiginense, installant sur ses gradins cent mille spectateurs, et leur donnant en spectacle des combats de gladiateurs, des égorgements d'esclaves, des courses de charriots, des régattes de bateaux, ou des martyres cruels que souvent les lions et les

tigres ne voulaient pas exécuter, mais que des hommes encourageaient et applaudissaient.

Quel architecte a donc élevé ce géant de marbre ? Quel génie a su combiner dans cette œuvre herculéenne la masse et l'élégance, la force et la beauté, les exigences du public et celles de l'art ?

Chose étrange ! Un mystère enveloppe ce problème historique. Autour du nom de ce grand artiste, les voix de Rome sont restées muettes, et Martial, qui célèbre et chante le Colisée dans des vers enthousiastes, et qui l'avait vu construire, n'a pas un mot d'éloge pour l'architecte.

Il s'extasie devant cette merveille d'architecture, mais il tait même le nom de l'artiste. Rome qui divinisait le plus scélérat de ses empereurs, et qui couvrait la voie Appienne et ses places publiques, de monuments en l'honneur de ses citoyens plus ou moins illustres, n'a pas élevé une colonne, n'a pas fait graver la moindre pierre à la mémoire de celui qui l'avait dotée de son plus impérissable monument.

D'où vient donc cette conspiration du silence ?

L'architecte du Colisée était-il donc un de ces grands criminels dont on doit taire le nom aux générations futures, et dont la honte doit faire oublier le génie ?

Hélas ! oui, il était coupable d'un crime qu'on ne pardonnait pas alors, et pour le châtiment duquel, on ne se lassait pas d'inventer de nouveaux supplices —il était chrétien !

Comment l'était-il devenu ? Quelle vie avait-il menée et comment mourut-il ? L'histoire ne nous a transmis à ce sujet aucun détail. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il s'appelait Gaudentius, et qu'il fut martyrisé.

Les savants, les antiquaires ont longtemps cherché dans les archives antiques, dans les vieux parchemins, sur les murs du Colisée, et dans toutes les inscriptions monumentales le nom du grand architecte, mais pendant dix-sept siècles, toutes les recherches ont été vaines.

C'est par hasard qu'en faisant des fouilles, dans les catacombes de sainte Agnès, on a découvert une tombe grossière, portant une inscription qui a révélé au monde le nom désormais illustre de l'architecte du Colisée.

On pense qu'il fut le premier chrétien qui arrosa de son sang le monument que ses mains avaient bâti !

C'est ainsi que Rome lui payait sa dette de reconnaissance. O ville ingrate, combien d'autres, parmi tes plus illustres enfants, ont reçu la même récompense après avoir consacré leur vie à ta prospérité et à ta gloire !

Un jour, on vit entrer dans cette arène un de ses généraux les plus illustres, qui avait promené sur la terre africaine et jusque dans l'Asie son armée triomphante. C'était Placidus, que j'ai déjà nommé, et que l'Eglise honore sous le nom de saint Eustache. On lui avait fait une ovation princière, et il avait partagé

les honneurs du triomphe avec l'empereur Adrien. On l'avait acclamé comme le Sauveur de la patrie, et il l'était en effet. Mais ses services, ses exploits, ses fatigues, ses campagnes glorieuses, ses blessures, qui ne lui avaient laissé que le plus pauvre de son sang, tout fut oublié, du moment qu'il eut osé dire à l'empereur ces paroles fatales : Je suis chrétien.

Les quelques gouttes de sang que quatre-vingts ans de vie pénible lui avaient laissées, on voulut les lui ravir, et c'est pour cela que des licteurs l'amenaient enchaîné dans l'arène.

A ses côtés se tenaient ses deux fils, soldats de Rome comme lui, et qui l'avaient suivi dans ses dernières campagnes, ainsi que sa vaillante épouse, aimante et fidèle jusqu'à la mort.

Et l'empereur dont le trône avait été sauvé par ce général était là, portant un sceptre d'ivoire et une couronne d'or ; et il osait donner l'ordre de faire venir les bêtes fauves !

Deux lions et quatre ours bondirent dans l'arène.

Mais en face des martyrs ils s'arrêtèrent, et se mirent à gambader autour sans les toucher. Un des lions s'approcha même du général, et voulut mettre sa tête sous le pied du héros.

" Aiguillonnez les bêtes, crièrent l'empereur, et les grands, et le peuple." Mais les animaux se ruèrent sur leurs gardiens et les chassèrent de l'arène.

D'autres bêtes furent amenées ; mais toutes vinrent lécher les pieds des saints.

Que va donc faire César ? Comment réussira-t-il à témoigner sa reconnaissance à son fidèle général, au sauveur de la patrie, si les bêtes féroces refusent de l'assister ?

Le cas est prévu, il a à sa disposition un animal plus terrible que les lions ; c'est un bœuf de bronze dans lequel les victimes sont renfermées et brûlées à petit feu ! C'est à ce monstre que le général et sa famille furent livrés. C'est dans ses flancs qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu ; mais quand, après trois jours, on les en retira en présence de l'empereur, leurs corps ne portaient aucune trace de feu ; ils exhalaient une odeur embaumée, et semblaient reposer d'un paisible sommeil.

Un autre jour ce n'était plus seulement un général et sa famille qui venaient au Colisée payer de leur vie la peine de leur foi en Jésus-Christ. C'étaient deux cent soixante soldats, que l'on y traînait sans forme de procès, sur les ordres de l'empereur Claude, et que de nombreux archers échelonnés sur les gradins de l'amphithéâtre, tuèrent à coups de flèches.

Ce massacre fut horrible, et quand ces malheureux soldats, qui avaient tant combattu pour la fortune de Rome ne furent plus qu'un monceau de cadavres, on en fit un bûcher et l'on y mit le feu.

Hélas ! ces horribles spectacles se répétèrent bien des fois, depuis saint Ignace jusqu'à Almachius, qui fut le dernier martyr du Colisée, après Constantin.

O vieux Titan de pierre, continue d'accomplir la

rude pénitence que t'ont méritée tes fautes. Plus tu t'affaisses sous le poids des années, plus tes rides se creusent, et plus ton front me semble vénérable et purifié.



IX

DANS LES RUINES.

IL y a des voyageurs auxquels les ruines ne disent rien. S'ils ont en même temps le malheur de ne pas aimer les églises et de ne posséder aucune connaissance artistique, Rome leur paraît nécessairement une ville fort ennuyeuse.

Le plus souvent ils n'osent pas le dire, pour ne pas paraître insensibles aux beautés de l'art; mais leur désappointement perce à travers les formules banales de leur admiration, et quand ils ont consacré quelques jours à la Ville-Eternelle, ils vont passer des semaines à Naples, qui leur plaît davantage.

Les choses qui déplaisent le plus à ces voyageurs sont précisément celles qui font mes délices. Je ne me lasse pas d'aller des églises aux ruines, et des ruines aux églises, de la vie à la mort, de la mort à la vie. Car c'est là le dualisme étonnant qui frappe constamment le regard dans Rome. Une ville morte et une ville vivante, un passé évanoui mais dont les débris parlent encore, et un présent plein de vie et de promesses d'avenir.

Les ruines de Rome sont immenses, et chacune a sa physionomie propre et son cadre bizarre.

Les unes sont étendues pêle-mêle à la surface du sol ; les autres rangées avec symétrie au fond des fouilles et des caveaux que l'horrible pioche municipale a creusés.

Celles-là dorment abandonnées dans un quartier désert, au milieu d'une solitude qui les rend plus poétiques ; celles-ci forment la crypte d'une église, le portique d'un palais, ou la façade d'une misérable échoppe.

Dans les quartiers les plus sales, au coin de ruelles abjectes, vous rencontrez des boutiques de bric-à-brac avec de vieux murs où sont encastrées des colonnes admirables, débris de quelques vieux temples païens.

Ici votre pied heurte un fragment de marbre où se lit encore un bout d'inscription ; là c'est un tronçon de colonne qui sert de borne au coin d'une place publique.

Rome est pleine de ces contrastes, et j'y trouve un charme incomparable. J'ai vu des chèvres brouter les herbes entre les marbres du perron de Saint-Jean de Latran. Du tombeau des Scipion, j'ai chassé des moutons qui s'y étaient mis à l'ombre, et qui se croyaient bien chez eux. Sur la Roche Tarpéienne, une servante sarclait des légumes.

Il y a ici tant de grands souvenirs, que le romain en est en quelque sorte blasé. Il ne se laisse plus émouvoir par la pensée que le sol où il travaille et gagne péniblement sa vie, fut jadis foulé par les maîtres du monde. Vous lui prouveriez qu'il a dans

les veines du sang des Césars qu'il n'en serait pas plus fier.

Mais les ruines romaines produisent une impression bien différente sur l'étranger. Quand je vais m'asseoir au sommet du Palatin, j'oublie tout, même les heures qui s'écoulent, et je m'absorbe dans une rêverie vague et pleine de charmes que je ne saurais décrire.

La solitude et le silence qui règnent autour de moi m'enivrent. Les arbustes verts, les plantes grimpantes, les fleurs vivaces qui croissent au milieu des marbres écroulés de la Maison d'Or, cette éternelle jeunesse revêtant la décrépitude des œuvres humaines, ces fûts de colonnes muets et qui auraient tant de choses à raconter, ces fragments de murs, de fresques, de mosaïques, enfouis sous terre, et au-dessus desquels un jardinier cultive en sifflant ses tubéreuses et ses marguerites ; tout cet ensemble étonnant de rapprochements et de contrastes, conspire à faire passer dans mon esprit un monde de pensées que je me sens impuissant à noter.

Elles me viennent en foule ; mais elles sont vagues, indécises, et je ne puis pas plus les analyser, que je ne pourrais peindre les physionomies variées d'une multitude.

O marbres couchés dans la poussière, ô colonnes et chapiteaux que les tempêtes humaines ont renversés, relevez-vous et prenez la parole ! Racontez-moi votre histoire, votre grandeur et votre ruine, vos gloires et vos humiliations, vos crimes et votre châti-

ment. Dites-moi ce que vous avez vu depuis César jusqu'à Néron, depuis Néron jusqu'aux invasions des barbares.

Parlez-moi surtout de ce pauvre pêcheur de la Galilée que vous avez dû voir circuler dans le Forum, annonçant un Dieu nouveau qui allait renverser Jupiter.

N'avez-vous pas entendu parler saint Paul ? N'est-ce pas qu'il était éloquent ? Quels éclairs devaient lancer ses yeux ! Quels éclats de voix devaient sortir de sa bouche quand il s'écriait à la face de Néron : La parole de Dieu ne s'enchaîne pas ! Vous étiez là, debout, quand des soldats romains entraînèrent sur la voie triomphale, pour les jeter dans la prison Mamertine, ces deux hommes que personne ne connaissait, et qui dans la réalité étaient pourtant les deux grandes gloires de l'avenir !

De ces hauteurs vous avez vu leurs disciples attachés à des poteaux et transformés en flambeaux pour éclairer les rues de Rome... Mais plus tard, par-dessus les collines, vous avez vu venir leurs vengeurs.

La grande Babylone, *mère des fornications et des abominations de la terre*, était condamnée, et quand Alaric, Genséric et Totila arrivèrent, l'élan destructeur de leurs hordes barbares passa sur vous, et vous coucha dans la poussière !...

Vous vous taisez, ô ruines ! Mais que votre silence est éloquent !

Dormez votre sommeil dans la cendre des siècles.

Ne livrez qu'à la brise qui passe vos immortels regrets et vos mélancoliques confidences. Pleurez sur votre abandon et sur l'oubli qui vous accable, au milieu de ce désert qui fut le Palais des Césars.

Vos compagnes, les autres pierres de ces somptueuses demeures, ont été plus heureuses que vous. Elles ont lavé leurs robes dans les eaux du baptême; le signe de la croix les a purifiées; elles ont formé des basiliques en l'honneur des hommes que leurs maîtres ont martyrisés, et elles chantent maintenant la gloire du Christ éternel!

C'est la nuit surtout que les ruines de Rome revêtent un caractère de grandeur et de solennité. L'autre soir, au Forum, j'en ai senti le charme mystérieux.

La journée avait été très chaude, et l'atmosphère était encore lourde et embrasée. Le ciel sans nuages n'avait presque pas d'étoiles, et sur le Capitole, au sommet de la tour du palais Sénatorial, le mince croissant de la lune était suspendu comme le nimbe d'or dont Fra Angelico couronne ses saints.

Tout dormait profondément dans le *Campo Vaccino;* mais à Rome on n'est jamais seul. Dans les rues sans promeneurs, dans les palais sans habitants, dans les églises sans fidèles, non seulement mille souvenirs vous poursuivent, mais il semble que les grandes figures de l'histoire vous accompagnent.

J'avais peine à guider mes pas dans la *via Sacra*, à la lueur de quelques pâles réverbères. Je me sentais dans un cimetière, mais dans un cimetière d'où

les morts se levaient. Au milieu des colonnes tronquées, je croyais les voir surgir et peupler la solitude. Ces ombres prenaient des corps, et l'antique Forum reparaissait avec son bruit, sa foule, et sa vie païenne. Elles circulaient partout, et je m'imaginais coudoyer les anciens Romains. Ceux-ci couraient à leurs plaisirs, ceux-là à leurs affaires. Les uns visitaient les temples et faisaient des sacrifices aux dieux ; d'autres se promenaient sous les portiques de marbre en discutant les événements du jour ; un grand nombre se pressaient dans la basilique où Cicéron peut-être allait se faire entendre.

Mais toute cette fantasmagorie ne dura qu'un instant ; la vision s'évanouit, et le désert, encombré de ruines, me parut plus morne que jamais. Les proportions des objets grandirent, et prirent un aspect lugubre. C'était bien la mort éternelle qui planait sur la Rome païenne.

Cependant, j'étais arrivé au pied de trois colonnes, restées debout, et je me demandai pourquoi la mort les avait respectées. Je crus y voir une image de la sainte Trinité, et, de retour à mon hôtel, j'écrivis les vers suivants :

Quand la nuit déployait ses splendeurs éternelles,
J'ai souvent admiré, sur le Forum romain,
Trois colonnes, debout, comme trois sœurs jumelles
Qui, regardant les cieux, se tiendraient par la main.

Distinctes, mais joignant leurs têtes solennelles,
Comme une trinité sur le bord du chemin,
Au touriste rêveur, arrêté devant elles,
Elles semblent conter leur étrange destin.

Comment n'en pas saisir le sens allégorique ?
Elles tenaient jadis au temple magnifique
Consacré par César à Jupiter Stator ;

Mais Jupiter n'est plus : Dieu seul en trois personnes
Règne sur l'univers, et les grandes colonnes
Pour symboliser Dieu semblent survivre encor !



X

SUR LA ROUTE D'OSTIE.

RIEN n'exprime mieux l'action de l'Eglise à Rome que cette prophétie du prophète Isaïe : " Ils peupleront " d'édifices les lieux déserts, ils relève- " ront les anciennes ruines ; " et nulle part cette prédiction n'a reçu un plus entier accomplissement.

Cette vérité est surtout frappante, lorsque, suivant la route d'Ostie, vous allez visiter Saint-Paul-hors-les-murs, et les autres églises qui peuplent cette solitude.

Avant d'atteindre la porte Saint-Paul, qu'on nommais jadis porte d'Ostie, vous traversez le Ghetto, (quartier juif), triste comme le peuple sans espérance qui attend toujours. Il semble que Dieu ait voulu que cette nation sans patrie, que cette famille sans chef, fût éternellement représentée dans la ville qui rappelle le triomphe éternel de leur Messie.

Il est là, comme un sombre témoin, debout, non plus sur le Golgotha, mais sur le Thabor ; et, toujours aveugle, il ne voit pas la gloire de Celui dont il a vu l'ignominie !

De temps à autre cependant, un membre plus ou moins illustre de cette famille s'en détache, et confesse le Christ. Mais ces conversions sont rares ; celle de M. de Ratisbonne, en 1842, fut une des plus retentissantes, et l'on sait qu'elle fut opérée par l'apparition miraculeuse de l'Immaculée Conception. Une circonstance remarquable, c'est que ce miracle a précédé la définition du dogme, comme pour en être la démonstration préalable, tandis que l'apparition de Lourdes est venue après le dogme, comme pour en être la confirmation.

On ne franchit pas la porte Saint-Paul sans songer que très probablement saint Pierre entra par là dans Rome, et qu'il en sortit plus tard avec saint Paul pour aller au supplice. On assure aussi que dans les champs qui l'avoisinent, Totila vint camper, au VIe siècle.

Quelques arpents plus loin, à gauche de la voie, une petite chapelle indique l'endroit où les deux apôtres se séparèrent—les genres différents de supplice auxquels ils étaient condamnés, à raison de leurs nationalités, devant être exécutés dans des lieux différents. Ils n'ont pas dû se dire " adieu," mais " au revoir " ; car ne devaient-ils pas se retrouver ensemble quelques heures après, aux côtés de ce Jésus pour lequel ils avaient tant souffert ?

Saint Pierre fut conduit sur le Janicule, et saint Paul continua sa marche vers les *Eaux Salviennes*, où il devait être décapité. Au milieu de cette campagne verdoyante mais déserte, il me semble voir saint Paul, courbé par l'âge, et marchant lentement, en-

touré de soldats auxquels il prêche encore l'Evangile. On sait en effet, que trois d'entre eux se convertirent, et furent plus tard martyrisés.

Mais cette route d'Ostie me rappelle d'autres souvenirs. C'est par cette voie que l'on vit un jour arriver d'Afrique un jeune homme d'environ trente ans, portant sur sa figure les caractères du génie, et les clartés voilées d'une grande âme, aux prises avec l'erreur. Il s'en allait à Rome, le rendez-vous de toutes les puissantes intelligences d'alors, enseigner à la jeunesse la Philosophie et les Belles-Lettres. Il avait laissé derrière lui, sur les rives de Carthage, une mère admirable qui avait combattu son projet, qui l'avait conjuré avec larmes de ne pas l'abandonner, qui lui avait arraché la promesse de renoncer à ce voyage, et qui s'était réfugiée dans une chapelle pour se consoler et prier Dieu pour lui. Mais pendant une nuit que cette sainte femme passait au pied des autels, il l'avait délaissée lâchement, et il avait mis un océan entre elle et lui !

Le jeune homme était saint Augustin, et la femme, sainte Monique.

Un an après, la mère ne pouvant plus vivre sans son fils, traversait le même océan au milieu des tempêtes, abordait au même port, et courait rejoindre son Augustin, que Dieu lui-même poursuivait avec une égale sollicitude.

Et quand le cœur du grand docteur fut changé, quand l'eau sainte du baptême eut coulé sur ce noble front, c'est encore à Ostie que l'on vit revenir un jour ce couple illustre et choisi de Dieu.

Ils s'en retournaient en Afrique, leur pays natal, pleins de projets et de rêves pieux. Ils allaient s'y créer une solitude austère et paisible, loin des bruits et des plaisirs du monde, une thébaïde délicieuse, où tous deux vivraient avec leurs amis, dans la méditation et l'étude des admirables mystères du Catholicisme.

Mais Dieu voulait autre chose. Une autre patrie appelait sainte Monique, et le cnemin qui devait l'y conduire allait s'ouvrir sur une terre étrangère. Au milieu d'extases et de visions dont le récit jette dans l'enthousiasme, sainte Monique fut atteinte à Ostie d'une fièvre soudaine, et neuf jours après, elle expirait, les yeux dirigés peut-être vers l'Afrique, mais l'âme tournée vers le ciel!

Je ne puis résister au plaisir de citer ici une page de l'Histoire de sainte Monique, par l'abbé Bougaud. C'est le récit d'un de ces ravissements qui la transportaient au delà du monde réel:

"Elle était assise à une fenêtre sur le bord de la " mer. C'était par une de ces soirées d'automne qui " ne sont nulle part plus splendides qu'en Italie. Le " soleil se couchait, et faisait étinceler de ses derniers " feux les vastes et transparentes solitudes de la mer. " Pour jouir de ce spectacle, Augustin vint s'asseoir " près de Monique. Le silence du soir, la beauté du " ciel, l'étendue illimitée des flots, l'infini plus grand " encore qui remplissait le cœur de sainte Monique " et de saint Augustin, la paix du dehors moins pro" fonde que celle du dedans, tout cela éleva peu à

" peu leurs âmes, et amena sur leurs lèvres une de
" ces conversations qui ne sont plus de la terre.

" Etant seuls à cette fenêtre, dit saint Augustin,
" nous commençâmes à nous entretenir avec une
" ineffable douceur; et oubliant le passé pour ne
" plus penser qu'à l'avenir, nous en vînmes à nous
" demander ce que sera donc, dans la vie éternelle,
" le bonheur des saints, ce bonheur que nul œil n'a
" jamais vu, que nulle oreille n'a jamais entendu, et
" que nul cœur n'a jamais soupçonné. Et nous aspi-
" rions des lèvres de l'âme à ces sources sublimes de
" vie qui sont en vous, ô mon Dieu, afin que, en étant
" arrosés et fortifiés, nous pussions en quelque sorte
" atteindre à une chose si élevée.

" Et bientôt nous eûmes vu que la plus vive joie
" des sens, dans le plus grand éclat de beauté et de
" splendeur corporelle, non seulement n'était pas
" digne d'entrer en parallèle avec la félicité d'une
" telle vie, mais ne méritait pas même d'être nom-
" mée.

" Emportés donc par un nouvel élan d'amour vers
" cette immuable félicité, nous traversâmes l'une
" après l'autre toutes les choses corporelles, et ce
" ciel même tout resplendissant des feux du soleil
" qui allait disparaître, de la lune et des étoiles qui
" commençaient à rayonner sur nos têtes. Et mon-
" tant encore plus haut dans nos pensées, dans nos
" paroles, dans le ravissement que nous causaient
" vos œuvres, nous arrivâmes à nos âmes ; mais nous
" ne nous y arrêtâmes pas, et nous passâmes outre

" pour atteindre enfin à cette région où est la vraie
" vie, abondante, inépuisable, éternelle. Et là, dès
" qu'elle nous apparut, nous eûmes vers vous, ô mon
" Dieu, un tel élan d'amour, si hardi et si puissant,
" que nous y touchâmes en quelque sorte par un
" bond du cœur."

Sainte Monique et saint Augustin arrivant, par un élan d'amour, jusqu'à Dieu, et y touchant, pour ainsi dire par un bond sublime : voilà ce qu'on appelle un ravissement. Combien de temps demeurèrent-ils en cet état, muets, hors d'eux-mêmes ? Ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire. Car dans cette suspension de toutes les facultés, qu'on nomme l'extase, le temps ne pèse plus à l'âme heureuse. Eût-il duré un siècle, ce ne serait pour elle qu'un éclair, comme un rideau qui se soulève un instant et qui retombe trop vite. Aussi on ne sort d'un tel état qu'avec un gémissement. " Nous jetâmes un soupir, continue
" saint Augustin, en voyant qu'il fallait redescendre ;
" et y laissant du moins nos esprits et nos cœurs
" captifs, nous revînmes tristes à la région où reten-
" tit le bruit de la voix, la parole qui a un commen-
" cement et une fin."

Oh ! qu'elle est bien divine la religion qui peut élever les âmes à de telles hauteurs !

Nous avons dépassé la basilique de Saint-Paul, à laquelle nous reviendrons, et nous laissons la route d'Ostie pour nous engager dans la nouvelle voie Ardéatine. En moins d'une demi-heure nous descendons au fond du petit vallon où l'apôtre des nations fut décapité, et où s'élèvent maintenant trois églises

Celle de Saint-Paul des Trois-Fontaines tire son nom d'une ancienne tradition d'après laquelle la tête de l'apôtre, en tombant, aurait bondi trois fois, et des fontaines auraient jailli des trois endroits. Un autel s'élève sur chacune de ces sources, et la tête de l'apôtre est sculptée sur le devant de chaque autel. On nous montre aussi, entourée d'une grille, la colonne qui servit à la décollation.

Quelques auteurs ont pensé que Néron assista à cette exécution, et s'appuient sur une épître de saint Clément, pape. Ce qui est certain, c'est que l'empereur était fort irrité contre Paul, parce que l'apôtre avait converti sa concubine favorite. Bien des fois, dans la suite des siècles, l'Eglise s'est attiré la haine des puissants du monde parce qu'elle gênait leurs amours illicites.

Les deux autres églises bâties au même endroit sont celle des saints Vincent et Anastase, qui n'offre guère d'intérêt, et *Santa Maria Scala Cœli*, ainsi nommée parce que, dans une vision, saint Bernard y vit une échelle miraculeuse dans laquelle montaient les âmes des fidèles trépassés, pendant qu'il disait la messe.

On voit dans la crypte un autel qui servit au saint, et un grand sarcophage de pierre où furent déposés les os de saint Zénon, tribun romain, et de ses soldats martyrisés avec lui. Si je ne me trompe, Mgr Bourget, archevêque de Martianopolis, a obtenu de Pie IX une partie de ces ossements, qu'il a transportés à Montréal.

Revenons maintenant sur nos pas, et arrêtons-nous, sur la route d'Ostie, à l'endroit où saint Paul fut d'abord enterré par la pieuse Lucine, noble matrone romaine, lieu que recouvre aujourd'hui la vaste basilique.

L'extérieur de Saint-Paul-hors-les-murs est triste à voir, et c'est avec un vrai chagrin que j'en détourne les yeux et que je m'empresse d'y entrer. L'intérieur dédommage, mais il ne console pas tout à fait, et Rome regrettera toujours la vieille basilique qui datait du Ve siècle, qui était si riche de souvenirs, de mosaïques et de marbres, et qu'un incendie détruisit en 1823.

Cependant de grandes richesses sont déjà accumulées dans la basilique actuelle, et le monde entier a voulu concourir à sa reconstruction. La double avenue de colonnes qui partage l'édifice en cinq nefs offre la perspective la plus brillante et la plus imposante.

Au-dessus des grands arcs que ces colonnes soutiennent à une hauteur immense, se déploie une galerie de médaillons unique au monde. Ce sont les portraits en mosaïque de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX.

Quelle assemblée de pontifes ! Quelle collection sans parallèle de rois ! Y a-t-il dans toute l'histoire une dynastie royale qui puisse montrer au monde tant et de si illustres représentants ?

Les parois latérales sont ornées de pilastres et de plaques de marbre veiné, et tout l'édifice se mire

dans son pavé, qui est d'un poli incomparable, et qui est composé de dalles de marbre de diverses couleurs et formant des dessins. L'autel papal est d'une richesse extraordinaire, et couronné d'un double bal daquin supporté par des colonnes de porphyre rouge, d'albâtre oriental, et de malachite.

C'est dans cette basilique que Pie IX, entouré d'un grand nombre d'évêques venus de toutes les parties du monde, proclama le dogme de l'Immaculée Conception en 1854. Les noms des évêques présents sont inscrits sur un hémicycle en marbre blanc au fond de l'église.



XI

L'APOTRE DES NATIONS.

JE ne connais pas de vie plus étonnante que celle de saint Paul, et je ne saurais dire assez combien je regrette qu'il y ait tant de lacunes dans l'histoire de ce conquérant évangélique. Dieu l'envoya vers les nations, et fidèle à sa mission il les a conquises à Jésus-Christ.

Ses courses apostoliques et ses prédications ont été prodigieuses, et l'on s'étonne aujourd'hui que la vie d'un homme ait pu résister à tant de fatigues et de douleurs, jusqu'à ce que la hache des bourreaux ait fait tomber sa tête.

Il est le type de l'apôtre dévoré du zèle apostolique, et courant plein de véhémence et d'ardeur à la conquête du monde, à peine assez grand pour son ambition. Il est le modèle des chrétiens militants, et il avait reçu cette mission de Jésus-Christ.

Persécuteur acharné du nom chrétien, il se trouve soudainement en face du Jésus qu'il poursuit de sa haine, et il est terrassé sur le chemin de Damas. C'était la foudre qu'il fallait pour convertir cet homme, et il est foudroyé.

En même temps, il entend une voix qui lui adresse ce reproche: Pourquoi me persécutes-tu?

—Qui êtes-vous? demande-t-il!

—Je suis Jésus!

—Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Quelle rapidité! remarque M. Hello, et comme voilà l'homme d'action! Saisi, surpris, renversé, ébloui, foudroyé, il ne perd pas une seconde. Non seulement il ne la perd pas, mais il ne la passe pas en réflexion, ni en méditation, ni même en contemplation seulement intérieure...... Saint Paul est tellement l'homme de l'action et de toutes les actions, qu'il lui faut tout de suite, *hic et nunc*, une vocation pratique extérieure. Il ne persécutera plus Jésus de Nazareth. Alors que fera-t-il? Il faut qu'il fasse autre chose, et il veut immédiatement savoir quoi.

Quand il se releva, le persécuteur était transformé en apôtre, le bourreau s'offrait comme victime.

Et la victime fut agréée; car Jésus-Christ dit à Ananie qu'il envoie vers Paul: "Je lui montrerai quelles souffrances il lui faudra supporter en mon nom." Parole terrible, qui a reçu le plus entier accomplissement.

A dater de ce jour, le persécuteur devient le persécuté, et toutes les puissances du monde et de la nature semblent déchaînées contre lui. A Damas même, le gouverneur va le faire emprisonner, lors-

qu'il s'échappe de ses mains en descendant par une fenêtre, le long du mur et dans une corbeille.

Plusieurs fois il est flagellé, battu de verges, emprisonné, lapidé, laissé pour mort, chargé de chaînes ; et malgré toutes les persécutions, malgré l'océan qui veut l'engloutir et sur lequel il fait trois fois naufrage, malgré les gouverneurs et les Césars, il poursuit ses courses apostoliques à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les seuls continents alors connus.

Dans les temples, dans les palais, sur les places publiques, sur le pont des navires, dans les prisons mêmes, il prêche Jésus-Christ. Devant les rois et les gouverneurs, en présence des grands et des savants, aux chefs et au peuple, qui hurlent souvent contre lui et demandent sa mort, il parle, et sa voix éloquente remporte des triomphes inouïs.

Un jour la fureur des Juifs est à son comble, et Festus, qui, comme Pilate, ne voit aucun mal en cet homme, est tenté de leur livrer l'Apôtre. Mais saint Paul se redresse en face de l'injustice et s'écrie : " Je suis citoyen romain, j'en appelle à César ! " Et Festus est obligé de le faire conduire à Rome.

Oh ! Quel incommode c'était pour les gouvernants d'alors !

C'est de ce procès devant César que j'aimerais à connaître les détails. Malheureusement les Actes des Apôtres ne nous en disent presque rien.

Ce qui n'est pas douteux, et que l'on peut induire des Epîtres, c'est que la défense de l'Apôtre devant

Néron et les dignitaires de l'Empire eut un grand retentissement. Comme citoyen romain on le traita avec tous les égards dus à cette qualité ; on lui laissa une certaine liberté, et sa parole éloquente remua Rome tout entière.

Nul doute que l'école philosophique d'alors, et surtout Sénèque, eurent connaissance de ses prédications pleines de hardiesse, d'élévation et de nouveauté, et que les échos de sa parole pénétrèrent jusque dans le palais impérial. Quels furent ces hauts personnages que la doctrine du Christ entraîna ? Nous l'ignorons, mais c'était d'eux qu'il parlait évidemment quand l'apôtre écrivait de Rome aux Philippiens : tous les Saints vous saluent, mais principalement *ceux de la Maison de César.*

Ce qui est encore certain, c'est qu'après de longues procédures et plaidoieries dans le prétoire romain, saint Paul fut enfin mis en liberté, et courut à de nouvelles conquêtes. Il est à peu près sûr qu'il alla jusqu'en Espagne et retourna en Grèce et en Asie. Quand il eut évangélisé l'Orient, il revint à Rome.

On ne sait presque rien de ce second voyage. Mais lorsqu'il se retrouva aux côtés de son chef, Pierre, la persécution éclata plus terrible, et les deux apôtres furent emprisonnés. C'est pendant sa captivité qu'il écrivait à Timothée : Ah ! ils n'ont point emprisonné la parole de Dieu ! Défi sublime que la faiblesse croyante jettera pendant la suite des siècles à toutes les puissances humaines !

Quels furent les incidents du second procès que

dut subir alors saint Paul, et de la condamnation prononcée contre lui ? Nous l'ignorons. Mais il dut être traîné au Colisée et livré aux bêtes—qui refusèrent de le dévorer, comme la chose arriva à plusieurs autres martyrs ; car il écrit à Timothée : j'ai été arraché à la gueule du lion.

Ce qui est certain, c'est qu'il passa neuf mois avec Pierre dans les sombres cachots de la Prison Mamertine, et qu'ils en furent tirés pour aller à la mort. A cette heure de ténèbres, Néron venait d'être fait dieu par ses pontifes, et la terre silencieuse s'inclinait devant lui.

" Lequel, s'écrie saint Jean Chrysostôme dans le " transport de son admiration, lequel des deux est l'il- " lustre, le glorieux vainqueur ? Ce prisonnier qu'on " traîne, chargé de fers, hors d'un cachot, ou ce prince " qui sort couvert de pourpre des splendeurs d'un pa- " lais ? Eh bien ! c'est incontestablement le captif. Com- " ment cela ? c'est que l'un, en dépit de ses armées " et de sa domination splendide, n'arrivait pas à im- " poser à l'autre sa volonté. Ce misérable, chargé de " chaînes, ce malfaiteur, ce pauvre en haillons, lui " opposait une résistance invincible. Néron disait : " cesse de répandre la parole évangélique. Paul di- " sait : non ! *la parole de Dieu ne s'enchaîne pas !* Et " ce barbare, ce captif, ce faiseur de tentes, ce pauvre " mourant de faim, se jouait du despote au comble " de l'opulence, au faîte de la domination, et qui " voyait le monde entier tributaire de sa munificence. " Qui donc étincelait de gloire et se couronnait de

" splendeurs ? Le vainqueur dans les chaînes, ou le
" vaincu sous la pourpre ?

" Et que sera-ce si nous continuons à les contem-
" pler, Paul après son martyre, Néron après son
" égorgement ? De celui-ci on ne connaît plus même
" la tombe : Paul repose plus magnifiquement qu'au-
" cun roi aux lieux mêmes où vainqueur il a élevé
" les trophées de son triomphe. Si la mémoire de
" Néron s'éternise, c'est dans la honte : celle de Paul
" traverse les siècles, et s'étend dans tout le monde,
" couronnée de vénération et d'amour.

" O Paul, qui me donnera de tenir embrassé ton
" corps, de m'attacher à ta tombe, de contempler la
" poussière qui fut ce corps où s'achevait la passion
" du Christ, où s'imprimaient les divins stigmates ;
" char triomphal qui portait l'évangile aux extrémi-
" tés du monde ; organe du Christ, foyer des plus
" resplendissantes lumières, porte-voix sacré d'où
" s'échappaient des paroles terrifiantes aux démons,
" comme autant de tonnerres, et d'autres magnani-
" mes comme celle-ci ; *J'aspire à être anathème pour*
" *mes frères !* Paroles qui retentissaient sans honte ni
" défaillance devant les rois, paroles qui nous révé-
" laient Paul et le Maître de Paul, paroles qui en-
" traînèrent les captifs par milliers, purifièrent le
" monde, dissipèrent les maladies, chassèrent le
" crime et ramenèrent la vérité. Le Christ y résidait
" sans cesse, et, porté par elles dans le monde entier,
" elles lui étaient comme d'autres chérubins, et elles
" en étaient dignes, ces paroles que les objets chers
" au Christ remplissaient seuls, et dont le vol était
" sublime comme le vol des séraphins. Oh ! oui, je

" voudrais voir la poussière, les restes sacrés de cette " bouche de Paul, révélatrice de plus hauts mystères " que n'en découvrit le Christ lui-même. Que n'opéra " pas cette bouche ? Elle chassa les démons, remit les " péchés, imposa silence aux rois, fit taire l'orgueil " des philosophes, conquit à Dieu tout un monde de " barbares ! elle faisait des sages, réglait tout sur la " terre et dans le ciel, absolvait les uns, retenait à son " gré les autres dans les chaînes ; exerçait partout la " plus souveraine domination. Oh ! oui, je voudrais " voir le sépulcre où reposent ces membres, armes " de justice, armes de lumière, membres pleins de " vie dans la mort, comme ils étaient morts autrefois " en pleine vie ; membres sacrés, animés de l'esprit " du Christ, crucifiés au monde, organes et vêtements " de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit et son di- " vin sanctuaire."

" Voilà ton vrai rempart, ô Rome, et plus sûr et " plus inexpugnable que les forteresses et les plus " profondes circonvallations. O Rome, voilà pourquoi " je t'aime !

" Je pourrais exalter ta vaste étendue, ton antiquité, " ta magnificence, et ton peuple innombrable, et ta " puissance, et tes richesses, et les merveilleux triom- " phes de tes armes : mais non, pour moi, ta gloire, " c'est que Paul ait daigné t'écrire, c'est qu'il aimait " tes fils, c'est qu'il vint te voir et te parler, c'est que " chez toi s'est achevée sa carrière. Voilà ta seule " vraie gloire, ô Rome, géant immense, où brillent " comme deux yeux étincelants les corps des deux " apôtres. Le ciel ne resplendit pas sous les feux du

" soleil, comme tu resplendis toi-même sous l'éclat
" de ces deux flambeaux, dont tu illumines le monde.
" C'est de Rome que Pierre et Paul sortiront glorieux
" du sépulcre. Quel spectacle Rome alors contem-
" plera, quand Paul, sortant du tombeau, s'élèvera
" avec Pierre, emporté dans les cieux à la rencontre
" du Seigneur ! Quelle rose offre Rome au Christ !
" Quels diadèmes, quels colliers d'or, quelles jaillis-
" santes fontaines, lui sont ces deux Apôtres ! O
" Rome, reçois l'hommage de mon admiration, non
" pas pour l'or qui te couvre, les trophées qui te
" parent, les monuments dont tu t'enorgueillis. Ces
" deux colonnes qui portent l'Eglise, voilà ce que
" j'admire en toi ! "



XII

UN PÈLERINAGE.

CE titre, qui pourrait exprimer tout mon voyage à Rome, me semble plus spécialement convenir aux visites que j'ai faites, et que je veux refaire avec vous, mon cher lecteur, à Saint-Jean de Latran et à Sainte-Croix de Jérusalem. Car ces deux basiliques reposent en pleine campagne romaine, dans la solitude et le silence, comme Jérusalem dans le désert, et elles contiennent les plus précieuses reliques qui rattachent la chrétienté à Jésus-Christ.

Laissant derrière nous le Colisée, nous suivons la rue Saint-Clément, et nous arrivons bientôt à la basilique dédiée à ce saint, qui fut le collaborateur de saint Paul et le troisième successeur de saint Pierre. Ce qui fait le plus grand intérêt de cette église, c'est qu'elle renferme deux basiliques, l'une au-dessus de l'autre, et que la basilique inférieure remonte à la plus haute antiquité.

L'église supérieure ne date probablement que du XIIe siècle et n'a rien de très remarquable comme architecture ; mais elle renferme des mosaïques très anciennes, fort originales, et des fresques magnifiques dues au pinceau de Massaccio.

De la sacristie nous descendons par un escalier neuf à la basilique souterraine, qui n'a été découverte qu'en 1857, et qui n'a été complètement déblayée que dix ans après. A quelle date doit-on faire remonter ce vieux monument chrétien? C'est encore bien difficile à dire; mais on sait que saint Jérôme en parlait en l'an 392, et si l'on en juge par le style elle appartiendrait au second siècle de notre ère, ou même à la fin du premier. Les chambres qui s'ouvrent derrière l'abside furent probablement habitées par saint Clément, et M. de Rossi croit que les substructions des nefs, formées de grands blocs de travertin, remontent à l'époque des rois, et ont peut-être servi de fondements à la maison de Tarquin-le-Superbe.

Les murs sont couverts de fresques à demi effacées, et plus ou moins incomplètes, qui indiquent des époques différentes, mais dont quelques-unes sont très primitives. L'une d'elles représente une légende curieuse, d'après laquelle saint Clément, après avoir été précipité dans la mer, aurait été apporté sur le rivage et enseveli dans un tombeau de marbre construit par les anges. Le clergé et le peuple de Cherson y viennent vénérer les restes du saint pontife, et la première personne qui pénètre dans le monument est une veuve, dont le fils s'était noyé douze mois auparavant, et qu'elle retrouve gisant plein de vie.

Rendons-nous maintenant à Saint-Jean-de-Latran, que Saint-Pierre-du-Vatican éclipse sans doute, mais qui n'en conserve pas moins son titre ancien de *tête et mère de toutes les églises de la ville et du monde.* C'est

vraiment ici que le christianisme, sortant des Catacombes, a dressé pour la première fois en pleine lumière l'étendard de la croix, et bâti un temple magnifique en l'honneur du divin crucifié.

Devenu disciple du Christ, l'empereur Constantin, maître du monde, fit pour les chrétiens ce que Jésus avait fait pour les paralytiques et pour les morts. Il leur dit : " levez-vous et marchez " ; et ils se sont levés, ils ont marché, ils ont rempli le monde. Aux morts fut donnée la gloire, et aux vivants la puissance.

Les tombeaux se sont ouverts, et les ossements des martyrs ont été enchâssés dans tout ce que l'art pouvait produire de plus beau. Suivant le langage de l'Ecriture, *les pierres ont crié*, et ont publié partout le triomphe du Christ éternel.

L'histoire nous a conservé le texte de cette proclamation admirable de Constantin qui allait révolutionner le monde, enterrer le paganisme, et donner l'humanité au Christ. " Pour faire connaître à tout " l'univers romain, disait le grand empereur en terminant, que nous baissons la tête devant le vrai " Dieu, devant le Christ, nous avons entrepris de " bâtir en son honneur une église dans l'enceinte de " notre palais. Il sera prouvé ainsi au monde entier qu'aucun vestige de doute ou de notre erreur " passée ne reste au fond de notre cœur."

Constantin se hâta de mettre son projet à exécution, et l'église de Latran s'éleva rapidement, fut pompeusement ornée, artistement décorée, et le peu-

ple chrétien, habitué aux Catacombes, la trouva si belle qu'il la salua du nom de *Basilique d'or*.

Saint Sylvestre, que l'empereur avait fait venir des solitudes du mont Soracte, consacra cette cathédrale des papes, et la dédia au Sauveur.

Longtemps après, elle fut placée additionnellement sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste, et c'est depuis lors qu'elle porte le nom de Saint-Jean. On ne peut qu'admirer cette triple dédicace qui a donné comme patrons à cette basilique, mère de toutes les autres, le Christ avec son précurseur et son disciple bien-aimé—le Christ, réunissant dans sa personne Dieu et l'humanité, saint Jean-Baptiste, représentant la religion de Moïse et les siècles précédant l'ère chrétienne, et saint Jean l'Evangéliste, représentant la loi nouvelle de charité, et les siècles qui suivront jusqu'à la fin des temps.

Là se retrouve encore l'harmonie que l'on observe partout dans Rome. La basilique de Saint-Jean s'élève dans l'Occident avant celle de Saint-Pierre, comme saint Jean-Baptiste avait été dans l'Orient le précurseur de Jésus-Christ. Comme son patron, elle semble être la voix de celui qui crie dans le désert; mais celui qui crie est aujourd'hui à Saint-Pierre du Vatican.

Il est à peine nécessaire de dire que la basilique actuelle n'est pas celle qui fut bâtie par Constantin; malheureusement, ce précieux monument a été détruit à la fin du IXe siècle. Deux fois reconstruite,

elle a été deux fois incendiée et sa restauration actuelle est comparativement moderne.

Je ne veux entrer dans aucun détail pour vous décrire ce monument. Qu'il me suffise de dire qu'elle est très riche en marbre et en statues. Sa façade est composée d'un portique majestueux orné de colonnes et de pilastres, et terminé par une balustrade sur laquelle se tiennent onze statues colossales. Elle est percée de cinq arcades, et quatre colonnes de granit soutiennent au milieu le balcon papal.

A l'intérieur, la grande nef est surtout remarquable, et l'aspect général est grandiose. De chaque côté, des colonnes de marbre vert antique, provenant de l'ancienne basilique, supportent des niches à frontons, et les statues colossales des douze apôtres qui les occupent ajoutent à la magnificence de l'édifice.

Les chapelles des nefs latérales sont aussi très richement ornées de fresques, de mosaïques, de statues, et de monuments funèbres. La plus belle est sans contredit la chapelle Corsini, qui contient plusieurs tombeaux, et dans la crypte de laquelle j'ai beaucoup admiré une *Pieta* de Montauti.

Mais le principal intérêt de l'église Saint-Jean de Latran, tient à ses origines, que j'ai racontées, et aux précieuses reliques qu'elle possède.

Au-dessus de l'autel papal s'élève un baldaquin dont la partie supérieure renferme, entre autres reliques, les têtes des saints Pierre et Paul ; et dans l'autel même se trouve la table en bois sur laquelle saint Pierre célèbrait les saints mystères dans les Cata-

combes. En arrière du chœur, sur la gauche, s'ouvre un petit sanctuaire où l'on conserve la table sur laquelle Notre-Seigneur célébra la Cène et institua la sainte Eucharistie. Parmi les autres reliques se trouvent encore un morceau de la pourpre dont Jésus-Christ fut revêtu par dérision, et une partie de la chaîne qui liait l'apôtre saint Jean lorsqu'on l'amena d'Ephèse à Rome.

A gauche de l'abside, s'ouvre le cloître, qui est vraiment beau, et qui contient encore un grand nombre de reliques, sur l'authenticité desquelles la Congrégation ne s'est jamais prononcée.

Parmi les souvenirs historiques que cette basilique rappelle, n'oublions pas de mentionner que plus de vingt Conciles, dont cinq généraux, y furent tenus.

Sans nous arrêter plus longtemps à bien d'autres objets qui ne seraient pas indignes de notre attention, sortons de l'église et allons vénérer la *Santa Scala*. C'est l'escalier du palais de Pilate, à Jérusalem, que Notre-Seigneur monta et descendit quatre fois le jour de sa Passion, et que sainte Hélène fit transporter à Rome. Saint Sylvestre, alors pape, le plaça sous le portique de Latran et accorda des indulgences à ceux qui venaient y prier. C'est ainsi que s'est établi l'usage pieux de gravir cet escalier à genoux en méditant sur les souffrances de Notre-Seigneur.

Il se compose de vingt-huit marches en marbre blanc dont quelques-unes portent encore la trace du sang du Sauveur. Nommer tous les grands person-

nages qui ont monté cet escalier à genoux, depuis les rois et les empereurs jusqu'aux Souverains Pontifes, serait impossible, tant la liste en serait longue.

Mais lorsque l'on s'agenouille sur ces gradins rougis du sang d'un Dieu, l'on ne songe guère aux hommes illustres qui ont pu les gravir. Ils se sont honorés eux-mêmes en vénérant ce marbre, mais ils ne lui ont rien communiqué de leur grandeur, parce qu'il n'en avait pas besoin, les souffrances divines l'ayant consacré.

Il est difficile de faire cette pieuse ascension sans éprouver une émotion bien profonde, pour peu que l'on songe aux scènes douloureuses dont le Prétoire fut témoin dans la matinée de la Passion de Jésus. Quand le Sauveur y monta la troisième fois, il avait subi sa cruelle flagellation, il était couronné d'épines, couvert d'un manteau dérisoire, armé d'un roseau en guise de sceptre. Il était épuisé, chancelant, et le sang ruisselait de ses plaies. Pilate pouvait bien dire : Voilà l'homme, car le Dieu s'était éclipsé.

Quand il redescendit pour la dernière fois, il s'en allait au calvaire, son sacrifice s'achevait, et ses veines avaient répandu presque tout le sang qu'elles contenaient. O Saint Escalier, qui as baisé ses pieds et bu son sang, comment pourrions-nous ne pas t'arroser de nos larmes ?

Poursuivons notre pèlerinage, et dirigeons-nons vers Sainte-Croix de Jérusalem, qui rappelle si bien le Calvaire.

En passant devant la porte de Saint-Jean, rappe-

lons un fait historique récent. C'était le 17 septembre 1870. Les troupes piémontaises attaquaient cette porte, et les zouaves pontificaux commandés par le Colonel de Charette la défendaient. Pie IX était venu prier à la basilique de Latran, et en voyant le petit groupe de ses soldats rangés sur la place il avait dit à un officier : Si je n'étais que Jean Mastaï à 78 ans, je serais à cheval à votre tête. Puis, il était allé faire l'ascension de la Scala Santa.

Les obus pleuvaient sur l'église de Sainte-Croix, et l'un d'eux éclata jusque sur le Saint Escalier. Dix-sept boulets atteignirent Saint-Jean de Latran. Les Zouaves répondaient vigoureusement ; mais leur petit nombre rendait toute défense impossible, et Pie IX ordonna de discontinuer. Charette obéit en pleurant.

Comme son maître, le successeur de Pierre allait voir triompher l'injustice, et sa Passion commençait.

La route qui conduit de Saint-Jean de Latran à Sainte-Croix de Jérusalem est une belle avenue bordée de cyprès et de pins d'Italie ; elle traverse une campagne silencieuse et mélancolique. Nous la parcourons en quelques minutes, et nous entrons bientôt dans la basilique.

Une porte du transept nous conduit au monastère, et dans une chapelle voûtée qui contient les grandes reliques. C'est là que se trouvent en effet déposés trois grands morceaux de la vraie Croix, un d[es] clous du crucifiement, deux épines de la couro[nne]

de Notre-Seigneur, un des doigts de saint Thomas, et le titre de la Croix.

Nous nous sommes estimés bienheureux de pouvoir vénérer ces grandes reliques, et nous sommes revenus enchantés de ce pèlerinage, qui nous fit croire un instant que nous voyagions en Palestine. (1)



(1) On ne donne pas facilement la permission de voir ces grandes reliques; mais nous eûmes le bonheur de rencontrer à Rome Mgr B. Pâquet, qui s'était mis à notre disposition avec une extrême bienveillance: ce fut lui qui nous obtint l'autorisation nécessaire, et qui nous accompagna à Sainte-Croix de Jérusalem.

XIII

AUDIENCES PONTIFICALES.

VOIR le Pape, c'est un des rêves de tout catholique, c'est un des grands événements de son existence, et, grâce à Dieu, c'est maintenant pour moi le plus ineffaçable de mes souvenirs de voyage.

Un des plus émouvants spectacles de Rome, celui qui en fait la grandeur et l'incomparable attrait, c'est le Pape ; et si j'ai pu dire que Rome est un résumé du monde, ne pourrais-je pas ajouter que le Pape est un résumé de Rome ? Car ce qui constitue vraiment la Ville-Eternelle, c'est l'Eglise ; or le Pape, quel que soit son nom, c'est Pierre sur lequel l'Eglise est bâtie, subsiste et subsistera jusqu'à la consommation des siècles.

Lorsque j'ai visité Rome, le Pape se nommait Pie IX, l'une des plus grandes et des plus pures gloires de l'Eglise, et je n'oublierai jamais le bonheur d'avoir pu presser sa main vénérable, la couvrir de baisers, entendre tomber de sa bouche des paroles affectueuses, assister à sa messe dans son oratoire, et recevoir la sainte communion de sa main, c'est-à-dire recevoir ce qu'il y a de plus grand dans le ciel par les mains de ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

C'est le 2 novembre 1875 que je vis Pie IX pour la première fois. Deux jours auparavant, j'avais eu l'honneur d'être reçu au Vatican par S. E. le Cardinal Antonelli, qui m'avait questionné assez longuement sur le Canada et les Etats Unis. Ce que je lui avais dit des progrès matériels et des richesses de ce dernier pays avait paru l'intéresser beaucoup. C'est par son entremise que j'avais reçu mon billet d'admission à l'audience du Saint-Père, qui devait avoir lieu à midi.

Dès onze heures et demie, nous descendions de voiture dans la cour de Saint-Damase, qui s'ouvre en arrière de la basilique de Saint-Pierre, et des suisses dont le costume est bariolé de jaune, de rouge et de noir et qui portent des hallebardes, nous indiquèrent la route à suivre. Après avoir gravi plusieurs escaliers de marbre, traversé plusieurs salons déserts, nous fûmes introduits dans une de ces galeries vitrées qu'à peintes Raphaël, et qu'on nomme ses *Loges*.

Quelques personnes attendaient déjà, d'autres arrivèrent après nous, et nous nous trouvâmes bientôt une trentaine de fidèles appartenant à diverses nations, à divers états, et venus de toutes les parties de l'univers. Parmi ceux mêmes que je connaissais, se trouvaient quelques français, un anglais, un prêtre américain de New-York, une jeune fille de San-Francisco, une dame de Berlin, trois irlandaises de Dublin et deux dames russes ; et celui que nous attendions avec une crainte respectueuse était *notre Père commun !* Oh ! quelle grande chose que la catholicité de l'Eglise,

et que son chef est bien la plus haute autorité de ce monde !

J'admirais les fresques de Raphaël, et le coup d'œil splendide que présente Rome, vue des fenêtres du Vatican, lorsqu'un des officiers des gardes nobles entra, et vint se placer, avec des gardes, aux côtés de la porte. Un instant après, nous vîmes s'avancer deux camériers, puis...... un grand et noble vieillard en soutane blanche, entouré de prélats et de cardinaux.

C'était le Pape ! C'était Pie IX !

Quelle apparition ! Droit, mais la tête légèrement inclinée sur sa poitrine, il marchait lentement mais d'un pas ferme, portant ses 84 ans avec la même aisance que les hommes de nos jours en portent soixante, et nous souriant affectueusement. Sa figure large, ouverte, légèrement colorée, peu ridée, encadrée de cheveux blancs, illuminée par deux yeux qui étincelaient, exprimaient la bonté, la noblesse, et je ne sais quelle allégresse sainte que la vertu seule peut donner.

Nous nous étions jetés à genoux : il nous fit signe de nous relever en nous adressant la parole de Jésus à ses disciples : " *Pax vobis.*" Nous formions une haie sur son passage, et lui, s'arrêtait devant chacun, donnait sa main à baiser, et adressait même à quelques-uns un mot spirituel, un conseil, une question. Aux petits enfants il prodiguait des caresses.

Je me demandais ce que je pourrais bien lui dire, s'il m'adressait la parole, et je préparais quelques

belles phrases ; mais quand il fut devant moi, l'émotion me coupa totalement la voix.

En entendant le camérier, qui lisait nos noms, qualités et résidences, prononcer le mot *judex*, il me regarda et dit : *Judex justus, fortis et sapiens.* Je lui serrai la main et la baisai une seconde fois pour lui témoigner que je comprenais son conseil. Il allait passer outre, lorsque le camérier ajouta : " de Québec." Alors Pie IX s'arrêta, et se retournant vers moi, il m'adressa ces paroles, avec un sourire ému : " de Québec ! Un Canadien ! Oh ! les bons Cana-" diens, je garde leur souvenir. Ce sont eux qui m'ont " envoyé de si loin des soldats pour me défendre. " Dites à mes bons zouaves que je les aime toujours."

Quand il fut arrivé à l'extrémité de la haie, il arrêta les yeux sur nous tous, se recueillit un instant et nous dit, en français :

" Maintenant, mes enfants, je vais vous bénir, vous " et tous vos parents, ainsi que les chapelets, mé-" dailles et autres objets que vous pouvez avoir, et " je veux que ces objets soient revêtus de toutes les " indulgences et de tous les privilèges que je puis " accorder.

" Je désire aussi que ma bénédiction s'étende à " vos parents et amis morts. Nous sommes au jour " des morts, et il faut s'en souvenir. Demain, après-" demain peut-être, ce sera notre tour. Il faut sortir " de ce monde, et il faut pouvoir arriver dans l'autre " avec une abondante provision de bonnes œuvres, " d'actes de vertu et de foi. La foi sans les œuvres

" est morte, comme les morts dont nous faisons au-
" jourd'hui la mémoire.

" Il faut que la foi soit vivante, reprit le Saint-
" Père d'une voix plus forte et en faisant un geste
" énergique de la main droite, vivante par la fré-
" quentation des sacrements et par la pratique des
" vertus chrétiennes. C'est cette foi-là qui peut seule
" donner la force dans les épreuves, et la fidélité au
" devoir.

" Que la bénédiction de Dieu descende avec la
" mienne sur vous tous, et qu'elle vous suive dans
" la vie et dans la mort."

Son Excellence le général Kanzler, qui accompagnait le Souverain Pontife et que j'avais l'honneur de connaître, vint alors causer avec nous quelques instants, et nous revînmes à notre hôtel, cherchant vainement des paroles pour exprimer notre joie, et notre admiration pour Pie IX.

En témoignage de ces sentiments je veux citer ici les vers que j'écrivis le soir :

J'ai vu Pie-neuf ! Mon cœur déborde d'allégresse
Et se sent tressaillir d'un bonheur triomphant.
Mes lèvres ont pressé sa main avec ivresse,
Et sa voix paternelle a béni son enfant !
Nunc dimittis, Seigneur ! car j'ai vu la lumière
Qui répand sur le monde un rayon immortel.
Votre Christ m'a parlé par la bouche de Pierre :
Nunc dimittis, j'ai vu la gloire d'Israël !
Nommer *Père* celui qui de Dieu seul relève,
L'entendre doucement me répondre " *mon fils*,"

En ce monde mauvais c'était mon plus doux rêve :
Il est réalisé, Seigneur, *Nunc dimittis !*
Il est tel que la foi vivace de mon âme
Me le représentait dans mon pays lointain :
Sous son regard serein étincelle une flamme ;
C'est le calme du soir sur les feux du matin.
A son front le génie avec éclat rayonne
Et jette autour de lui de splendides clartés ;
Sur sa tête blanchie, ainsi qu'une couronne
Brillent en s'unissant vertus et dignités !

Dans les semaines qui suivirent, j'eus le bonheur de revoir Pie IX et de l'entendre dans plusieurs audiences données à des pèlerins français, et une dernière fois lorsque j'entendis sa messe dans le petit oratoire contigu à sa chambre. C'est le général Kanzler qui m'avait obtenu cette dernière faveur.

Mais je laisse de côté ces souvenirs trop personnels, pour décrire l'audience solennelle que le Saint-Père accorda aux pèlerins provençaux et vendéens. Mgr l'Archevêque d'Aix nous avait gracieusement invités à nous mêler aux provençaux parmi lesquels nous comptions déjà plusieurs amis, et c'est avec empressement que nous prîmes part à cette démonstration, qui fut des plus imposantes.

Nous montâmes au Vatican par le magnifique escalier qui mène à la Chapelle Sixtine. En tête flottait le *Drapel de Provence*, porté par M. de Magalon ; puis venait la *barque mystique*, un vrai chef-d'œuvre d'art, renfermant des reliques précieuses et le Denier de Saint-Pierre composé de pièces d'or.

Les Vendéens, au milieu desquels se trouvaient plusieurs paysans, étaient aussi précédés d'une bannière que portait le jeune M. de Beaumont ; c'était un drapeau blanc fleurdelisé d'or, ayant au centre l'écusson du Pape.

A midi nous étions tous réunis au nombre d'environ quatre cents dans la grande salle ducale. Le Souverain Pontife entra, accompagné de plusieurs prélats, de sept cardinaux et de plusieurs autres personnages de la Cour Pontificale. Il prit place sur son trône, et Mgr l'Archevêque d'Aix lut l'adresse des Provençaux, qui était très belle.

On en jugera par la citation suivante :

" A l'humble offrande de nos cœurs, nous en " joindrons une autre qui vous sera, Très Saint Père, " beaucoup plus précieuse. Héritiers légitimes de " la noble et pieuse famille de Béthanie qui nous " engendra dans la foi, comme la sainte église ro- " maine l'a toujours reconnu, nous avons naturelle- " ment en notre possession les reliques sacrées de " Marthe, de Marie, et de leur frère Lazare, que " Jésus aimait.

" Votre Sainteté ne nous refusera pas d'en accep- " ter quelques parcelles. Elles sont dans cette petite " barque semblable à la vôtre, Très Saint Père, puis- " que, lancée sans voiles et sans rames sur la mer " orageuse, elle brave la tempête, elle échappe au " naufrage, et va droit au port sous la main de l'ange " qui la gouverne.

" Nous avons ajouté, Très Saint Père, des reliques

" de Marie-Jacobé et de Marie-Salomé, ainsi que
" des deux premiers évêques d'Aix : saint Maximin,
" l'un des soixante-douze disciples, saint Sidoine,
" l'aveugle-né de l'Evangile. Ces saints et saintes
" nous vinrent aussi, selon nos traditions, sur la
" barque désemparée des proscrits de Béthanie. Et,
" bien qu'il ne s'y trouvât pas, comment aurions-nous
" laissé à terre saint Trophime, le premier évêque
" d'Arles, le disciple de saint Paul, l'envoyé de
" saint Pierre, et, à ce dernier titre, le primat-né
" de nos églises ? "

Après l'adresse, Mgr Forcade présenta la barque précieuse au Saint-Père, qui en admira le travail et dit : " C'est un vrai trésor."

Mgr l'évêque de Luçon donna ensuite lecture de l'adresse des Vendéens, pleine de chaleur, de patriotisme et de foi, comme la race dont elle exprimait les sentiments. En voici quelques passages :

" Enfin nous avons franchi le seuil du Vatican, et
" le Pontife de Dieu, le Vicaire de Jésus-Christ, le
" successeur de Pierre, le roi de nos âmes, vient de
" nous apparaître !

" C'est lui !

" C'est lui, avec sa couronne de cheveux blancs,
" son regard vif et limpide, et son front toujours se-
" rein !

" C'est lui, avec les trente années d'un pontificat
" unique dans les fastes de l'histoire.

" C'est lui, avec la magnifique auréole que lui ont

" créée ses grandes infortunes, et ses vertus plus
" grandes encore.

" C'est lui, avec cet indicible mélange de grâce et
" de force, de douceur et d'intrépidité qui charme et
" qui ravit.

" C'est lui ! C'est Pie IX !

" Aussi nos âmes débordent de joie, et jamais
" notre bouche, fût-elle éloquente, ne pourra trouver
" d'accents capables d'exprimer et de redire tout
" notre bonheur ....

" Nous sommes à vous, Très Saint Père, absolu-
" ment, sans réserve aucune, à la vie, à la mort !

" Vous portez le sceptre de la plus haute et de la
" plus légitime autorité qui fut jamais. Comman-
" dez, et de tout notre cœur nous obéirons. De vos
" lèvres, que l'Esprit-Saint lui-même garde avec
" amour, ne peuvent tomber, quand elles parlent en
" son nom, que des oracles de la vérité. Docteur
" infaillible ! Gardien toujours fidèle des divines ré-
" vélations, parlez, enseignez, et de tout notre cœur
" nous croirons.

" Ce sont là, Très Saint Père, les sentiments de la
" catholique Vendée, et je m'estime heureux et fier
" d'en être en ce moment devant vous l'interprète.

" La Vendée !

" Au nom du sang et des larmes dont elle inonda,
" en des jours de sinistre mémoire, les champs, les

" bois et les bruyères de son héroïque Bocage ; au
" nom de cette foi généreuse qui lui permet, après
" tant de désastres et malgré ses modiques ressources,
" de rivaliser avec les contrées les plus opulentes,
" quand il s'agit surtout de l'œuvre du Denier de
" Saint-Pierre ; au nom de cette piété féconde qui
" se révèle à chaque instant, dans son sein, sous
" mille formes diverses ; au nom de ses souvenirs
" et de ses espérances, la Vendée à genoux, demande,
" Très Saint Père, votre bénédiction."

L'adresse se terminait par ce refrain du chant national de la Vendée :

Toujours chrétiens, même au siècle où nous sommes,
Les cœurs virils sont fiers d'être chrétiens.
Dieu pour sa cause aura des hommes,
Tant que vivront des Vendéens.

Pendant la lecture de ces adresses, Pie IX avait manifesté de temps en temps une vive émotion. Ceux qui l'entouraient avaient même remarqué que ses yeux s'étaient voilés de larmes. Il nous semblait un peu affaissé ; mais quand il se leva et commença à parler, il nous parut soudainement rajeuni.

Pie IX était un des plus grands orateurs que j'aie entendu. Physiquement et moralement, il avait tout ce qui constitue l'orateur : un extérieur noble, imposant, des yeux pleins de flammes, une voix forte, vibrante et sympathique, un geste naturel, énergique et digne, une diction facile, un style imagé, saisisant, des idées neuves et frappantes, de la verve, de la chaleur, de l'enthousiasme, et du souffle lyrique. En

un mot, il possédait ce qu'on est convenu d'appeler le feu sacré.

Il commençait à parler lentement, avec une émotion contenue, puis il s'échauffait, il s'élevait, et communiquait son émotion à l'auditoire; il entraînait, il transportait, et bientôt les larmes coulaient de tous les yeux, et des cris s'échappaient de toutes les poitrines.

C'est ainsi qu'il nous apparût dans ce discours qui dura une heure, et qui nous tint sous le charme. Malheureusement ce discours, comme toutes les autres allocutions de Pie IX, n'était pas écrit, et la reproduction qu'on en fait est très pâle.

Je veux cependant en citer quelques lignes:

" Certains ennemis de l'église pensaient que celle-" ci avait perdu toute énergie, et, comme ils le disent " sottement, qu'elle avait fait son temps. Il semble " toutefois que Jésus-Christ, pour confondre ses en-" nemis, ait voulu répéter les paroles qu'il prononça " un peu avant la résurrection de Lazare: *Lazarus* " *amicus noster dormit, sed vado ut a somno excitem eum.* " Assurément, il existait dans l'Eglise une certaine " torpeur qui l'empêchait de voir et de connaître les " maux qui l'envahissaient de tant de côtés à la fois. " C'est pourquoi le Seigneur, prenant la verge en " main, en frappa ses fils indolents. Ceux-ci se ré-" veillèrent alors, s'aperçurent du péril, en reconnu-" rent toute la gravité, et crièrent pitié, secours, mi-" séricorde; Dieu les entendit, et l'on vit renaître le

" feu sacré qui était caché et comme étouffé au fond " des âmes.

" La tempête toutefois est loin d'être terminée, et " l'ordre du *tace obmutesce*, à donner aux vents et à la " mer, n'a pas encore été prononcé par Dieu. Néanmoins, *la barque mystique* flotte toujours dominatrice au-dessus des flots dont elle est battue, et " certainement la main toute-puissante de Dieu la " reconduira peu à peu au port de la tranquillité.

" Semblable à la barque mystique de l'Evangile, " fut aussi celle qui accueillit dans son sein toute " une famille de Bienheureux. Cette nacelle fut " abandonnée, dans les premiers jours du christianisme, à la merci des flots, sans voile, sans mât et " sans pilote ; et tout cela se fit en haine de la foi " catholique. Mais la main de Dieu guidait elle-même ces saints dans leur route. Elle voulait conduire et sauver Lazare, Madeleine, Marie et les " autres âmes élues qui se trouvaient avec eux, afin, " ô chers Marseillais, qu'ils évangélisassent vos aïeux, " en apportant le don si précieux de la foi, non seulement à ceux-ci, mais aussi à vous-mêmes, qui " jouissez aujourd'hui de ce petit grain de sénevé, " semé alors par ces âmes saintes que le ciel vous a " envoyées. Ce grain de sénevé a crû depuis lors, " non seulement par le nombre des fidèles, mais " aussi par l'abondance des œuvres de charité. Dieu " regarde toutes ces œuvres d'un œil de complaisance, et la très sainte Vierge, constituée gardienne " de votre cité, intercède pour vous, pour le clergé, " pour le peuple tout entier, afin de vous obtenir les " grâces dont vous avez le plus grand besoin.

" Et de même qu'à Marseille la sainte famille de
" Magdalum plantait la croix et répandait la foi,
" ainsi à Bayonne, un saint Léon, martyr, empour-
" prait votre patrie de son sang, et apprenait aux
" échos des Pyrénées à redire les prières qui sor-
" taient des lèvres et du cœur de vos aïeux. Admi-
" rables dispositions de Dieu, qui veut toujours que
" certains héros, ses fidèles serviteurs, soient dans
" ses mains des instruments destinés à cultiver et à
" dilater la vigne que sa droite toute-puissante a
" plantée."

Je le repète, il n'y a dans les pages qui précèdent qu'un écho très faible de cette parole éloquente que nous avons entendue. Lorsque le Saint Père se rassit, l'enthousiasme était à son comble, et les acclamations éclatèrent. Des larmes d'attendrissement coulaient de nos yeux, et nous nous sentions plus que jamais remplis de foi et d'espérance dans l'avenir. Nous étions venus affligés au Vatican, et nous retournions confiants et consolés.



XIV

LA REINE DES ROMAINS.

ROME a bien souvent changé de maîtres, et l'avenir lui réserve, sans doute, de nouveaux changements ; mais c'est en vain que tous les régimes politiques s'y succèdent, Rome n'a jamais eu depuis Constantin, et n'aura jamais d'autre roi véritable que le Pape.

C'est une souveraineté que ni la diplomatie ni la guerre n'ont pu détruire. Elle a eu des éclipses, comme le soleil en a, mais elle n'a jamais été complètement, ni longtemps voilée. Toujours ses rayons ont percé les ténèbres que des époques malheureuses répandaient sur la Ville-Eternelle, et après quelque temps d'épreuve, le jour se faisait.

Qui dissipait ainsi la nuit ? Tantôt la Parole infaillible suffisait ; tantôt c'était une épée flamboyante qui venait briller aux portes de Rome pour en defendre l'entrée comme le glaive de l'ange à la porte de l'Eden ; tantôt c'était l'œuvre d'un grand saint, d'un éloquent docteur, ou d'un pieux monastère.

Mais toujours, l'ordre, la paix et la justice n'étaient rétablies dans Rome que lorsque son Souverain légi-

time, le Pape, remontait sur son trône. Quand son sceptre brillait sans voile, il faisait jour.

Voilà ce que je me disais pendant les audiences pontificales, et, quelles que soient les obscurités de l'heure présente, je ne pouvais me convaincre que Rome eût un autre roi que Pie IX, tant il me paraissait grand à côté de Victor-Emmanuel. Le Vatican, n'était bien réellement qu'une prison, et cependant comme son éclat et sa puissance jetaient dans l'ombre le palais du Quirinal !

Mais si le Pape, est le véritable Roi de Rome, quelle est en est donc la Reine ? De quel nom s'appellera la femme digne de régner sur une telle ville ? Il suffit de jeter un regard sur Rome pour trouver la réponse à cette question ; car, les images et les statues de cette grande Reine s'y trouvent partout. Elle y possède des palais plus nombreux et plus riches que le roi lui-même ; et dans tous les quartiers de la cité, vous voyez ses coupoles, et ses tours surgir de la masse des édifices.

On l'a compris, la Reine des romains, c'est la très sainte Vierge, et nul peuple au monde n'entoure sa souveraine de plus d'hommages et de vénération.

Parcourez les différents quartiers de la ville, et vous y verrez, tantôt sur la façade des maisons, tantôt au coin des rues, ou sur les places publiques, des médaillons, des portraits, des statuettes de la Madone, placés dans de petites niches ornées de fleurs. Quand vient la nuit, ces niches s'illuminent, et des lampes y brûlent jusqu'au matin.

On a calculé qu'il y a dans Rome plus de 1400 madones, sans compter celles que renferment les églises, et plus de 1000 lampes qui brûlent chaque nuit devant elles.

Dans certains quartiers de la ville, cette dévotion à Marie s'affiche au grand jour, et l'on voit des groupes d'hommes et de femmes disant le chapelet devant la Madone, ou chantant ce cantique populaire :

Evviva Maria,
Maria Viva,
E chi la créo.

C'est sans doute pour donner satisfaction à cette dévotion, et pour répondre à toutes les demandes, que les artistes ont peint et sculpté tant d'images de la sainte Vierge, dont les églises, les galeries et les musées sont remplis. Jamais reine n'a possédé tant et de si précieux joyaux, et c'est à plusieurs millions qu'il faudrait évaluer les pierres précieuses qui décorent ses images et qui scintillent à ses couronnes.

Il y a dans Rome soixante-douze églises consacrées à la sainte Vierge, et la plupart rappellent quelques bienfaits ou quelques faveurs signalées de la Reine à ses sujets. Nous ne pouvons en visiter que quelques-unes, et nous terminerons ce nouveau pèlerinage à Sainte-Marie-Majeure.

La plus ancienne est celle de Sainte-Marie-du-Transtévère qui fut consacrée par saint Calixte en l'an 224. A l'endroit qu'elle occupe, d'après une ancienne tradition qui paraît appuyée sur des témoi-

gnages historiques, une source d'huile aurait jailli miraculeusement de terre au moment de la naissance du Sauveur, et aurait coulé pendant tout un jour, jusque dans le Tibre. Les premiers chrétiens croyaient fermement à ce miracle comme ayant annoncé la venue de l'Oint du Seigneur, et comme une image de la miséricorde divine se répandant sur le monde.

La façade de cette église est ornée d'une ancienne mosaïque, et l'intérieur en est très riche. Elle est dans le style de Sainte-Marie-Majeure, et de belles colonnes de granit provenant d'un temple d'Isis et de Sérapis la séparent en trois nefs. Un chef-d'œuvre du Dominiquin, l'Assomption de la sainte Vierge, orne le plafond tout brillant de dorures, et le pavé resplendit de porphyre, de vert antique et d'autres marbres. On y voit une ouverture entourée d'une grille, au-dessus de laquelle se lisent les inscriptions suivantes : *Fons olei*—fontaine d'huile—*Hinc oleum fluxit quum Christus Virgine luxit*—Ici coula une source d'huile lorsque le Christ naquit de la Vierge. Sous la confession reposent les Papes saint Calixte et saint Corneille.

De l'autre côté du Tibre, s'élève un joli clocher byzantin ; c'est *Sainte-Marie-in-Cosmedin*, qui date aussi du troisième siècle. Un souvenir intéressant s'y rattache ; car c'est ici que saint Augustin vint enseigner la rhétorique à la jeunesse romaine. On y vénère aussi une madone apportée d'Orient pour la soustraire aux iconoclastes ; c'est un chef-d'œuvre de l'art byzantin et son inscription grecque signifie : *Mère de Dieu toujours Vierge.*

A côté, nous admirons le gracieux petit temple jadis dédié à Vesta. Son portique circulaire à colonnes de marbre, en fait un monument très élégant, et le mieux conservé de l'époque païenne. Il est aujourd'hui consacré à la sainte Vierge, sous le nom de Sainte-Marie-du-Soleil.

Je me suis demandé quelles relations il pouvait y avoir entre la dédicace païenne à Vesta et la dédicace chrétienne à Sainte-Marie-du-Soleil, et j'ai trouvé une réponse charmante dans un vieil auteur qui a exploré les trésors de Rome, Panciroli.

Aux yeux des Gentils, Vesta représentait la chasteté, et maintenait toujours vive une flamme sacrée : noble figure d'un cœur pudique et toujours brûlant du divin amour. C'est pour cela qu'ils forçaient les vestales à rester vierges au moins jusqu'à l'âge de trente ans, et à conserver le feu qui brûlait sur l'autel de la déesse. S'il s'éteignait, il ne leur était pas permis de le rallumer autrement que par les rayons du soleil répercutés par un miroir.

On s'explique dès lors pourquoi l'Eglise a voulu dédier ce charmant petit temple à la Reine des Vierges, qui brûla toujours de l'amour divin, et qui mit au monde Celui qu'on a appelé le Soleil de Justice.

Une autre église très riche et très intéressante dédiée à la sainte Vierge, est Sainte-Marie-du-Peuple, auprès de la porte du même nom. Elle est bâtie sur l'emplacement du tombeau de Néron.

Dans le monastère des Augustins, qui en dépend,

Luther a vécu quelque temps, et c'est dans cette église, dit-on, qu'il a célébré sa dernière messe.

M. Louis Veuillot dans son magnifique ouvrage *Le Parfum de Rome*, fait un rapprochement terrible entre ces deux hommes, et il termine en disant : " il se passera un jour quelque chose d'effroyable sur " cette place du Peuple, où l'autel de Marie n'a pas " empêché Luther de rencontrer Néron."

Cette église renferme des chapelles et des tombeaux tout à fait remarquables, et les voûtes sont ornées de fresques et de mosaïques exécutées par de grands artistes. Les chapelles des Cibo et des Chigi, sont les plus renommées, et contiennent des œuvres de maîtres. Mais on a critiqué, avec raison, je pense, les mosaïques de la dernière, parce que le soleil, la lune et les planètes y sont représentés sous les figures des divinités païennes, Apollon, Diane, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus et Mercure. Ces mosaïques furent exécutées par Louis de Pace, sur les dessins de Raphaël.

A l'ouest de la Place Navone, la sainte Vierge possède encore un sanctuaire très beau, surmonté d'une gracieuse coupole ; c'est Sainte-Marie-de-la Paix. On y admire beaucoup deux chapelles, dont l'une, dessinée par Michel-Ange, est ornée de statues et de bas-reliefs remarquables ; dans l'autre se trouvent de belles fresques de Raphaël, représentant les Sibylles de Cumes, de Perse, de Phrygie, et de Tivoli.

N'oublions pas Sainte-Marie-des-Anges, où Michel-Ange a montré la grandeur et les ressources de son

génie. Cette église s'élève sur un sol arrosé par les sueurs et le sang des martyrs, dans les thermes de Dioclétien.

Un jour, raconte-t-on, Michel-Ange se promenant dans ces ruines, remarqua une vaste salle dont les murs élevés soutenaient une voûte immense, et huit grandes colonnes de granit qui portaient de magnifiques arceaux en plein cintre. Voilà mon église toute bâtie, pensa l'artiste, et il alla communiquer son projet à Pie IV, qui l'approuva.

Le Vestibule presque circulaire, était une ancienne salle de bains, et contient des tombeaux remarquables, ceux de deux artistes près de la porte, Maratta et Salvator Rosa, et ceux de deux cardinaux, au fond. L'inscription du Cardinal Alciati mérite d'être reproduite : *Virtuti vixit—memoria vivit—gloria vivet.*

A l'entrée de la grande nef, on admire à droite une belle statue de saint Bruno, due au ciseau du sculpteur français Houdon. " Il parlerait, disait Clément " XIV, si la règle de son ordre ne le lui défendait " pas."

La grande nef est d'une ampleur et d'une magnificence sans égales, et ses murs sont enrichis de marbres précieux et de magnifiques tableaux. Dans le chœur, une grande fresque du Dominiquin représentant le martyre de saint Sébastien,est d'une grande beauté.

Le cloître des Chartreux, qui touche à l'église, et qui fut construit d'après les plans et les dessins de

Michel-Ange, est ce que l'on peut voir de plus simple et de plus grand.

Je voudrais vous conduire encore, lecteurs, à Sainte-Marie-de-la-Victoire, où semble respirer l'admirable statue de sainte Thérèse, que le Bernin a représentée dans l'extase de l'amour; à Sainte-Marie-in-Via-Lata, élevée au-dessus de la maison que saint Paul habita pendant deux ans, et dans laquelle prêchèrent saint Pierre et saint Luc; mais il est temps que j'arrive à Sainte-Marie-Majeure.

L'origine de cette grande basilique est connue. J'abrège le récit que ses historiens en font.

Vers l'an 352, un patricien nommé Jean et sa femme, n'ayant pas d'enfant, voulaient donner leur fortune à la sainte Vierge, et ils la priaient de leur faire connaître sa volonté à ce sujet. Marie leur apparut en songe dans la nuit du 4 août, et leur dit de lui bâtir une église à l'endroit qu'ils trouveraient couvert de neige.

Le lendemain matin, toute la ville fut très étonnée de voir une nappe de neige couvrir un certain espace sur l'un des sommets de l'Esquilin. Le patricien Jean fut moins surpris, et il alla raconter son rêve au Pape saint Libère, qui avait reçu le même avertissement.

La construction de la basilique fut décidée, dans les proportions que le tapis de neige indiquait; et c'est ainsi que la Reine du ciel voulut remplacer au sommet de l'Esquilin la reine de l'Olympe païen, Junon, qui y possédait un temple. On croit même

que les belles colonnes ioniennes qui divisent la basilique en trois nefs, ont été tirées du temple de la déesse.

La façade de Sainte-Marie-Majeure se compose de deux portiques grecs superposés, et chargés de balustrades et de frontons. Le campanile est beau à voir. Mais c'est l'intérieur de l'église qui est surtout remarquable. La double rangée de colonnes, allignées dans une nef pleine d'ampleur et soutenant un plafond horizontal, est d'un effet vraiment grandiose.

Les nombreuses chapelles de cette église et les nefs latérales sont surchargés de peintures, de sculptures, d'ornements et de décors de toute espèce. Mais elle possède des trésors plus précieux : la crèche où le Fils de Dieu a reposé dans l'étable de Bethléem, et le corps de saint Jérôme, qui fut pendant sa vie le gardien vigilant de la crèche, et qui se trouve encore près d'elle dans la mort.

Pie IX a fait construire une confession très riche à Sainte-Marie-Majeure pour recevoir la crèche ; et c'est l'endroit qu'il a choisi pour sa sépulture. C'est bien là que doit reposer ce grand serviteur de Marie. Après avoir proclamé immaculé le berçeau de la mère, il devra dormir en paix à côté du berçeau de l'enfant.

Plusieurs autres papes ont leur tombeau dans cette basilique, entre autres, Paul V, Sixte-Quint et saint Pie V. Ces deux derniers sont en face l'un de l'autre. dans la chapelle de la crèche. On sait que celui-ci

fut très dévot à Marie, et qu'il attribua à son intercession la célèbre victoire de Lépante.

Rappelons un autre souvenir historique pour finir. Saint Gaëtan venait souvent dans cette église de Sainte-Marie-Majeure, et manifestait une grande vénération pour la crèche du Sauveur. Or, pendant une nuit de Noël qu'il passait en oraison près de la crèche, la sainte Vierge lui apparut, et déposa le divin enfant dans ses bras. Une magnifique statue du saint et un riche bas-relief y perpétuent le souvenir de ce miracle.



XV

PARMI LES TOMBES.

AUCUNE ville du monde ne renferme autant de tombeaux que Rome, et leur collection formerait un cours d'histoire presque complet, écrit en lettres de marbre.

Les églises, si nombreuses dans cette ville, en sont remplies ; et, comme c'est dans le lieu saint que l'homme pense le plus à sa fin dernière, les monuments funèbres m'y semblent à leur place. Je les admire aussi comme décors, pourvu qu'on n'en fasse pas des groupes d'anatomie, ou des apothéoses imméritées.

J'aime une simple statue couchée sur un tombeau, tantôt dans l'attitude du sommeil paisible d'un juste, tantôt avec la pose d'un dormeur qui s'éveille, ou d'un dieu qui ressuscite. J'en ai vu qui, s'appuyant sur le coude, relèvent la tête et rouvrent des yeux pleins d'espérance et de foi. Voilà mon idéal.

D'autres sont étendus sur le dos, froids et rigides, mais plus grands que nature, et les mains jointes sur la poitrine. Cette attitude me plaît ; elle semble dire à la postérité, toujours plus juste qne les vivants : voyez comme j'ai grandi dans la mort !

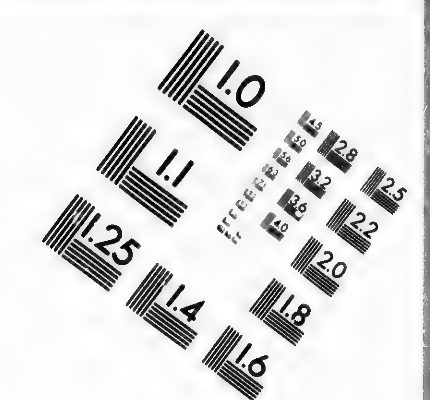
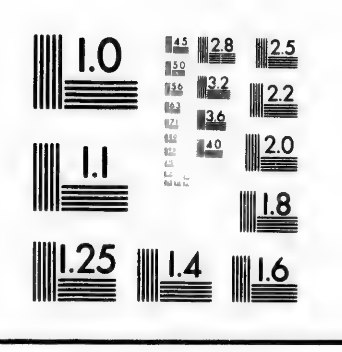


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

Plusieurs, agenouillés sur la dalle funèbre semblent prier. Les yeux et les mains levés vers le ciel implorent la miséricorde divine avec une confiance mêlée d'alarmes. Si ce fut la volonté des défunts d'être ainsi représentés en marbre, et s'ils ont dit en mourant : je veux que ma statue prie pour moi, cette attitude suppliante de l'image qu'ils ont laissée sur terre ne peut-elle pas leur être utile là-haut ?

Dans quelques églises, le pavé est formé de dalles funèbres, et quelquefois les personnages s'en détachent en relief. Rien ne m'impressionne comme de marcher sur ces corps de marbre et sur ces figures humaines dont nos pieds brisent les traits. Sous ces pierres dorment de l'éternel sommeil des hommes qui ont vécu, qui ont aimé, travaillé, souffert comme nous ; et le jour vient où nous dormirons comme eux, et où les générations passeront sur nous.

Quelle tragédie serait la mort, si elle était le dénoûment final. Mais non, ce n'est que la chute du rideau au second acte du drame, et ce rideau se relève immédiatement sur l'autre vie qui apparaît.

Les tombes romaines ne remplissent pas seulement les églises et les cimetières ; elles bordaient autrefois les grandes routes, et leurs ruines, que j'ai voulu voir le long de la voie Appienne, témoignent encore de leur nombre et de leur magnificence.

En gagnant la porte Saint-Sébastien, nous passons à gauche des Thermes de Caracalla, dont les murailles croulantes couvrent une immense étendue.

A une petite distance de la porte est une petite église où la tradition raconte que saint Pierre, s'enfuyant de Rome la nuit, rencontra le divin Sauveur portant sa croix. "Seigneur, où allez-vous ?" demanda-t-il ; et Jésus répondit : "Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau." L'apôtre ne songea plus à fuir, et rentra dans Rome.

A gauche de la voie, vers le deuxième mille, s'élève une colline en pente douce. Quelques paysans y cultivent des vignes et des céréales, sans paraître se douter dans quel sol sacré, leurs moissons plongent leurs racines. Au sommet, vos pieds heurtent, en marchant au milieu des chaumes, des fragments de marbre, de verre, et autres débris.

A mesure que l'horizon s'élargit, vous apercevez autour de vous, et particulièrement vers le sud, des ruines faisant relief sur la verdure. Puis, çà et là, de petites tours carrées ressemblant à des cheminées, ou à des ventilateurs, se détachant à peine du sol, et servant d'orifices à quelque édifice souterrain ; enfin des caveaux ouverts et quelques escaliers descendant dans les entrailles de la terre.

Là s'étend la plus importante des Catacombes romaines, le cimetière de Saint-Calixte. C'est l'un des théâtres, ou plutôt l'un des déserts ou M. de Rossi, obéissant aux inspirations de son génie et de sa foi, a fait d'inappréciables découvertes. C'est lui qui a véritablement mérité d'être appelé le Colomb de la Rome souterraine ; et, parmi les découvreurs, ceux dont le domaine est sous terre, n'ont pas moins de

titres que les autres à la reconnaissance de l'humanité.

Le cimetière de Saint-Calixte est celui qui a renfermé le plus grand nombre de martyrs ; un vieux manuscrit déclare qu'il y en avait là *une multitude innombrable*, et quelques auteurs en ont élevé le chiffre jusqu'à 174 000.

J'aimerais à vous décrire cette vaste nécropole, où fut enterré sainte Cécile, ainsi que la Catacombe de Saint-Sébastien, qui s'ouvre sous la basilique du même nom, un peu plus loin, à droite de la voie Appienne. Mais cette étude détaillée des tombeaux chrétiens trouvera sa place dans la suite de cet ouvrage.

Aujourd'hui, je veux borner mon récit à la délicieuse promenade que j'ai faite sur cette voie monumentale, dont la construction remonte à trois siècles avant Jésus-Christ, et qui s'étend de Rome jusqu'à Pompéï, où elle prend le nom de *Voie des Tombeaux.*

Quelle belle route ! et quelles impressions elle a laissées dans mon esprit ! Que de peuples ont passé par ce chemin ! Que de grandes familles y sont venues s'éteindre pour l'éternité !

Nous sommes à la mi-novembre, le temps est superbe, et nous rappelle les beaux jours du mois de juin au Canada. Le soleil décline rapidement à l'horizon et se sera bientôt noyé dans les flots de la Méditerranée. L'air est tiède, embaumé, et, de chaque côté de la route, de vieux murs laissent pendre des touffes de lierres et des rosiers en fleurs. Un petit

pâtre accourt à notre voiture, et nous offre des fraises que nous dégustons, mais qui manquent de sucre.

Nous avançons lentement, du train d'un cheval payé à l'heure, et nous gravissons bientôt la colline où s'élève, semblable à un château-fort, le tombeau de Cécilia Métella. C'est une énorme tour circulaire en blocs travertins, plus petite que le mausolée d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange, mais construite dans le même style sévère et imposant. Au reste, ce n'est plus qu'une ruine, et une fosse profonde à l'intérieur indique seule l'endroit où avait été déposé le sarcophage de la célèbre romaine.

A quelque distance de là commence cette espèce de galerie funéraire, que nous appellerions *campo santo*, si la Religion y avait répandu ses bénédictions. Des deux côtés surgissent, au milieu des broussailles, les ruines séculaires de ces tombeaux célèbres qui bordaient jadis la grande voie militaire de Rome. Tantôt, c'est une statue brisée, une colonne renversée, un caveau écroulé dont l'entrée est toujours béante ! Tantôt c'est une dalle de marbre avec un nom, ou une inscription funèbre, en grec ou en latin, et quelques bas-reliefs, gisant épars sur le sol !

A droite et à gauche s'étend à perte de vue la campagne romaine, solitaire, abandonnée, sans culture, sans arbres, sans haies, comme un désert, ou plutôt comme un immense sépulcre. Seules, de grandes ruines dressent çà et là leurs arêtes irrégulières et croulantes. Leurs arcs interrompus, leurs vieux murs inclinés, se détachent sur cet horizon

monotone, et augmentent la mélancolie douce et profonde qui plane sur ces lieux.

Et si vous étendez plus loin vos regards, quel beau cadre à ce paysage si grand et si triste à la fois ! En face de vous et à votre gauche s'élèvent les montagnes de la Sabine, et sur leurs flancs bleus, Tivoli, Frascati et Castel-Gandolfo, qui flamboient aux derniers feux du jour. Que de souvenirs rappellent ces noms tant chantés par les poètes ! Et que de grands personnages y sont allés passer leurs jours de loisir !

Derrière vous, Rome dresse encore ses collines, couvertes de dômes, de clochers et de tours. A votre droite, c'est la campagne nue et immense, étendant jusqu'à la mer ses mélancoliques solitudes !

Ici, le tombeau de Sénèque, le grand philosophe qui a probablement connu saint Paul, et entrevu la lumière chrétienne dans toute sa beauté. Tout près devait se trouver sa villa, où Néron, son ancien élève, lui donna l'ordre de s'ouvrir les veines et de se donner la mort !

Là bas, dans la plaine, les restes d'un temple de Jupiter, où moururent bien des martyrs. Plus loin, les murs écroulés de la villa des Quintilii, deux frères que l'empereur Commode fit mourir pour s'emparer de leurs biens.

Nous traversons les champs où dut se livrer le combat célèbre des Horaces et des Curiaces, et l'on nous montre à droite trois *tumuli* qu'on dit être ceux des trois Horaces !

Enfin voici la *Casale rotondo*, qui est une ruine immense, et qu'on croit avoir été le tombeau de Messala Cotta. Une pauvre famille s'est réfugiée au sommet, dans les voûtes, et la terrasse est ombragée d'un joli bouquet d'oliviers. Du haut de cette terrasse la vue s'étend de tous les côtés et découvre un immense panorama. Une fumée blanche qui court et serpente à travers ces superbes solitudes, et qui s'échappe d'une locomotive venant de Frascati, rappelle seule que nous sommes au XIXe siècle !

Il se fait tard, et nous reprenons le chemin de Rome. Je m'enfonce dans les coussins de la voiture, et je laisse errer mon esprit à travers mille rêveries délicieuses. Le soleil a disparu à l'horizon, et les crêtes seules de la Sabine rougissent encore sous ses caresses, pendant que la lune, qui monte avec lenteur au firmament, filtre ses pâles rayons à travers les déchirures des ruines !

Voilà donc ce qu'est devenue la grande Babylone qui buvait le sang des martyrs ! Un désert où les troupeaux paissent et se promènent à l'aventure, une immense nécropole dont les cendres ne sauraient produire autre chose que cette herbe dont les bêtes se nourissent !

Et les grands hommes de la Rome antique, ses foudres de guerre, ses orateurs, ses philosophes, ses patriciens opulents, ses puissants empereurs, que sont-ils donc devenus ? Où sont donc leurs cendres ? La colère de Dieu les a dispersées aux quatre vents du ciel ! C'est à peine si l'on peut retrouver les endroits qu'ils ont habités, tandis que les martyrs obs-

curs qui tombaient inconnus sous la dent des bêtes ou sous le fer des bourreaux, sortant des catacombes, sont montés sur des autels d'or incrustés de pierres précieuses, et y reçoivent les hommages des générations !



XVI

DANS LES MONTAGNES.

RIEN de pittoresque et de charmant comme ces montagnes de la Sabine, qui s'étendent, comme un vaste rideau de verdure au Nord-Est de la campagne romaine, et qui portent, suspendues à leurs plis, d'antiques petites villes pleines de souvenirs.

Quand on est las de voir des monuments et des œuvres d'art de toutes sortes, on y peut faire des excursions ravissantes.

L'autre matin, dès avant huit heures, je courais en chemin de fer du côté de Frascati. Le soleil dorait le sommet du mont Albain, mais n'effleurait pas encore les ondulations de la vaste plaine.

A distance, des vapeurs blanches et grises sortaient de terre, et couvraient les pelouses sombres comme des étangs qui débordent. L'air était frais et embaumé, et de tous les buissons se levaient en chantant des bandes d'oiseaux qui s'envolaient dans la campagne.

La route monte lentement, et nous gravissons les premières collines. Au bout d'un cul-de-sac étroit,

le train se heurte à la montagne, et nous apercevons la gare au-dessus de nos têtes.

Pour arriver à la ville il faut monter, monter encore, monter toujours. Ce qui en fait la beauté, c'est la grande nature qui l'entoure, et la vue admirable qu'elle commande sur la campagne et sur Rome. La villa Aldobrandini, avec ses jardins, ses bocages, ses fontaines, ses statues, et ses terrasses aux horizons infinis, est incomparable.

Au-dessus de Frascati pend Tusculum, accroché à un sommet escarpé que je gravis à cheval, non sans peine. C'est une grande ruine, pleine de souvenirs de Cicéron, de Mécène, d'Horace, et de tout ce grand siècle d'Auguste qui fut la fin de la gloire romaine.

De cette hauteur on aperçoit les ondulations des montagnes voisines, avec leurs jolies petites villes scintillant au soleil, et se cachant à demi dans la verdure, comme des bijoux dans les plis d'une écharpe.

Je redescends en suivant l'antique voie *Latine*, récemment déblayée, et sous mes regards se déroulent les mornes solitudes entourant la Ville-Eternelle, et bornées au loin par la ligne bleue de la Méditerranée. De grands chemins et des aqueducs gigantesques sillonnent seuls ce désert.

Toute cette route qui va de Tusculum à Albano, en passant par Grotta-Ferrata, Marinò et Castel-Gandolfo est admirablement belle, et change constamment d'aspect. Le lac d'Albano est un saphir enchassé dans un cadre de basalte, et sert de miroir au

château des Papes, Castel-Gandolfo. C'est évidemment le cratère d'un volcan éteint.

Un autre jour, c'est du côté de Tivoli que j'ai dirigé ma course, et j'en suis revenu encore plus charmé.

Au pied de la montagne où l'antique Tibur est assise s'étendent les ruines de la *Villa Hadriana.* Le Colisée et les Thermes de Caracalla peuvent seuls donner une idée, mais fort imparfaite, des dimensions colossales qu'avait ce séjour enchanté. J'en emprunte la description à M. de Champagny :

" Hadrien se retira donc à Tibur, essayant, après " sa vie de voyages, la vie sédentaire et recluse de " Tibère à Caprée, ou de Domitien dans sa maison " d'Albe ; après une vie sobre et sévère, se livrant " au soin de sa personne, aux magnificences égoïstes, " aux longs festins. Seulement, son esprit était en-" core trop supérieur pour se contenter de ces gros-" sières délices.

" La retraite de Tibère n'avait été qu'un boudoir " et une prison ; la retraite d'Hadrien fut un musée. " Il prétendit rassembler autour de lui tout ce qu'il " avait admiré dans ses voyages. Il ne vola pas, " comme Caligula et comme Néron ; mais il fit co-" pier partout. Ce qu'aujourd'hui, dans le palais de " cristal de Sydenham, nous voyons rassemblé en " plâtre, à l'étroit, il le rassembla, mais à ciel décou-" vert et dans une enceinte de dix milles de circuit " mais en pierre, en bronze, en marbre.

" De sa fenêtre et de son lit de malade, il put voir " l'Académie, le Pécile, le Prytanée, toute sa chère " Athènes, deux théâtres, grand nombre de temples ; " dans ses promenades, que l'enthousiasme de l'ar- " tiste soutenait encore, il put s'asseoir au Lycée, " respirer l'air dans la vallée de Tempé, revoir sa " ville égyptienne de Canope ; l'initié d'Eleusis put " visiter ces champs-Elysées dont l'hiérophante lui " avait promis le séjour. Voulait-il chasser ? les " cerfs bondissaient autour de lui par troupeaux. " Voulait-il se donner le spectacle de la naumachie, " imitation souvent sanglante des batailles navales ? " un immense bassin de marbre jaune se remplissait " d'eau et portait les navires.

" L'Egypte surtout semblait avoir suivi Hadrien " dans sa retraite ; des statues dans le goût égyptien " s'y retrouvaient par centaines ; elles ornaient un " temple, objet de la grande dévotion d'Hadrien, " converti des dieux de Rome aux dieux de Mem- " phis. En un mot, tous les siècles, tous les styles, " tous les pays, tous les souvenirs avaient là leur " place. Les œuvres d'art s'y étaient accumulées " avec une promptitude merveilleuse, grâce à la vo- " lonté toujours puissante d'Hadrien, grâce au nom- " bre et à l'habileté de ses artistes. Cela, du moins, " était d'un plus grand goût que la Maison-d'Or de " Néron avec son parc à l'anglaise, son lac artificiel, " ses boudoirs peints et dorés.

" La villa de Tibur a été comme une mine de " chefs-d'œuvre, qui a fourni des bronzes, des mar- " bres et des mosaïques à tous les cabinets de l'Eu-

" rope moderne, et que trois siècles de fouilles n'ont " pas encore épuisée."

A partir de la villa, le chemin commence à monter, et gravit bientôt les hauteurs, en serpentant au milieu des bois d'oliviers.

Hors la villa d'Este, Tivoli n'a rien de bien remarquable ; mais ses cascades sont merveilleusement belles, et j'y ai passé des heures délicieuses, en dépit d'un mauvais dîner.

J'avais ordonné comme entrée, tout naturellement, une truite des cascades—truite énorme qui aurait suffi pour le dîner de deux Gargantua. On nous la servit en côtelettes rôties, que la cuisson avait dorées, et qui présentaient le coup d'œil le plus appétissant.

O perfidie des apparences ! Elles étaient rôties dans l'huile, mais dans une huile qui n'avait que le nom de l'olive. Notre appétit, que la course avait aiguisé ne put triompher de cette sauce qui avait tout gâté, et après délibération, nous décidâmes : 1° de mépriser ce plat détestable ; 2° de proclamer partout la truite des cascades incomparable, afin que d'autres touristes fussent attrappés comme nous. C'est ce que j'ai fait, de retour à l'hôtel ; et le remords seul me force aujourd'hui à rétablir la vérité.

Mais qu'avions-nous besoin d'un bon dîner, quand notre table était dressée sous le portique du temple de la Sibylle, entre deux colonnes de marbre superbe, au bord de la cascade qui grondait à nos pieds ?

D'ailleurs nous avions des fruits que le soleil, et non la main de l'homme, avait assaisonnés, et les raisins les plus savoureux du monde. Nous avions du vin, pas supérieur, mais cependant glorieux, qui flattait le palais, et qui faisait en sorte qu'on oubliât le reste.

J'ai bien pensé au vieil Horace en ce moment-là, et j'aurais peut-être pu traduire ses Odes, dans cet endroit, mieux que je ne faisais au collège. Je me rappelais son éloge de la vie champêtre—dont il eut bien soin de jouir très rarement—et ses promenades sous les arbres de ces collines, en compagnie de Lydie, pendant que son cœur appartenait à Chloé.

Le vieux scélérat! Il ne valait pas mieux que la truite de ses cascades bien-aimées, et sa poésie ressemble quelquefois à l'huile gâtée qui l'assaisonne. Je suis même tenté de penser qu'on a surfait sa gloire.

Mais si les bassins de ces cascades ont servi de bains aux viveurs et aux courtisanes de Rome, ils ont été purifiés par les corps de quelques martyrs; car Hadrien y fit mourir sainte Symphorose et ses sept fils.

En arrière de Tivoli, plus avant dans les montagnes de la Sabine, se cache Subiaco.

C'est dans ce dernier endroit, au fond d'une gorge ténébreuse qu'un enfant de quatorze ans, élevé au milieu des richesses et des splendeurs de Rome, vint un jour s'ensevelir comme dans un tombeau.

Ce lieu avait été souillé quatre siècles auparavant par les orgies et les crimes de ce monstre à face humaine qui s'appelait Néron, et le soleil, qui n'avait pas cessé d'y faire pénétrer ses rayons, semblait demander une expiation pour cette solitude grandiose. Elle fut complète. La villa et les bains somptueux de Néron tombèrent, et sur ses ruines s'élevèrent un monastère et ses sombres cellules. Ce fut le berceau de cet ordre admirable des Bénédictins, qui, pendant dix siècles, devait être pour l'Europe et le monde un foyer de lumière.

A l'endroit où le voluptueux empereur avait épuisé la coupe des jouissances sensuelles, saint Benoît se roulait sur un buisson d'épines pour éteindre à jamais en lui le feu de la concupiscence.

" Sept siècles plus tard, écrit M. de Montalembert, " un autre saint, père de la plus nombreuse famille " religieuse que l'Eglise ait produite après celle de " saint Benoît, saint François d'Assise vint visiter ce " site sauvage et digne de rivaliser avec l'âpre rocher " de la Toscane où lui furent imprimés les stigmates. " Il se prosterna devant le buisson d'épines qui avait " servi de lit triomphal à la mâle vertu du patriarche " des moines, et, après avoir baigné de ses larmes le " sol de ce glorieux champ de bataille, il voulut y " planter deux rosiers. Les rosiers de saint François " y ont cru et ont survécu aux ronces bénédictines. " Ce jardin, deux fois sanctifié, occupe encore une " sorte de plateau triangulaire qui se projette sur le " flanc du rocher un peu en avant et au-dessous de " la grotte qui servait de gîte à saint Benoît."

XVII

UN DRAME.

UN drame terrible, à la fois domestique et politique, vient de se dérouler devant les Assises de Rome (novembre 1875) ; il est tel que Shakespeare lui-même, voulant le transporter sur la scène, n'aurait rien à inventer.

C'est romanesque, lugubre, ténébreux, et le doigt de Dieu s'y montre visiblement.

Nos bons zouaves canadiens n'ont pas oublié l'assaut de la Porta Pia, qu'ils voulaient défendre jusqu'à la mort le 20 septembre 1870, mais qu'ils durent abandonner par ordre du Saint Père,quand l'artillerie piémontaise eut ouvert une brèche dans les murailles. Par cette brèche entrèrent, avec les troupes de Victor-Emmanuel, deux hommes animés d'une haine implacable contre l'Eglise, Sonzogno et Luciani.

C'étaient deux journalistes possédant des talents, des connaissances, des plumes taillées comme des stylets, et tout le zèle des sectaires. Ambitieux, jaloux du succès des autres, avides d'honneurs, de puissance et de richesses, ils avaient résolu d'édifier leur fortune sur les ruines de l'Eglise et de la société.

25

Ils fondèrent un journal pour attaquer l'ordre social, corrompre la morale publique, et saper à sa base tout l'édifice chrétien. Nouveaux Julien l'Apostat, ils déclarèrent une guerre à mort au Galiléen, qu'ils appelaient le *fils du charpentier*, et ils annoncèrent emphatiquement que dans dix ans ils auraient démoli l'Eglise de Rome.

Leur journal, la *Capitale*, lancé et soutenu par les sociétés secrètes, qui lui firent une propagande infernale, eut un succès qui dépassa toutes leurs espérances. Habilement rédigé, maniant avec art la satire et le sarcasme, s'attaquant à tout et à tous avec une verve endiablée, niveleur et réformateur dans tous les ordres d'idées, il se fit redouter, et sa circulation devint assez large pour en faire une puissance.

Luciani n'avait pas trente ans ; il était vif, gai, spirituel et beau. Ses succès comme journaliste ne surpassaient pas ceux qu'il obtenait dans les salons ; il était le lion de la société mondaine de Rome. Puis, quand il avait passé une partie de sa nuit dans quelque bal du beau monde, ce mirliflore descendait dans les bouges organiser quelque complot sinistre. C'est là qu'il trouvait au besoin les bras nécessaires aux sales et criminelles besognes.

Sonzogno était marié, plus fortuné que Luciani, et il l'avait reçu sous son toit. Leur intimité dura trois ans, et leurs œuvres de ténèbres prospéraient merveilleusement. Ils empoisonnaient le peuple, ils corrompaient la jeunesse, ils démolissaient l'autel et le trône. Ils mettaient leurs succès en commun, ils mangeaient à la même table, ils vivaient de la

même haine ; mais, un jour (ô châtiment !) ils découvrirent qu'ils nourrissaient le même amour !

Entre ces deux hommes qui vivaient comme des frères se dressa tout à coup le spectre de l'adultère, et leur fraternité devint celle de Caïn. La femme de Sonzogno s'enfuit, et le toit conjugal devint un enfer où le mari délaissé resta seul, altéré de vengeance.

Vinrent les élections générales de 1874, et, malgré Sonzogno, qui lui fit une guerre implacable, Luciani fut élu, grâce à des sectaires qui avaient faussé les bulletins.

Le Parlement annula l'élection, mais Luciani se présenta de nouveau. Il allait réussir lorsque son ancien ami se dressa devant lui comme l'ombre de Banquo, et lui barra le chemin. Luciani fut défait, et sa vengeance ne se fit pas attendre.

Le soir du 6 février 1874, Sonzogno travaillait au bureau de son journal. L'enfer dans le cœur, il écrivait un nouvel article contre le *fils du charpentier*, lorsque des hommes sinistres entrèrent. L'un d'eux, fils de charpentier et charpentier lui-même, brandissant un poignard, s'élança sur Sonzogno, et lui perça le cœur.

Les assassins furent arrêtés, ainsi que Luciani, et le procès qui vient d'avoir lieu a prouvé qu'il a été l'instigateur du meurtre, et a compromis gravement plusieurs hommes influents du monde politique ; mais les révélations ont été étouffées.

Sonzogno laissait un fils en bas âge, et le journal

fut continué sous son nom. Mais l'enfant vient de mourir, et le journal passant entre les mains souillées de la veuve Sonzogno, les rédacteurs ont donné leur démission, et fondé un autre journal.

Ainsi tombe l'œuvre des deux sectaires, à l'heure même ou Luciani et ses complices, condamnés aux travaux forcés à perpétuité, partent pour l'exil.



XVIII

ÇÀ ET LÀ.

APRÈS cinq semaines passées à Rome, mon rêve le plus cher serait d'y rester deux années, non pas pour me créer des relations sociales, pour fréquenter la Cour du roi d'Italie. Non, je n'éprouve aucune sympathie pour les usurpateurs, et lorsque l'on est venu me dire hier que Sa Majesté allait passer sur le Corso, je n'ai pas voulu prendre la peine de faire un pas pour la voir.

Je voudrais être à Rome, tout à Rome, à Rome seule, parce que Rome seule a les solitudes, les silences et le langage que j'aime. Je visiterais les galeries, les musées, les palais, les églises, les tombeaux, les ruines, les bibliothèques, et je ne voudrais pas avoir d'autres amis, sauf deux ou trois, dont un religieux savant et saint qui me guiderait dans mes études. Oh ! quelles délices je trouverais dans un tel séjour !

Mais ce rêve est impossible, et je suis forcé de tout voir en courant.

Tantôt je consacre quelques heures aux Palais qui constituent une des grandes attractions de Rome. La plupart sont inachevés, ou demandent des répara-

tions ; mais leurs proportions sont grandioses et ils sont remplis d'œuvres d'art. Les portiques, soutenus par des colonnes de granit, les escaliers d'honneur en marbre ornés de statues, les vestibules et les salons généralement peints à fresques, les riches collections de tableaux et de sculptures sont souvent admirables à voir.

Tantôt je monte en voiture, et je fais une course aux villas qui n'offrent pas moins d'intérêt. Je vais admirer la villa Borghèse, avec son grand parc, ses lacs, ses fontaines et son musée ; l'Albani, avec sa riche collection d'antiques ; la villa Pamphili Doria, qui est un paradis terrestre.

Puis je reviens aux églises, qui contiennent chacune au moins un chapitre de l'histoire du Christianisme.

Mon hôtel est presque entouré de ces monuments où l'art et la religion s'unissent pour enseigner l'histoire. En face est l'église de Sainte-Marie-de-la-Minerve, bâtie sur les ruines d'un temple païen, dédié à la déesse des combats et de la sagesse. Elle appartient à l'ordre de saint Dominique, dont le cloître s'ouvre à gauche. Ses décors sont très riches, et ses tombeaux évoquent bien des souvenirs, surtout ceux de Clément VII, de Léon X, et du grand artiste chrétien Fra Angelico.

A quelques pas s'élèvent d'un côté Saint-Ignace, et de l'autre le Gesù. La première de ces deux églises est attenante au Collège Romain, où j'ai pu visiter les chambres de saint Louis de Gonzague et du bienheureux Berchmans. La seconde, une des plus belles

et des plus riches églises de Rome, tient à la maison professe des Jésuites, et renferme le tombeau de leur fondateur dans une chapelle éblouissante de marbres et de pierres précieuses.

Le cloître entoure un préau planté d'orangers et orné d'une fontaine. C'est propre, mais simple ; et les corridors silencieux, bordés de cellules que ferment des portes de bois blanc où sont inscrits les noms des religieux, inspirent l'admiration pour cette ruche industrieuse des travailleurs de la pensée et de la foi.

Ils sont là ces grands propagateurs de l'Evangile, qui ont versé leur sang pour le Christ dans tous les pays des infidèles, ces vulgarisateurs de la science, qui ont combattu l'hérésie et le schisme, et défendu partout la vérité.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai vu la cellule qu'habita saint Ignace, et qui renferme de précieux souvenirs de saint François-Xavier et de saint François de Borgia.

Quelquefois, je traverse la place de la Minerve, et je me trouve à côté du Panthéon. Quel temple ! et que celui qui l'a bâti était un grand artiste ! Comme l'a dit Mgr Gerbet, il n'a pas été un accident, un caprice, mais le produit naturel de l'idée que Rome avait de Rome.

Elle se voyait la maîtresse du monde, et le nombre de ses dieux s'était accru dans la même proportion que ses conquêtes. Il était si grand qu'il n'était plus possible d'élever un temple à chacun d'eux.

Alors Rome voulut les honorer tous dans un temple unique, et donner à son culte sa forme la plus complète et la plus élevée. Du centre de la ville le splendide monument s'élança dans les airs, et fut consacré à tous les dieux, quels qu'ils fussent et de quelque nom qu'on les appelât.

Rien n'atteste mieux la transformation de Rome que la conversion de ce Panthéon en église de *tous les saints.* " Un grand ennemi de la foi, s'écrie M. " de Maistre, déclare *qu'il ignore par quel concours de* " *circonstances heureuses le Panthéon fut conservé,* jus- " qu'à ce qu'un Souverain Pontife l'ait consacré à " tous les saints. Ah ! sans doute il *l'ignorait ;* mais " nous, comment pourrions-nous l'ignorer ? La capi- " tale du Paganisme était destinée à devenir celle du " Christianisme ; et le temple qui, dans cette capi- " tale, concentrait *toutes* les forces de l'idolâtrie de- " vait réunir *toutes* les lumières de la foi. Tous les " saints à la place de tous les dieux ! Quel sujet in- " tarissable de profondes méditations philosophiques " et religieuses."

C'est dans cette église qu'ont été déposés les restes mortels de Raphaël, et c'est bien là, il me semble, un lieu convenable pour sa sépulture. On l'appelait le *divin jeune homme,* et les païens l'eussent mis au rang des dieux. Mais ce qui est certain, c'est qu'il fut un grand homme, et que sa vie et sa mort font espérer qu'il est devenu un saint.

Dans un des chapitres que j'ai consacrés à Florence, j'ai fait ressortir les caractères particuliers qui distinguent le génie de Michel-Ange de celui de Raphaël.

Ces contrastes de leurs œuvres tiennent en partie aux contrastes de leur vie. Le premier a subi toutes les luttes et toutes les souffrances auxquelles le génie se heurte souvent sur la terre, tandis que le second eut tous les bonheurs, toutes les gloires, et mourut à la fleur de l'âge (37 ans).

J'ai lu dans les *Lettres d'un Pèlerin*, excellent ouvrage sur Rome de M. Edmond Lafond, un joli sonnet sur Raphaël qu'on lira avec plaisir :

Prédestiné de l'art et de la poésie,
Jeune peintre au nom d'Ange, il n'est pas de mortel
Qui, vidant jusqu'au fond la coupe d'ambroisie,
Ait été plus que toi favorisé du ciel.

Le génie et l'amour comblaient ta fantaisie ;
La gloire pour toi seul fut sans lutte et sans fiel ;
Tes rivaux étonnés t'aimaient sans jalousie,
Et le vieux Michel-Ange admirait Raphaël.

La foule s'écriait que du haut des étoiles
La Vierge descendait poser devant tes toiles,
Tant l'idéal céleste inspirait ton pinceau !

Et maintenant, tu peux, à genoux devant Elle,
A tes divins portraits comparant le modèle,
Contempler à loisir le type du vrai beau !

Il est des jours où je recherche surtout les monuments qui me parlent des deux grandes gloires chrétiennes, si vivantes après dix-huit siècles, saint Pierre et saint Paul. Je contemple leurs statues au sommet des colonnes Antonine et Trajane, dominant la Ville et le Monde.

Je vais visiter Sainte-Pudentienne, sur l'Esquilin, et je m'imagine revoir l'habitation du sénateur Pudens, où saint Pierre vécut sept années, et que saint Paul fréquenta souvent.

Ou bien, je gravis le Janicule, et après avoir visité à Saint-Onuphre la cellule où vint mourir le Tasse, et la tombe qui recouvre ses cendres, après avoir admiré la fontaine Pauline, l'une des plus belles du monde, je m'arrête à Saint-Pierre-du-Mont-d'Or.

Quel souvenir se dresse alors dans mon esprit ! J'y crois voir le prince des Apôtres brisé par l'âge et les fatigues, montant péniblement la pente escarpée de la montagne, au milieu des injures et des mauvais traitements des soldats, et venant ici, comme son Maître, qu'il avait renié dans un jour malheureux, s'étendre sur les bras de la croix.

Le génie de Bramante a élevé, sur le lieu même où fut plantée la croix un petit temple que l'on considère comme un chef-d'œuvre. C'est une rotonde en marbre, qu'entoure un portique circulaire soutenu par des colonnettes, et qui est remarquable de grâce et d'élégance.

Le terme ordinaire de ces pèlerinages est à Saint-Pierre-du-Vatican, et l'on y revient toujours avec une admiration croissante, comme on revient à sa patrie.



XIX

AU VATICAN.

PLUS j'ai revu la Basilique Vaticane, et plus mon enthousiasme et mon amour ont grandi. Il y aurait tout un volume à écrire sur ce sujet : voyage autour de Saint-Pierre.

La vaste Piazza, l'obélisque, l'immense colonade elliptique, la façade avec son portique monumental surmonté de statues gigantesques, ses onze coupoles, tout cet extérieur harmonieux et imposant exigerait plusieurs chapitres.

A l'intérieur, il faudrait décrire les autels, qui sont au nombre de quarante-cinq, les nombreux tableaux en mosaïque, et tout ce peuple de statues qui respire sous les voûtes colossales.

Les tombeaux fourniraient le sujet d'une longue étude, en commençant par la comtesse Mathilde et la reine Christine de Suède, en continuant par les Papes, dont les mausolées forment un grand poème ecclésiastique, et en finissant par le monument des Stuarts.

Sous le portique, aux extrémités du vestibule il faudrait célébrer les deux grands empereurs dont les statues équestres y brillent en pleine lumière,

Charlemagne et Constantin ; et dans les nefs, nous devrions esquisser tous les grands fondateurs d'ordres religieux, qui s'y trouvent rangés.

Mais je renonce à décrire et à raconter. J'aime mieux admirer en silence. Je me sens d'ailleurs impuissant devant tant de grandeur, et chaque fois que je m'aproche de la Confession où reposent les corps des deux apôtres, c'est pour tomber à genoux et prier.

Paul fut plus grand que Pierre par le génie, par l'éloquence, par les travaux, mais Pierre est le chef, il a les clefs, et Paul reconnaît cette primauté. Il est venu dormir aux côtés de Pierre, comme un frère cadet dans le tombeau de son aîné, chef de la famille ; et la Chaire qui enseigne et qui enseignera pendant les siècles, ne s'appellera pas la Chaire de saint Paul, mais la Chaire de saint Pierre.

A côté de la Basilique s'élève le somptueux palais du Vatican, le plus grand du monde. Quelles jouissances j'ai goûtées en visitant ses musées d'antiquités qui surpassent le Louvre, les Uffizi, et tout ce que l'on voit ailleurs, sa galerie de tableaux, peu considérable mais uniquement composée de chefs-d'œuvre, sa Chapelle Sixtine avec ses fresques étonnantes, ses *Loges*, sa bibliothèque et son jardin.

Des relations particulières me rendaient ces visites faciles et fort agréables. Son Excellence le général Kanzler, pro-ministre des armes de Pie IX, rare modèle de fidélité, d'honneur et de dévoûment, et sa digne compagne, dont tout le monde admire la no-

blesse, la distinction et l'esprit aimable, avaient le bonheur de vivre sous le même toit que le Saint Père, et ils m'honoraient de leur amitié.

Ces rapports amicaux, dont je ne perdrai jamais le souvenir, m'attiraient souvent au Vatican, et j'y ai passé des heures délicieuses.

C'est pour en perpétuer la mémoire que je veux reproduire, à la fin de ce volume, une poésie que j'adressai alors à madame Kanzler sur l'obélisque gigantesque élevé devant Saint-Pierre :

L'OBÉLISTE DU VATICAN.

Il est là, droit et fier, ce géant d'un autre âge,
Elevant jusqu'au ciel son front majestueux.
Il rit de la tempête, et chante quand l'orage
Vient briser à ses pieds ses flots tumultueux !

Il voit autour de lui les peuples de la terre
Rouler incessamment leurs atômes vivants ;
Il les voit s'agiter dans leur vie éphémère,
Et ceux qu'il a vu naître, il les revoit mourants !

Il regarde à la fois les deux pôles du monde,
L'aurore qui se lève et le soleil couchant ;
Il jette à l'univers sa parole féconde,
Qui raffermit la foi dans l'âme du passant.

Aux forces de l'enfer contre Dieu réunies,
Il dit : " Voici la Croix ! le Sceptre du Seigneur,
" Le lion de Juda ! Puissances ennemies,
" Retirez-vous, fuyez ! Car le Christ est vainqueur !

" Il règne ! Il a vaincu ! La terre est son empire,
" Et l'univers entier est soumis à sa loi !
" En vain votre puissance espère le détruire !
" Il est des nations le Pontife et le Roi !

" Allez ! nul mieux que moi ne connaît son histoire :
" Je me rappelle encor mes crimes expiés !
" Des ennemis du Christ j'ai célébré la gloire ;
" J'ai vu ses saints souffrir et mourir à mes pieds !

" Comme vous je croyais alors que la Puissance
" Qui courbait à son gré les peuples sous ses lois
" Avait plongé le Christ dans l'éternel silence,
" Et pour jamais vaincu Pierre, Paul, et la Croix !

" Comme vous je riais de ces hommes étranges
" Qui vivaient sous la terre et mouraient inconnus,
" Lorsque de leurs tyrans je chantais les louanges !
" Mais un jour, ô terreur ! les vengeurs sont venus !

" C'est alors que j'ai vu tomber l'un après l'autre
" Ces monuments pétris de luxure et d'orgueil,
" Tandis qu'à leurs côtés, Pierre, l'obscur apôtre,
" Comme un autre Jésus se levait du cercueil !

" Seul, je restai debout au milieu des ruines,
" Regardant de mes dieux les temples s'écrouler,
" Et comme un grand fantôme au sommet des colli-
" J'attendis que le Christ vînt me régénérer ! [nes,

" Un jour, je tressaillis ! Sixte-Quint, notre Père,
" Me lava du passé que j'avais expié,
" Et me dressant debout en face de Saint-Pierre,
" Il orna de la Croix mon front sanctifié !

" Et depuis...... radieux de bonheur et de gloire,
" J'élève avec orgueil jusqu'au plus haut des airs
" Ce signe du salut, ce gage de victoire,
" Qui seul peut vaincre encore et sauver l'univers.

" *Ecce crux Domini !* Que tout ce qui respire
" Devant cet étendard tombe enfin à genoux !
" Ennemis triomphants, tremblez pour votre empire !
" Les antiques Césars étaient plus forts que vous !

" Du saint Pontife-Roi je suis la sentinelle,
" Fuyez ! N'approchez pas si près de son palais !
" Si vous portiez plus loin votre main criminelle
" Je tomberais sur vous et vous écraserais ! "

A Madame Kanzler, au Vatican.

ENVOI.

Près des fleuves de Babylone
Quand les Hébreux allaient pleurant,
Ils regrettaient moins la couronne,
Que leur pays, qu'ils aimaient tant !

" Comment, sur la terre étrangère,
Répondaient-ils aux oppresseurs,
" Pourrions-nous d'une voix amère
" Mêler des chants avec nos pleurs ? "

A vous, captive plus heureuse,
Madame, il doit être permis,
A ma muse respectueuse
D'offrir encor ces chants amis.

Dans cette Rome toujours chère,
Puisque vous pouvez habiter
Sous le toit même du Saint-Père,
Vous pouvez encore chanter !

Le chant du granit séculaire
Vous rappellera sans effort
Qu'il est près du nouveau saint Pierre
Un autre défenseur plus fort.

Une plus noble sentinelle,
Vivante, l'épée au fourreau,
Offrant sa poitrine fidèle
Et sa gorge au fer du bourreau !

Et vous pourrez alors vous dire,
En regardant tout près de vous :
Ce héros que le monde admire,
J'en suis fière, il est mon époux !

FIN DU SECOND VOLUME

ERRATA

—

La plus grande partie de ce volume ayant été imprimée en l'absence de l'auteur, il s'y est glissé plusieurs fautes typographiques, dont nous signalons les plus graves :

Page	7	ligne	11	*au lieu de*	couvergent	*lisez*	convergent.
"	8	"	11	"	artistiquement	"	artistement.
"	9	"	23	"	foubourg	"	faubourg.
"	12	"	5	"	dons	"	dans
"	52	"	11	"	bienheureux	"	bienvenus.
"	128	"	10	"	maladie	"	manie.
"	135	"	18	"	mouvements	"	monuments.
"	145	"	4 du bas	"	statue	"	stature.
"	148	"	9	"	réponds	"	répond.
"	148	"	15	"	laissé	"	laissée.
"	156	"	11	"	long	"	longs.
"	166	"	12	"	Roumaville	"	Roumanille.
"	174	"	21	"	quel	"	quelle.
"	182	"	2 du bas	"	Jouan	"	Juan.
"	187	"	2	"	vers	"	verts.
"	187	"	2	"	tamamarins	"	tamarins.
"	194	"	19	"	planté	"	plantée.
"	194	"	23	"	creuzée	"	creusée.
"	199	"	14	"	guère	"	guères.

" 199 *lisez* :

Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères.

Page	199	ligne	6 du bas,	*au lieu de*	lumières	*lisez*	lumière.
"	204	"	8	"	bâtirai-je	"	bâtirais-je.
"	222	"	11	"	couque,	"	conque.
"	227	"	2 du bas	"	s'envolante	"	s'envolant.

TABLE DES MATIERES

PARIS

DANS LE MIDI

AU PAYS DU SOLEIL

ROME

